

# CIVILISATION DE MADAGASCAR

## art et archéologie anthropologie sociale



UNIVERSITE DE  
MADAGASCAR  
1982

TALOHA 9 — REVUE DU MUSEE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE

# **CIVILISATION DE MADAGASCAR**

**art et archéologie  
anthropologie sociale**

**UNIVERSITE DE  
MADAGASCAR**

**1982**

**TALOHA 9 REVUE DU MUSEE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE**

## DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Jean Aimé RAKOTOARISOA

## ONT COLLABORE A CE NUMERO

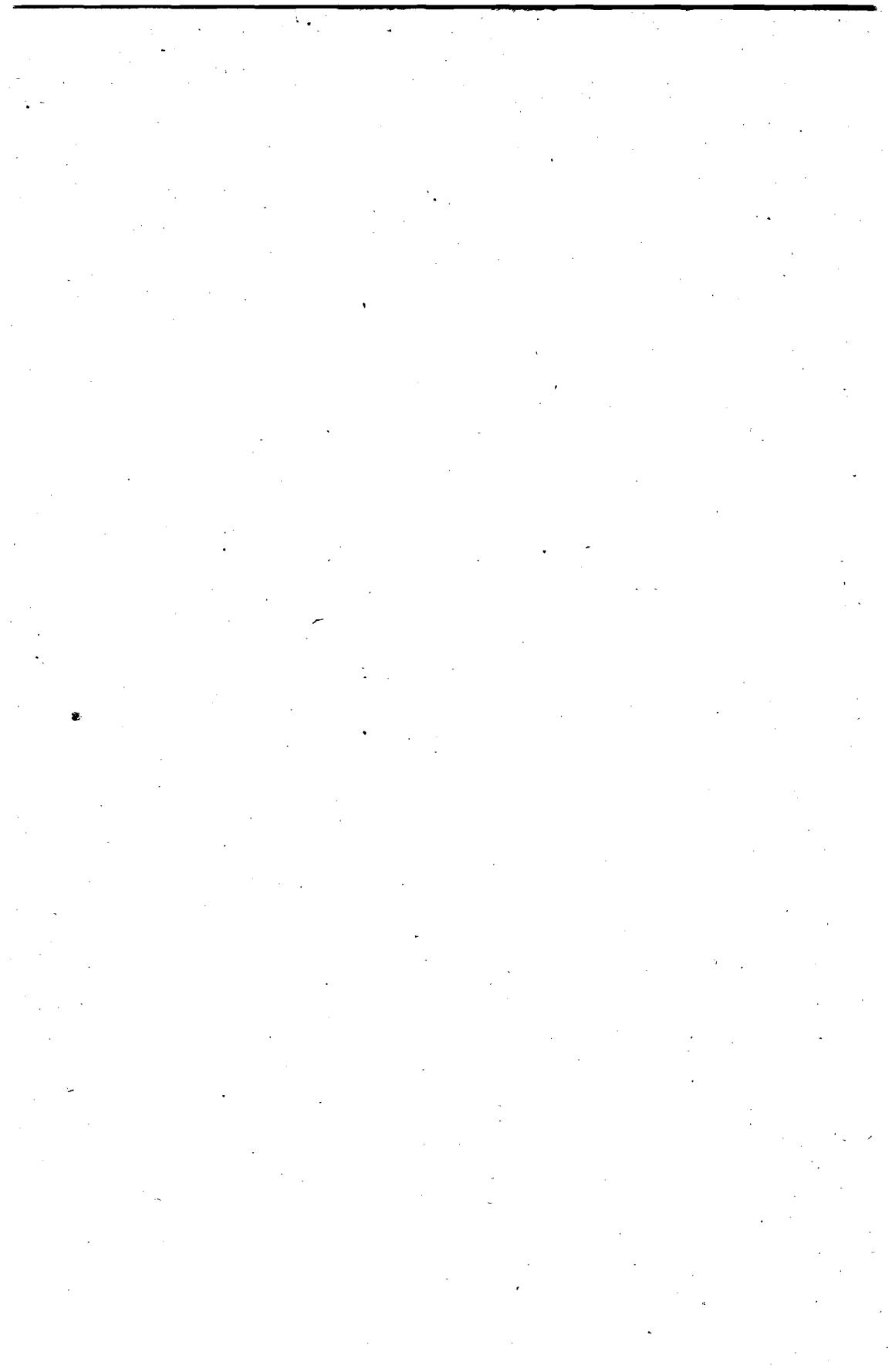
- Vincent BELROSE—HUYGUES
- Jean Pierre DOMENICHINI
- Jean Pierre EMPHOUX
- Marie de Chantal RADIMILAHY
- Victor RAHARIJAONA
- Daniel RAHERISOANJATO
- Jean Aimé RAKOTOARISOA
- Hilarion RAKOTOVOLOLONA
- RAMILISONINA
- David RASAMUEL

**Notre couverture :** un vieux du Sud-Betsileo portant comme il convient dans les grandes fêtes son lamba traditionnel « Arindrano » fait de soie naturelle. Il s'agit d'un tissu remarquable qui a toujours fait la renommée de l'artisanat betsileo.

*(Cliché Daniel RAHERISOANJATO)*

## S O M M A I R E

<b>ETUDES</b>	<b>Pages</b>
— Une fouille à Ambohitrikanjaka en 1979 <i>par David RASAMUEL</i> . . . . .	7
— Christianisme et religion traditionnelle <i>par Daniel RAHERISOANJATO</i> . . . . .	25
<b>NOTES ET DOCUMENTS</b>	
— L'itinéraire de frère Gaspar de San Bernardino : une visite portugaise à la côte Ouest de Madagascar en 1606 <i>par Vincent BELROSE-HUYGHUES</i> . . . . .	39
— Autobiographie d'un Betsimisaraka ancien esclave dans les environs d'Iravoandriana <i>par Victor RAHARIJAONA</i> . . . . .	89
<b>COMPTES RENDUS ET INFORMATIONS</b>	
— Glottochronologie et histoire culturelle malgache <i>par Jean POIRIER</i> . . . . .	97
— Vintana Andro : un mode de représentation du monde dans l'ancienne société sakalava du Menabe à Madagascar de Jean François RABEDIMY <i>par Eugène Regis MANGALAZA</i> . . . . .	121 —
— Le Musée d'Art et d'Archéologie 1970 — 1980 <i>par Jean Aimé RAKOTOARISOA</i> . . . . .	131



# UNE FOUILLE A AMBOHITRIKANJAKA EN 1979

*par David RASAMUEL*

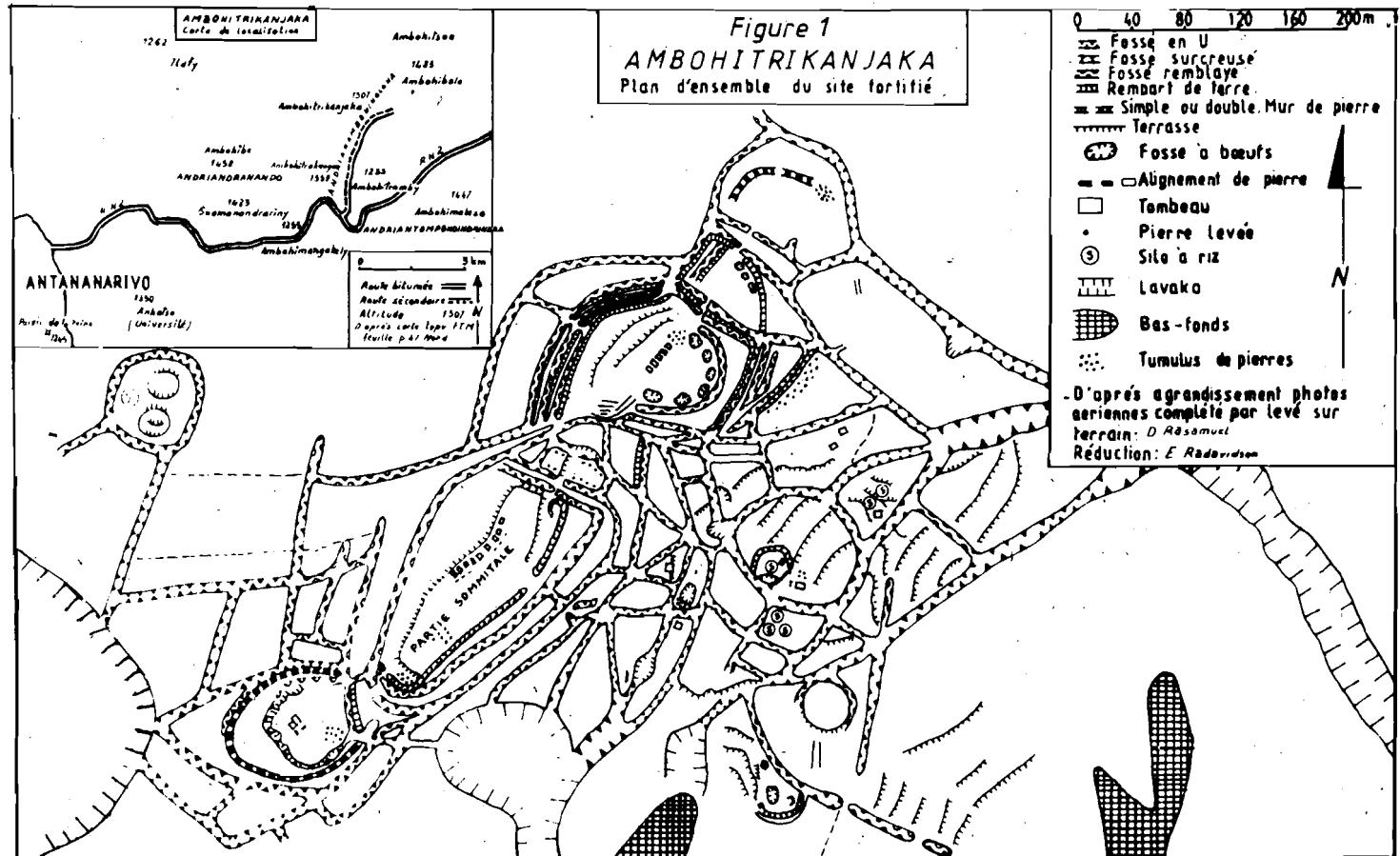
Ambohitrikanjaka (1) est une grande colline située à 15 km environ au nord-est d'Antananarivo ; pour y arriver, il faut emprunter la R.N. 2 reliant Antananarivo à Toamasina, prendre la bifurcation qui mène à Ambohitromby et continuer quelques kilomètres au-delà de ce village, vers le nord. Les coordonnées géographiques nationales (C.G.N.), d'après la projection Laborde indiquent pour la localisation 803,6 nord-sud et 524,5 est-ouest. Le sommet d'Ambohitrikanjaka, le plus élevé de la région dans un rayon de 5 km, atteint 1 507 m d'altitude et domine les autres collines avoisinantes telles qu'Ambohibola au nord-est, Ambohitromby au sud et Ambohitrakanga au sud-ouest, comportant toutes des fossés défensifs (fig. 1).

Ce site d'Ambohitrikanjaka présente un intérêt particulier sur le plan archéologique, car il n'est pas mentionné dans les sources orales, notamment celles rassemblées par Andriamanantsiety (1975) comme étant un endroit habité autrefois par les Andrianamboni-nolona, alors qu'il figure parmi les plus importants sites à fossés qui se trouvent à l'intérieur du territoire de ce groupe, limité à l'ouest par les Andriandranando et à l'est par les Andriantompokoindrindra.

---

(1) Dans le cadre d'un camp archéologique organisé par le Centre d'Art et d'Archéologie et le Musée de l'Université de Madagascar dans la région d'Ambohitromby, durant le mois d'Août 1979, nous avons effectué cette fouille d'Ambohitrikanjaka, avec la collaboration d'étudiants de Licence des U.E.R. d'Histoire et de Géographie de l'E.E.S. – Lettres.

Notons que les aménagements de surface dudit site ont déjà fait, en 1977 et en 1978, l'objet d'une étude globale qui a constitué un mini-mémoire de maîtrise d'archéologie.



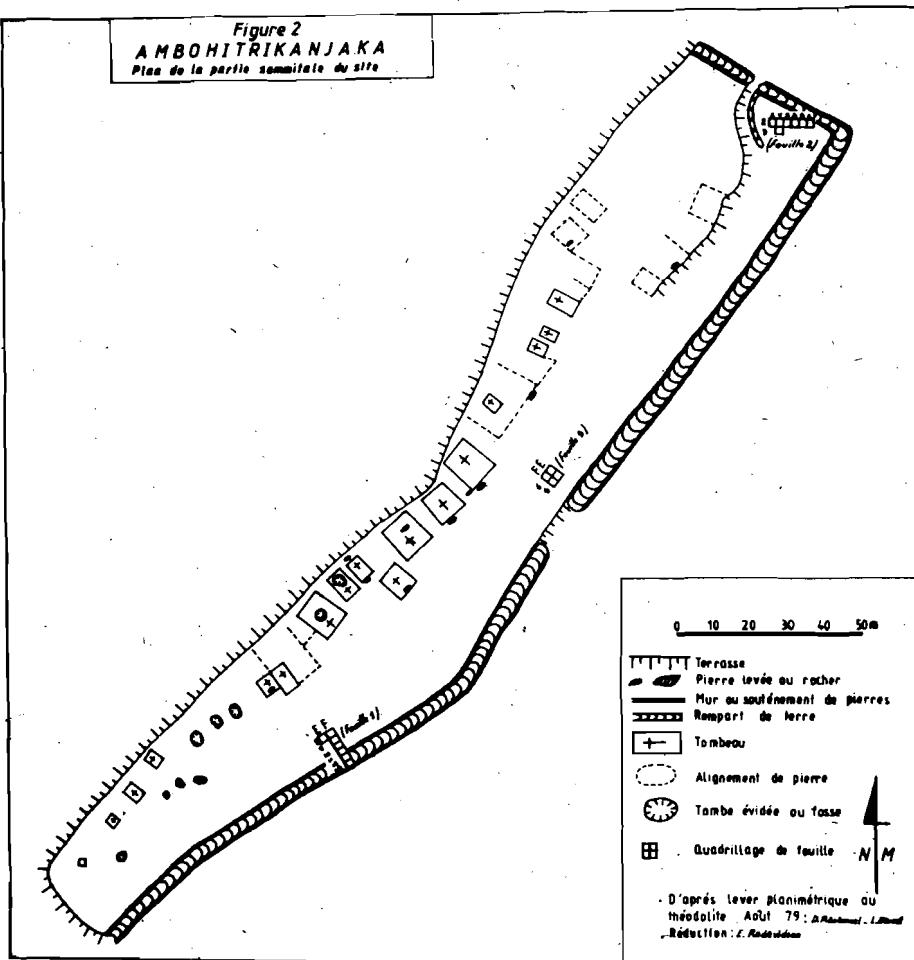
Cette colline, autrefois occupée par un village a, semble-t-il, tenu une place importante dans l'organisation politique, si l'on considère son altitude, son étendue, son puissant système défensif et le nom même qu'il porte : là où on règne. Compte tenu de ces facteurs qui placent le site dans un rang supérieur à Ambohitromby qui a pourtant joué le rôle de capitale où a résidé le fondateur du groupe lui-même, à savoir Andrianamboninolona, Ambohitrikanjaka n'est sûrement pas contemporain de ce dernier.

L'on peut se demander, alors, si ce site ne serait pas antérieur à l'installation d'Andrianamboninolona qui se réfugie dans cette contrée à la suite de l'assassinat de son père Andriamananitany à Ambohitrandriananahary, par son oncle Andriamanelo régnant alors à Alasora (Callet, 1908<sup>2</sup>, p. 66). Ceci se passe dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, puisque d'après la chronologie d'Alain Delivré (1974, p. 234), Andriamanelo est né à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. L'ancienneté d'Ambohitrikanjaka peut être également prouvée par la disparition de son histoire de la mémoire des habitants actuels des villages proches.

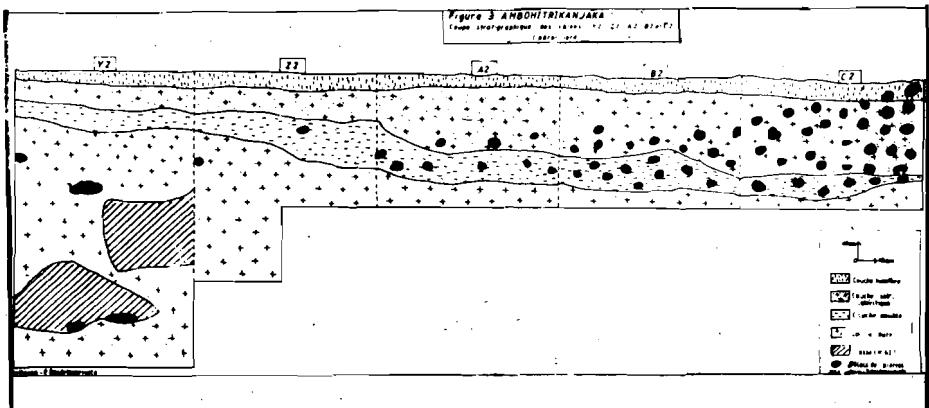
La colline d'Ambohitrikanjaka, qui naturellement présente déjà un aspect défensif avec une grande dénivellation du sommet par rapport aux bas-fonds, de l'ordre de 150 m, et comportant une pente forte sur certaines façades, a donc été aménagée en village fortifié, pour reprendre l'appellation d'Adrien Mille (1970<sup>a</sup>). Elle comporte un réseau important de fossés défensifs dont certains sont entrecroisés, le tout formant un schéma complexe et couvrant la presque totalité de la colline (fig. 1). D'ailleurs, l'ensemble du site qui atteint 800 m dans sa plus grande longueur est nettement compartimenté, abritant plusieurs surfaces habitables au sommet comme sur les versants où elles occupent des replats. D'après la classification de Mille (1970<sup>b</sup>, p.3), ce site appartient au type polygonal complexe à pointe qui, d'après lui, date des périodes de grande insécurité en Imerina, notamment les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Toutefois, cela n'exclut pas un réaménagement éventuel du site à ce moment-là, ce qui nous fait penser à l'existence éventuelle d'un village plus ancien, à défense plus simple sans doute, à cet endroit.

Parmi les éléments de ce réseau de fortifications qui sont séparés entre eux par des fossés, formant ainsi des îlots de terre, les secteurs situés sur les versants et surtout ceux en contre-bas comportent des aménagements récents, tels que des vestiges d'enceintes de murs en terre battue (les *tamboho*), ou des ruines de

**Figure 2**  
**AMBOHITRIKANJAKA**  
*Plan de la partie sommitale du site*



**Figure 3** AMBOHITRIKANJAKA  
*Croquis stratigraphique des couches 12 et 13 (partie haute)*



maisons en dur. Cela confirme bien l'idée de Mille (1970a, pp. 202-204) stipulant que les anciennes populations de l'Imerina auraient procédé, à travers le temps, à un mouvement de descente vers les bas-fonds qui abritaient les terrains de cultures, à mesure que la sécurité gagnait notamment avec la réunification de l'Imerina par Andrianampoinimerina, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'agencement du site et ces remarques de Mille nous ont amené à rechercher dans la partie sommitale l'endroit le plus anciennement habité (fig. 2).

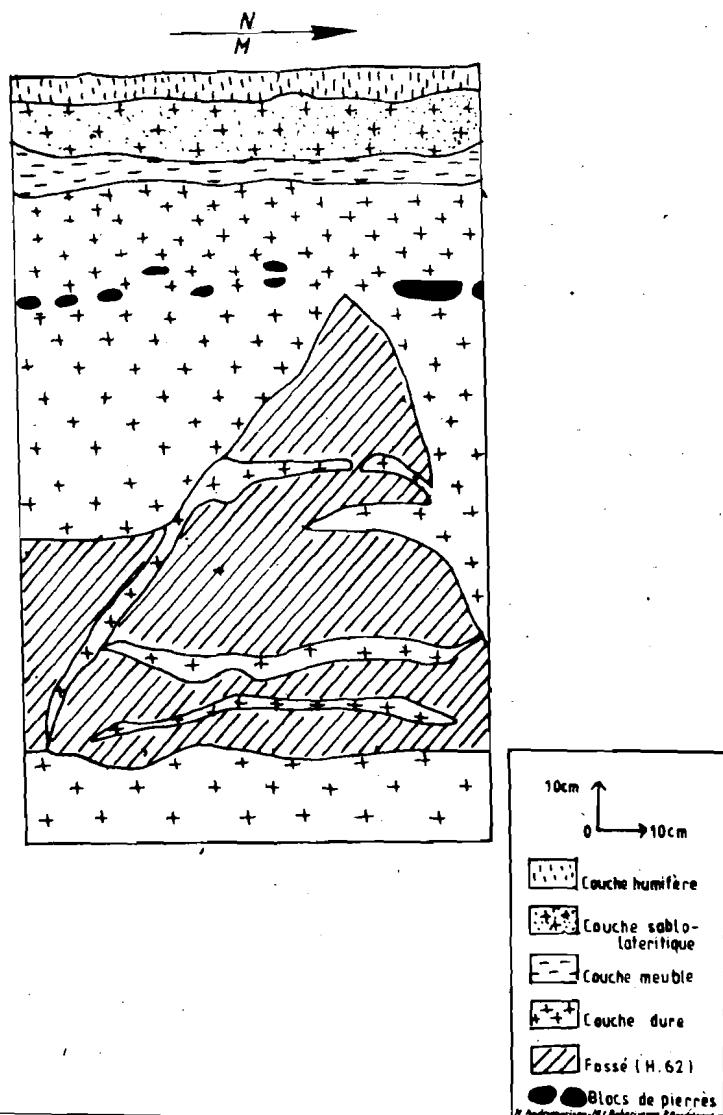
Il s'agit d'un sommet plat, ou du moins aménagé ainsi par les hommes pour l'emplacement de leur habitat ; il est entouré d'un fossé, renforcé d'un épais rempart de terre soutenu par des blocs de pierres de chaque côté, en particulier sur les façades les plus accessibles. L'entrée est située au nord, engendrant vers l'intérieur une allée bordée par un petit rempart de terre. Une rangée de tombes s'étendant sur une centaine de mètres occupe la section ouest de cette partie sommitale, c'est-à-dire du côté de la pente forte du site. Ces tombeaux dont quelques-uns comportent des pierres levées sont de types différents : certains, formés de simples petits monticules de terre, ressemblent aux anciennes tombes dites *vazimba* décrites par Lebras (1971, pp. 29-31) ; les autres avec leur soutènement de pierres appartiennent à un type plus récent. Les habitants actuels des villages proches ignorent les propriétaires de la quasi-totalité de ces tombes dans lesquelles on n'a donc pas effectué d'enterrements depuis longtemps.

Les travaux de fouille que nous allons examiner ici sont ceux effectués dans le nord-est de la partie sommitale du site 1. Le choix du lieu de sondage en profondeur, près de l'entrée et en position relativement basse par rapport au reste du site, a été déterminé par des affleurements de tessons de poterie sur la paroi commune du rempart nord et du premier fossé de l'intérieur. En effet, la paroi, entamée par l'érosion, laisse apparaître ces témoins de vestiges qui se trouveraient en profondeur.

## DESCRIPTION DE LA FOUILLE

Cette fouille nous a permis d'obtenir une tranchée de 6 m de long sur 1 m de large, et d'atteindre une profondeur de 1,65 m dans certains carrés. Le début de notre séjour sur le chantier a été consacré aux leviers altimétriques et planimétriques, au désherbage et au quadrillage du lieu de fouille. Après ces opérations prélimi-

**Figure 4 : AMBOHITRIKANJAKA**  
Coupe stratigraphique du carre Y<sub>2</sub> (paroi ouest)



naires, nous avons entamé la fouille proprement dite en creusant un premier carré de un mètre. Pour cela, nous avons procédé à un décapage horizontal en progressant lentement en profondeur, pour ne laisser échapper aucun indice susceptible de nous donner une quelconque information et pour relever les changements de couches ou les niveaux archéologiques éventuels.

Après ce sondage qui s'est révélé positif, confirmant les affleurements de vestiges sur la paroi du rempart que nous avons évoqués plus haut, nous avons élargi ce premier carré, d'abord vers le rempart extérieur, puis vers l'intérieur du site, pour former une tranchée. Ceci nous a permis de déterminer une stratigraphie et ainsi de mettre à jour quatre couches successives et un certain nombre de vestiges..

La première couche supérieure est humifère et meuble ; elle a une couleur grise et une épaisseur variant entre 5 et 10 cm. On n'y a récolté que de très rares petits tessons de poterie (de l'ordre du centimètre) ayant une disposition anarchique.

La deuxième couche archéologique est plus dure que la précédente, à caractère ferralitique et de couleur rougeâtre, mélangée à du sable grossier. La profondeur de sa base varie entre 16 cm à l'ouest et 55 cm vers l'est. Les céramiques y sont de taille moyenne, et constituent un premier niveau archéologique.

La troisième couche, de couleur brun rouge, est plus meuble et d'une profondeur allant de 25 à 65 cm à sa base. Nous avons pu y relever un deuxième niveau archéologique bien net entre 30 et 40 cm de profondeur. Les tessons de poterie qui le constituent sont de taille toujours moyenne (de 2 à 4 cm de côté), et suivent une position régulièrement horizontale.

Du côté du rempart extérieur, notamment dans les carrés A2, B2 et C2, ces trois couches supérieures sont dominées par un lit de pierres particulièrement épais (atteignant 50 cm) mais s'aminçissant pour disparaître vers l'intérieur du site, c'est-à-dire vers l'ouest.

La quatrième couche est dure et très compacte, à caractère latéritique et de couleur rougeâtre ; c'est déjà, selon nous, la couche stérile qui n'a plus connu d'occupation humaine. D'ailleurs en creusant jusqu'à 1, 65 m dans le carré Y2, nous n'avons pas encore atteint la base de cette couche.

Toutefois, dans le même carré, cette dernière couche, dite stérile, laissait apparaître une grande poche de forme grossièrement conique et plus ou moins compartimentée (fig. 4). Cette fosse large

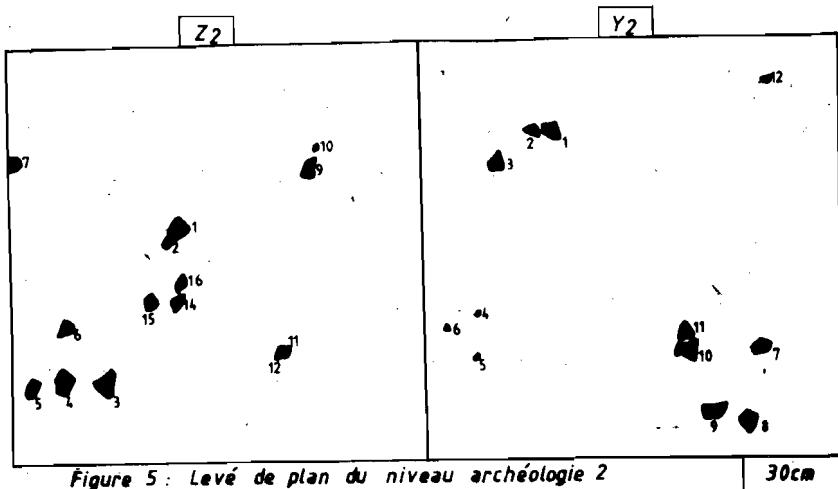


Figure 5 : Levé de plan du niveau archéologie 2

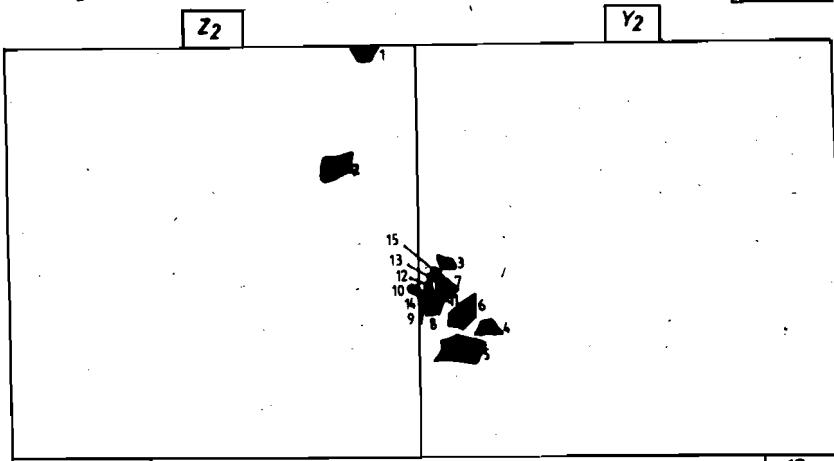
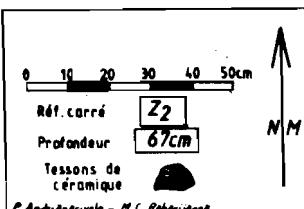


Figure 6 : levé de plan du niveau de la fosse



à la base, d'environ 1,50 m de diamètre (car elle se poursuit vers les carrés X2 et Y3), est comblée d'une terre très meuble et humide, de teinte très sombre, qui proviendrait, selon nous, d'une décomposition organique importante. Par ailleurs, cette fosse assez particulière contenait, en plus de la terre sombre, les plus gros débris d'objets en céramique locale qu'on a pu trouver à l'issue de cette fouille. Ces gros tessons de poterie qui pouvaient atteindre 10 ou 15 cm de côté, étaient généralement regroupés et constituaient le plus souvent les pièces d'un même objet reconstituable (fig. 6).

Nous avons pu également récolter de très rares échantillons d'ossements d'animaux, en particulier de bovidés. Notons que ces ossements étaient très friables. Enfin, nous avons fait des prélevements de charbon de bois qui se trouvaient en assez grande quantité dans la fosse, associés aux céramiques et aux ossements, avec les précautions d'usage ; ceux-ci sont destinés à d'éventuelles datations au 14C.

#### ETUDE DES VESTIGES RECOLTES : LA CERAMIQUE

Nous étudierons plus particulièrement ici comme matériel archéologique provenant de la fouille, les tessons de céramique que nous avons obtenus en quantité suffisante pour nous permettre d'en faire une étude. Notons, tout d'abord, que nous n'avons pu trouver de céramique importée, mais qu'il s'agit en totalité de poterie locale faite en terre cuite. Nous examinerons alors les récoltes faites dans chaque couche archéologique, en essayant de dégager les traits caractéristiques pouvant distinguer les céramiques provenant des différentes couches.

#### NOMBRE ET POIDS DES TESSONS DE CERAMIQUES PAR CARRE ET PAR COUCHE.

CARRE	X2	Y2	Y3	Z2	A2	B2	C2	TOTAL
COUCHE 1								67 210 g
COUCHE 2 (niveau 1)	92 770 g	73 480 g	27 330 g	121 840 g	173 1,190 kg	32 240 g	76 460 g	594 4,310 kg
COUCHE 3 (niveau 2)	10 120 g	50 515 g	13 135 g	19 70 g	55 340 g	144 1,160 kg	62 460 g	353 2,800 kg
FOSSE								128 2,530 kg

STATISTIQUES DES CERAMIQUES SUIVANT  
LEURS CARACTERISTIQUES (1).

Nombre et pourcentage par couche (cuissons, enduits et décors).

CARACTERISTIQUES	Cuisson réductrice	Cuisson oxydante	Graphités	Ocrés	Décorés
COUCHE 1	25	42	2	4	2
	37,3%	62,7%	2,9%	5,9%	2,9%
COUCHE 2 (niveau 1)	116	478	75	19	42
	19,5%	80,5%	12,6%	3,2%	7%
COUCHE 3 (niveau 2)	80	273	40	15	17
	22,6%	77,4%	11,3%	4,2%	4,8%
FOSSE	50	78	10	1	14
	39%	61%	7,8%	0,7%	10,9%

La couche humifère, avons-nous dit, ne nous a offert qu'une quantité infime de poteries (210 g) et de petite taille (de l'ordre du centimètre). La pâte qui a servi à la confection de ces poteries est faite d'argile peu fine, avec peu de dégraissant, sinon des grains de quartz de taille moyenne et du mica. La cuisson en atmosphère réductrice est plus fréquente (63%) que celle en atmosphère oxydante. Ainsi, la couleur grise domine par rapport au jaune. La surface de ces tessons de poterie est généralement rugueuse et l'intérieur renferme souvent des traces de polissage , elle comporte très rarement des enduits, que ce soit de graphite (3%) ou d'ocre (6%). Les parois sont minces pour la plupart, d'une épaisseur de 5 mm environ. Les décorations également très rares (3%) quand elles existent sont faites d'incisions de bandes parallèles contenant des lignes obliques et des impressions triangulaires dont les bases sont tournées vers le haut. Enfin, compte tenu des dimensions trop réduites des tessons dans cette couche supérieure, nous n'avons pu identifier aucune forme d'objets, ni déterminer leurs dimensions.

Dans la couche 2 qui abrite le premier niveau archéologique identifié — les fragments d'objets en céramique disposés d'une façon régulière, en général en position horizontale, y occupent une profondeur à peu près constante formant ainsi un lit — la récolte

---

(1) Les mêmes tessons de céramiques peuvent figurer dans deux ou plusieurs colonnes à la fois.

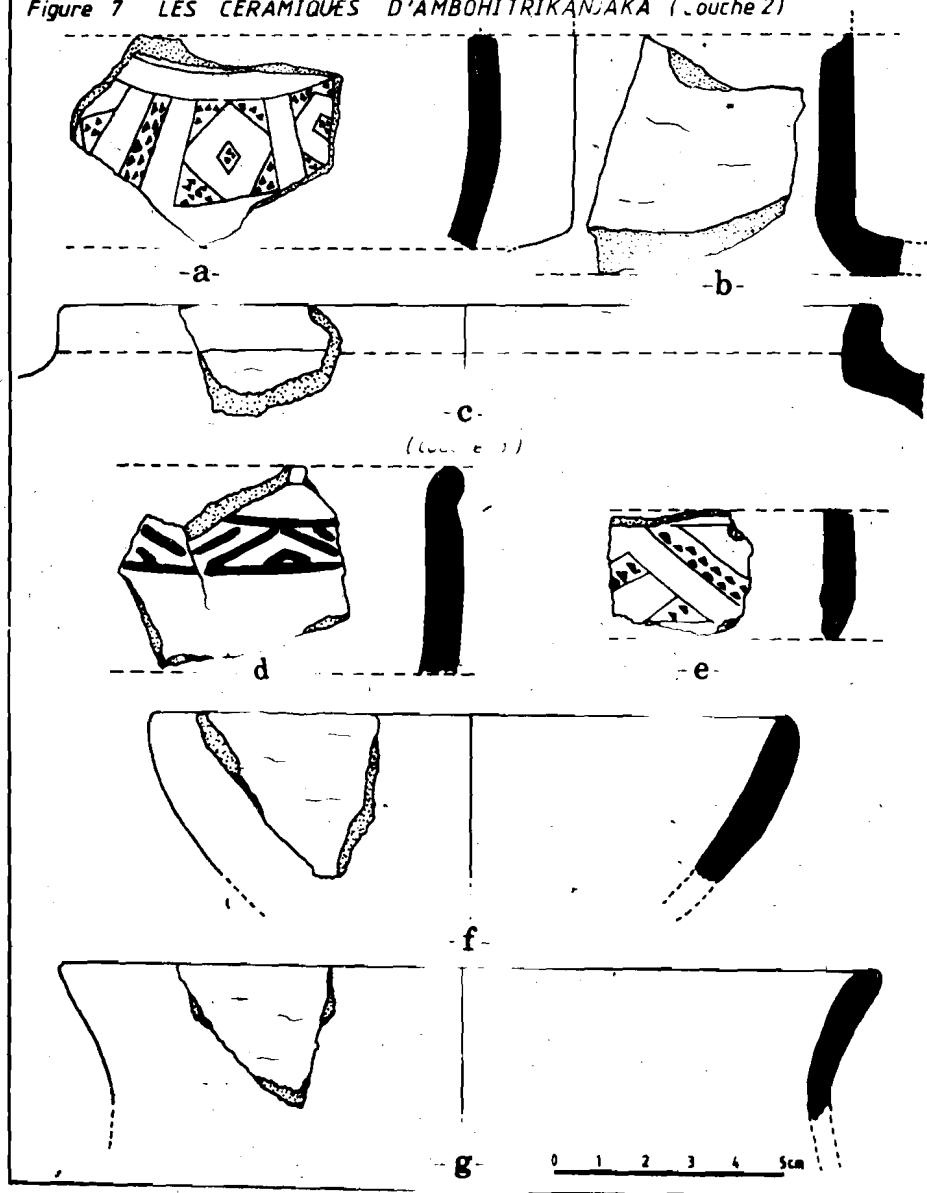
est nettement plus importante et est même la plus importante, car on y a obtenu 4,310 kg de tessons de poterie, de taille moyenne de 3 cm. La pâte argileuse, dégraissée de sable moyen, est pour 80% cuite en atmosphère réductrice, la couleur dominante est alors le brun. Les parois, relativement épaisses (allant de 6 à 9 mm d'épaisseur), ont une surface extérieure rugueuse sauf les 12,6% de tessons graphités qui, eux, sont lisses. La surface intérieure est souvent très rugueuse, voire même mal façonnée. Les motifs de décorations sont variés et originaux pour la plupart : il y a d'abord des bandes horizontales contenant des impressions triangulaires dont les bases sont tournées vers la gauche, ensuite des incisions de losanges avec des impressions triangulaires très serrées, le tout inclus dans des carrés, puis des bandes horizontales contenant deux rangées d'impressions triangulaires dont les bases sont toutes tournées vers le bas, enfin des impressions ovales.

Plusieurs objets ont été identifiés dans cette deuxième couche. Nous avons notamment pu mettre à jour les objets suivants :

- deux cruches à col rentrant, de 20 cm de diamètre, à paroi épaisse de 8 mm, la première comporte un bord aplati tandis que la seconde a un bord arrondi.
- un bol hémisphérique à bord arrondi de 13 cm de diamètre, décoré, à surface graphitée et lisse, la paroi est épaisse de 6 mm,
- un goulot de carafe fait 6 mm de diamètre extérieur, à surface lisse et graphitée,
- une assiette à pied graphitée et lisse,
- une marmite à pied.

La couche 3 abritant le deuxième niveau archéologique contenait quelques 2,800 kg de tessons de céramique de taille moyenne, c'est-à-dire un peu moins que la couche précédente. Les dégraissants, associés à l'argile cette fois-ci, sont essentiellement constitués de grains de quartz grossiers pouvant dépasser 3 mm. La cuisson est, dans 77% des cas, faite en atmosphère réductrice et la poterie qui en provient est de couleur brun foncée. La surface des parois, épaisses de 6 mm en moyenne (donc relativement minces), est rugueuse pour la plupart, recouverte de suie pour certains tessons et l'intérieur est souvent poli. Les rares poteries à surface lisse sont graphitées, elles représentent 11% de l'ensemble dans cette couche. 5% des tessons de céramique sont décorés soit par des incisions de traits particulièrement larges formant des chevrons inclus dans des bandes parallèles horizontales, soit par deux rangées d'impressions trian-

Figure 7 LES CERAMIQUES D'AMBOHITRIKANAKA (couche 2)



gulaires contenues dans des bandes horizontales et dont les bases des unes sont tournées vers le haut et celles des autres vers le bas.

Les objets reconnus peuvent être énumérés comme suit (fig.7) :

- une carafe à goulot étroit, à paroi épaisse (8 à 15 mm), à surface très lisse et graphitée,
- un vase à col éversé, à surface rugueuse, de 17 cm de diamètre et de 6 mm d'épaisseur à la paroi, avec un bord arrondi,
- une jarre dont le col fait 25 cm de diamètre, graphitée, à col légèrement éversé, avec un bord arrondi et une épaisseur de 7 mm,
- deux bols hémisphériques de 15 cm de diamètre, l'un à surface lisse graphitée, l'autre à surface peignée, les deux à bord arrondi,
- une marmite de 20 cm de diamètre au col à surface rugueuse, dont la paroi a une épaisseur variant entre 7 et 9 mm,
- enfin, un récipient de 24 cm de diamètre, à surface rugueuse, à col droit et à bord aplati.

Quant à la fosse, elle a fourni les plus gros tessons de la fouille atteignant 10 ou même 15 cm dans leur plus grande dimension. En effet, les quelques 128 tessons de poterie de cette fosse pesaient 2,530 kg. La pâte d'argile qui a servi à ces poteries est dégraissée par du sable moyen ou parfois grossier. la cuisson réductrice donnant une couleur grise aux poteries concerne 61 % des tessons. le reste, de couleur jaune, étant cuit en atmosphère oxydante. Les parois relativement minces, dépassant rarement 5 mm d'épaisseur, ont une surface moyennement lisse en général, et recouverte de suie à l'extérieur. Les enduits d'ocre ou de graphite y sont très rares. Les décorations qui ne concernent que des objets bien définis, telles que les cruches et les écuelles (Domenichini, 1978) sont faites de rangées de bandes verticales bordant des impressions triangulaires, des incisions de lignes étroites en zigzag, chargées de lignes parallèles obliques, et des impressions rondes.

Nous avons pu identifier un certain nombre d'objets à partir de l'examen des tessons de poterie, qui sont les suivants :

- plusieurs grandes marmites, de 40 cm de diamètre en moyenne, à paroi mince (5 mm d'épaisseur), à surface moyennement lisse.
- une écuelle graphitée des deux côtés, de 15 à 20 cm de diamètre, à lèvres aplatis avec un renflement intérieur et extérieur, à surface lisse,
- une grande cruche décorée, à surface lisse, de 30 cm de diamètre environ, à col éversé et à bord arrondi.

On remarque que d'une façon générale, les poteries provenant des différentes couches présentent, sans aucun doute, des traits distinctifs qui permettront de dégager une chronologie de l'évolution des céramiques d'Ambohitranjaka, et aussi des hypothèses d'histoire culturelle.

#### HYPOTHESE SUR LA FORMATION DU SITE.

A partir de l'observation de la coupe stratigraphique de la paroi nord de la tranchée de fouille, et en mettant celle-ci en relation avec l'étude des céramiques, nous avons essayé de refaire l'histoire du site depuis sa première occupation jusqu'à son abandon définitif.

La couche dure latéritique inférieure ou couche 4 aurait reçu les premiers habitants de ce site à une époque relativement ancienne. Ainsi, la limite supérieure de cette couche apparemment stérile formait la topographie ancienne du site alors en pente vers l'est, cela semble normal car le sommet de la colline se situerait vers l'ouest. Ces premiers habitants sont à l'origine de deux aménagements humains du lieu ; en effet, on peut leur attribuer le creusement de la fosse, d'une part, et la construction du mur de pierres d'autre part. Ce vestige qui, au cours de la fouille, avait l'apparence d'une poche de terre noire, a été probablement une fosse creusée par les premiers habitants pour conserver des aliments de toute sorte. D'ailleurs, cette fosse ressemble vaguement aux *lava-bary* (fosses à riz) des anciens, avec un goulot étroit et s'élargissant en profondeur. Par la suite, la fosse après son usage initial a sans doute servi pour jeter les ordures et les détritus ménagers (ce qui explique la consistance très meuble et la teinte très foncée du contenu de la fosse qui proviendrait d'une décomposition organique), les débris de cuisine ainsi que les objets cassés faits en céramique. Les tessons de poterie, les ossements d'animaux et les fragments de charbon de bois provenant de la fosse appartenaient, selon nous, aux plus anciens occupants du site. Ce sont eux, également, qui ont aussi construit le mur de pierres pour protéger leur village. Ce grand mur, en grande partie écroulé, avait à l'origine au moins 1,50 m de hauteur et un peu moins de 1 m d'épaisseur. Par ailleurs, il a été fait de blocs de pierres brutes simplement entassés. C'est aussi ce mur qui s'est écroulé vers l'intérieur et qui a donné l'épais lit de pierres mis à jour dans la fouille.

Le mur de pierres, une fois écroulé, a formé à l'endroit de la fouille une petite dépression avec la topographie ancienne préalablement décrite. Ce nouveau «creux» a ainsi permis la formation de dépôts apportés de l'amont essentiellement par les eaux de pluies. Ces premiers dépôts ont alors constitué la couche 3 meuble, de couleur brun rouge, et c'est au cours de sa formation qu'a eu lieu une seconde installation humaine qui correspondrait à ce que nous avons appelé le deuxième niveau archéologique, avec les céramiques correspondantes. Après cela, il y eut encore une interruption dans l'occupation du lieu, mais les dépôts ne cessaient pas de s'accumuler.

De nouveaux occupants seraient venus là après une période d'abandon du site. Ils ont alors dégagé la terre rouge compacte qui se trouvait en amont, dans le but de niveler le sol et d'en faire une terrasse (visible encore actuellement) pour la commodité de l'habitat. Cette terre rapportée puis entassée correspond à notre couche 2 latéritique dure qui a, de ce fait, abrité la troisième occupation humaine du site.

Enfin, la couche humifère s'est formée et se forme encore par la décomposition annuelle du tapis végétal couvrant le sol ; à cela s'ajoutent les dépôts qui apportent, avec les eaux de pluies des petits tessons de poterie qui se trouvaient en surface sur les endroits élevés. Le remblaiement naturel de la petite dépression qui correspond à notre lieu de fouille se poursuit à chaque saison de pluies.

## REMARQUES SUR LA CHRONOLOGIE CERAMIQUE D'AM—BOHITRIKANJAKA.

D'après cet essai de reconstitution sur la formation du site fouillé, les céramiques les plus anciennes sont celles qui proviennent de la fosse. Elles ont un dégraissant de sable moyen ou grossier, la cuisson réductrice y est la plus fréquente, la qualité du graphitage, quand il existe, est assez médiocre, on a des surfaces moyennement lisses, les motifs de décoration caractéristiques sont les incisions de traits obliques, les impressions sont triangulaires, parfois ovales. Quant aux objets, on a des cruches à col éversé et à paroi oblique, de grandes marmites, et les assiettes et les bols ont des bords épais. Tous ces traits caractéristiques nous amèneraient à rapprocher ce premier type de poterie locale de la phase dite Ankatsi, suivant la chronologie de Wright (1979, pp. 7–28) qui daterait alors d'une époque antérieure à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Ceci rejette d'ailleurs notre hypothèse de départ selon laquelle le site d'Ambohitrikanjaka

aurait été occupé avant l'installation des descendants d'Andrianamboninolona dans cette région. Cela sous-entend aussi que cette région n'était pas uniquement le domaine de la forêt et vide d'hommes, comme le rapportent les traditions, avant l'arrivée d'Andrianamboninolona et de sa suite vers le XVIIe siècle.

Avec les céramiques de la couche 3 et du niveau archéologique 2, on passe tout de suite à la phase Ambohidray définie par Wright datant de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècle, c'est-à-dire qu'il s'est écoulé plusieurs siècles au cours desquels le site aurait été abandonné. Ce second type de céramique contient des dégraissants de sable grossier, les surfaces sont rugueuses, les parois minces, on a des décorations faites de chevrons à traits larges et des bandes obliques avec des impressions triangulaires. Comme objets, on a des vases et des jarres à col éversé, des carafes à paroi oblique. C'est probablement sous cette occupation humaine que furent creusés les multiples fossés défensifs qui caractérisent justement, selon Mille, cette période réputée «période d'insécurité». Est-ce que ces seconds occupants sont alors des Andrianamboninolona ?

Le troisième type de céramique récolté à Ambohitrikanjaka, dans la couche 2 ou le niveau archéologique 1 correspondrait à la phase Kaloy, de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Des grains de quartz moyens sont utilisés comme dégraissant de l'argile, la cuissen est dans une écrasante majorité, oxydante, les surfaces des poteries sont rugueuses, les parois sont épaisses ; les principales décorations sont des losanges ou des carrés avec des impressions triangulaires serrées et en disposition anarchique. On y trouve des cruches à col rentrant et à paroi horizontale, des marmites et des assiettes à pieds, des carafes à paroi horizontale, enfin les bords y sont simples.

Nous avons préféré ne pas faire entrer dans cette chronologie les petits tessons de poterie récoltés dans la couche humifère, car ils sont insuffisants aussi bien en quantité qu'en qualité et ne nous permettent pas de tirer de conclusions définitives.

On peut constater, alors, d'après ces observations sur les céramiques d'Ambohitrikanjaka que dans ses grands traits, la chronologie de Wright est valable, mais chaque site peut apporter ses particularités ou ses caractéristiques complémentaires.

## FAMINTINANA

*Eto Madagaskara dia ny tahirin-kevitra sy ny lovan-tsotrina no tena loharano nifantohan'ny asan'ny mpahay tantara. Ny arkeolojia anefa dia fomba siantifika iray azahoana mahafantatra bebe kokoa sy lavidavitra kokoa ny lasa.*

*Ambohitrikanjaka – eo amin'ny 15 km avaratra atsinanan' Antananarivo – no toerana nanaovana fikarohana tamin'ny 1979. Ambohitrikanjaka, izay toerana tsy misy mipetraka intsony ankehitriny, ka na ny mponina manodidina an'ilay toerana aza dia tsy mahafantatra velively, ny tantara sy ny zava-niseho teo fahiny.*

*Ny fikarohana natao sy ny famakafakana ny zavatra voatahiry sy noraiketin'nynofon'ny tany dia afahana milaza fa nisy mponina nifandimbindingby teo nanomboka tamin'ny faran'ny taonjato faha-16 farafaharatsiny.. Nisy fotoana izay nahafoana tanteraka ny tanana. Fa tamin'ny taonjato faha-19 kosa vao tena nilaozan'ny mponina tanteraka ity toerana ity.*

*Hita amin'izany fa manazava misimisy kokoa hatrany ny vanin-tantara fahagola sy ny «tamin'ny tany gasy» ny arkeolojia.*

## SUMMARY

*Ambohitrikanjaka is situated some 15 Km north-east of Antananarivo. Its location – in the inner part of the merina plateau – indicates its past importance, but it has no hitherto received the attention it deserves from those interested in the history of Madagascar.*

*For a long time, workers in this field were satisfied with an ancient history based on traditional chronicles and the genealogies they contained. By means of stratigraphical excavations and the use of the so-called « carbon 14 » dating method, archaeology is now in a good position for bringing to light new information about the ancient peoples of Madagascar.*

*The high Merina plateau contains hundreds of sites of ancient villages most of which were fortified. One of them, Ambohitrikanjaka, deserves attention.*

*The excavation carried out by the Musée d'Art et d'Archéologie in 1979 produced significant results, leading thus to a tentative historical reconstruction. The site seems to have been occupied from the middle of the XVI<sup>th</sup> century at the latest to the XIX<sup>th</sup> century. Present-day peoples in the adjacent villages know nothing about this period.*

## REFERENCES

- Andriamanantsiety Z. J. — 1975 : *Tantaran' Andrianamboninolona*, Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar (Travaux et Documents XVII), 43 p.
- Callet R.P. — 1908<sup>2</sup> — *Tantara ny Andriana eto Madagascar*, Tananarive, Imprimerie Officielle (Documents historiques d'après les manuscrits malgaches, réédité par la colonie avec le concours de l'Académie Malgache) t. 1, 1243 p.
- Delivré A. — 1974, *L'Histoire des rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale*, Paris, Klincksieck, 447 p., 24 figures.
- Domenichini J.P. — 1978, L'Ecuelle de Milangana (XVe siècle), (Tananarive, Académie Malgache) *Ambario* 1 — 2, pp. 127 — 131.
- Lebras Jean François — 1971, *Les transformations de l'architecture funéraire en Imerina*, Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie (Travaux et Documents VII), 123 p., 2 cartes, 35 planches.
- Mille Adrien — 1970a, *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien*, Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie (Travaux et Documents II), 260 p.  
— 1970b, *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien*, Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie (Travaux et Documents III), 70 p., 37 cartes, 30 plans.
- Wright H. E. — 1979, Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina centrale (Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie) *Taloha* 8, traduit par Jean-Pierre Domenichini, pp. 7—28.

# **CHRISTIANISME ET RELIGION**

## **TRADITIONNELLE**

### **( L'exemple de l'Arindrano dans le Sud Betsileo )**

*par Daniel RAHERISOANJATO*

Cet article rend compte d'une partie du travail qui s'intègre à l'ensemble plus large d'une recherche consacrée à l'étude de l'histoire du Royaume de l'Arindrano (1).

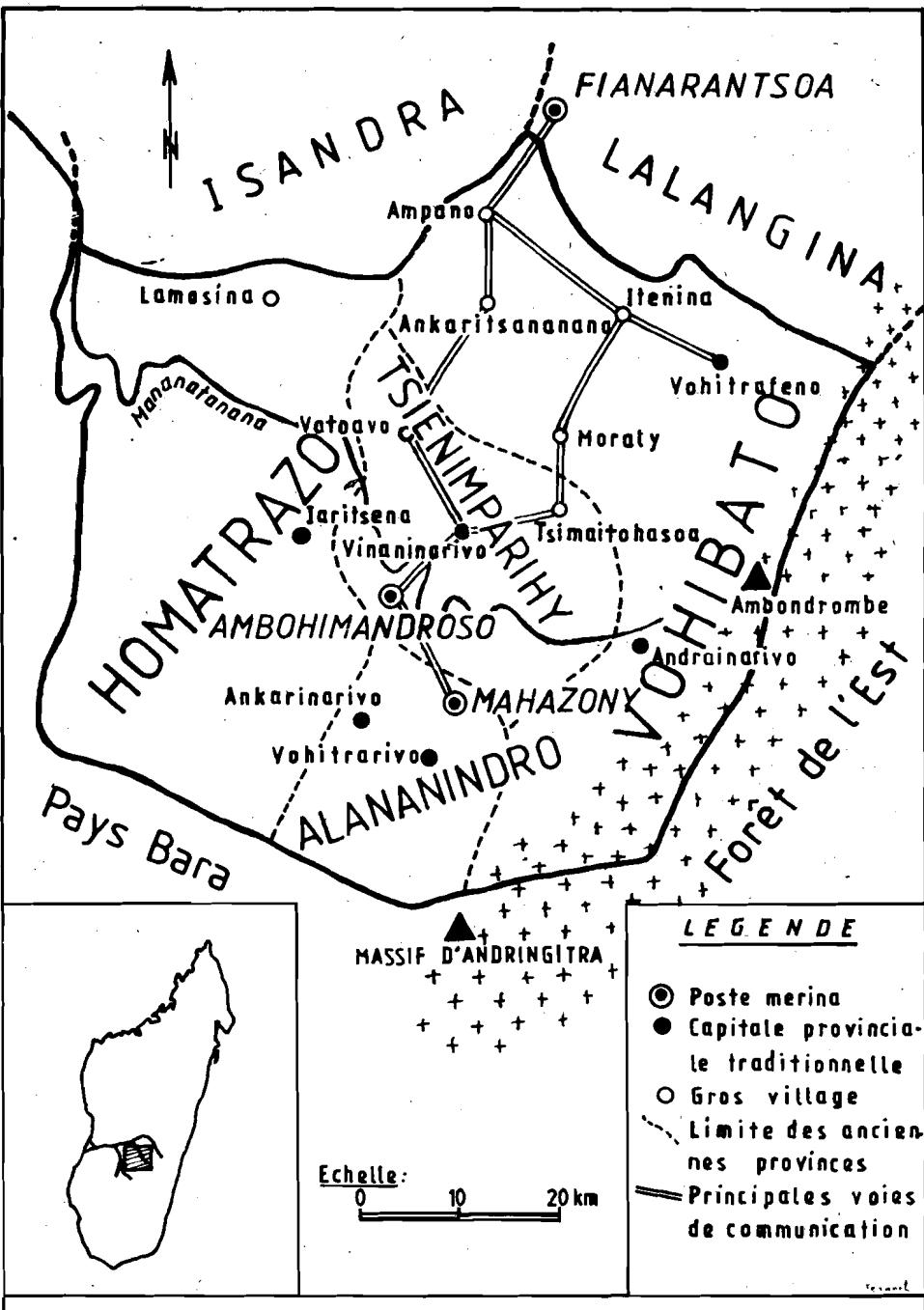
Notre travail s'est effectué dans une des régions du Betsileo, l'Arindrano, située au sud de la Matsiatra, dans la partie méridionale des Hautes Terres. Traversé dans son milieu par la R.N. 7 (Antananarivo — Toliary), l'Arindrano s'étend au sud de Fianarantsoa sur une longueur voisine de 80 km à vol d'oiseau jusqu'au pied du massif de l'Andringitra. A l'est, la région est limitée par la forêt primaire qui sépare le Betsileo du pays tanala. En revanche, elle est ouverte à l'ouest et au sud-ouest où s'étend le pays bara, jalonné par une suite de hauteurs granitiques : l'Iandrambaky (1 428 m), le Fatratrosoa (1 296 m), le Mieravatsy (1 150 m).

Après l'occupation merina amorcée dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle à la suite de la prise de deux forts betsileo, Iharanany et Ifandana par les armées de Radama, l'Arindrano a connu une ère nouvelle depuis l'arrivée des missionnaires européens venus entreprendre dans la région leur œuvre d'évangélisation.

Dans le cadre de cette étude, nous présenterons dans une première partie les premiers contacts établis dans la région par les

---

(1) L'ensemble de la recherche est présenté dans le cadre d'un mémoire de maîtrise ayant pour titre : *Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle : Contribution à l'histoire régionale de Madagascar*, soutenu en Avril 1980 devant l'EES—Lettres, Université de Madagascar — Antananarivo.



LE ROYAUME DE L'ARINDRANO  
dans la 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

missions catholiques et protestantes ; puis nous essayerons dans un second temps d'analyser les changements provoqués par l'introduction du christianisme chez les populations de l'Arindrano.

## I. — LA PENETRATION CHRETIENNE ET L'ACTION MISIONNAIRE.

L'arrivée des premiers missionnaires dans la région de l'Arindrano datait de 1871. Il s'agit de deux délégués de la *London Missionary Society* (L. M. S.), les Rév. Brockway et Houlder, venus effectuer une mission d'exploration dans le sud-Betsileo. Après avoir pris contact avec le Rév. Richardson qui s'était déjà installé à Fianarantsoa depuis août 1870, les deux délégués se rendaient dans le sud du pays jusqu'à Ambohimandroso, situé à une soixantaine de kilomètres et trouvaient que cette seconde ville présentait de meilleures conditions pour l'installation d'un centre de la Société L. M. S.

De son côté, la Mission Catholique des Pères Jésuites marquait pour la première fois sa présence dans la région par une visite faite le 16 avril 1872 par le Père Finaz, après son installation à Fianarantsoa en octobre 1871.

Pour la Société L. M. S., son action s'appuyait essentiellement sur l'administration merina, notamment après 1869, date importante par laquelle la cour d'Antananarivo avait pris la décision d'adopter le protestantisme comme «religion officielle». C'est ainsi que tous les officiers des garnisons de province se convertissaient et embrassaient la religion protestante, considérant que «la religion de la reine était la meilleure». Sans hésitation, le gouverneur d'Ambohimandroso (*Komandy*) prenait l'évangélisation comme une affaire d'Etat et menait une campagne d'intimidation chez les princes locaux (*Hova*), réduits au rang de simples féodaux «devant la grandeur merina».

Mais le fait dominant fut l'installation, au cours de l'année 1873, des premiers missionnaires dans la ville d'Ambohimandroso, devenue la capitale administrative du sud-Betsileo.

Au début, la Mission L. M. S. était à l'honneur en raison des sentiments que le gouvernement central d'Antananarivo portait aux églises protestantes, tandis que la Mission Catholique devait d'abord se limiter à une action restreinte, concentrée essentiellement dans le chef-lieu et dans les environs immédiats. A cet effet, il faudra attendre la visite de Ranavalona II le 23 septembre 1873 à Fianarantsoa, au cours de laquelle la souveraine proclamait la liberté

des cultes dans le cadre de la publication du code spécial des 118 articles à l'usage du pays betsileo.

Le Rév. Riordan fut le premier missionnaire protestant qui s'installait à Ambohimandroso. Au début, ses premières activités furent consacrées à l'enseignement. A l'époque, il n'y avait pas d'école, mais ce fut l'église qui servait d'établissement scolaire. La lecture, l'écriture, le calcul et surtout l'enseignement de l'Ecriture Sainte constituaient les principales disciplines, tandis que la Bible ou le Nouveau Testament représentaient les premiers livres d'enseignement.

Mais le Rév. Thomas Rowlands fut considéré en 1879 comme l'animateur de l'action L. M. S., sinon le grand bâtisseur du protestantisme dans l'Arindrano. Aidé par son épouse, Mme Elisabeth Rowlands, qui était une femme remarquable pour son courage et son dévouement, le Rév. Rowlands s'occupait activement de la station d'Ambohimandroso. C'était une grande maison construite en dur, composée de nombreuses pièces spacieuses et bien entretenuées, dont les larges ouvertures restaient toujours ouvertes pour attirer tout le monde à venir librement à l'intérieur du Centre. Au début, les habitants se montraient hésitants et méfiants ; mais une fois rassurés par l'attitude du couple que formaient M. et Mme Rowlands, ils venaient par groupes visiter le Centre et se trouvaient saisis d'émerveillement.

Bientôt, le Rév. Rowlands fit construire, avec l'aide du gouverneur local, un grand bâtiment qui servait de collège pour la formation des premiers cathéchistes et prédicateurs locaux. Le collège était doté d'un pensionnat et recevait douze stagiaires, dénommés les *roambinifolohy*, venus des quatre coins de la région. C'étaient des jeunes gens pour la plupart mariés et qui venaient le plus souvent avec leurs familles. Ainsi le couple missionnaire se partageait-il la tâche : le mari prodigait avec le concours d'un évangéliste merina, Rainitantly, l'instruction générale et la formation biblique aux futurs cadres de l'église, tandis que l'épouse s'occupait de l'internat et de l'éducation ménagère des femmes des pensionnaires.

Ainsi l'enseignement et l'œuvre d'évangélisation allaient-ils de pair. La formation des cathéchistes durait deux ans, tandis que les meilleurs éléments étaient gardés au Collège pour un nouveau cycle d'études de deux années ; à leur sortie, ces derniers étaient nommés évangélistes et servaient à la fois d'instituteurs. Bientôt, compte

tenu de l'accroissement de l'effectif, leur nombre fut porté à quarante ; c'est ainsi que les stagiaires portaient alors la nouvelle appellation de «*Efapololahy*». D'autre part, devant l'augmentation toujours croissante du nombre des fidèles, une seconde église fut construite à Ambohimandroso, et la cérémonie d'inauguration fut présidée par l'officier Andrianaivoravelona, 12 Honneurs, envoyé spécialement d'Antananarivo et en présence des Rév. Cousins et Ihorne de la mission L. M. S.

Mais l'œuvre des Rowlands s'étendait aussi sur d'autres domaines. Dévoué et infatigable, ce couple de missionnaires a fait construire un hôpital où ils recevaient des malades et donnaient des soins gratuits. En 1881, la formation des «*Efapololahy*» et l'œuvre médicale furent les plus grandes réussites de la Mission L. M. S. dans l'Arindrano. De 1869 à 1881, on comptait 36 églises et 4 écoles ; de 1881 à 1895, les statistiques présentaient des données très élogieuses : 82 églises et 47 écoles dans la région, 6 églises et 2 écoles dans la zone forestière de l'est, située sur la bordure du pays tanala.

De leur côté, les Catholiques formaient au début une petite assemblée de «78 adhérents», le 16 avril 1872, au passage du premier prêtre catholique dans la région. En effet, ce fut un élève de la Mission d'Antananarivo «qui fraya les voies du Père Finaz» : il s'agit de Rabedaoro François qui était allé rejoindre son oncle commerçant à Ambohimandroso. Cependant, les premiers fidèles devaient se cacher pour se réunir et réciter leur prière devant «les menaces et les mauvais traitements que leur prodiguait la gent officielle toute dévouée à la propagande protestante».

Ce n'est qu'en 1873, le 27 février, que le Père Abinal vint s'installer à Ambohimandroso. Dans ses débuts, la communauté catholique n'était composée que de Merina, car les Betsileo qui s'y trouvaient furent renvoyés au Temple par les fonctionnaires royaux.

Enfin, la promulgation du Code spécial des 118 articles marquait le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de la pénétration du christianisme dans la région. En effet, devant la liberté religieuse accordée par le pouvoir central et l'institution de l'obligation scolaire, les missionnaires protestants et catholiques bénéficiaient d'un large champ d'action. Ils effectuaient de nombreuses visites dans les villages et s'informaient des us et coutumes des populations. Au cours de leurs déplacements, ils acceptaient de manger avec les paysans et passaient la nuit chez eux. Ils leur demandaient la signification des cérémonies rituelles et se renseignaient sur l'histoire

des ancêtres et des endroits sacrés, sur les amulettes. Puis ils essayaient de prouver à côté «la grandeur de Dieu».

Dans la plupart des cas, missionnaire protestant et prêtre catholique évitaient d'être ensemble sur le même chemin ou d'arriver le même jour dans un village. Au cours des visites, on constatait que l'un s'efforçait de voir là où l'autre avait passé et s'informait de ce que ce dernier avait fait. Alors, une certaine émulation commençait à s'établir entre les deux hommes, bientôt suivie d'une méfiance réciproque.

Prise entre le jeu des missionnaires européens, la masse des populations locales essayait alors de se défendre et de s'échapper d'une sorte d'étau qui semblait les menacer continuellement. Bientôt, l'évangélisation devenait une source de conflits entre les deux Missions dont les luttes d'influence marquaient profondément la région durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

## H. — LE CHRISTIANISME DEVANT L'ASSAUT DE LA RELIGION TRADITIONNELLE .

Dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'introduction du christianisme a provoqué dans l'Arindrano la formation de différents groupes s'opposant entre eux en raison des luttes d'influence qui ont divisé les missionnaires.

Cette situation fait suite d'une part, à une «lutte sérieuse» qui opposait dès 1871 les Protestants de la Mission L. M. S. et la Mission Catholique des Pères Jésuites dans le cadre de leur implantation dans le Betsileo et aux activités menées par les fonctionnaires royaux dans leurs efforts de servir la religion de la Reine, d'autre part.

Dans un premier temps, les populations locales se trouvaient divisées entre la pression des fonctionnaires royaux qui travaillaient à l'évangélisation de leurs administrés en leur imposant la doctrine de «l'église du Palais», et «la bonne nouvelle du Salut» proposée par les Pères Jésuites.

En effet, pour les habitants, le fonctionnaire royal et le missionnaire protestant ne formaient qu'un seul personnage devant lequel ils étaient obligés de se soumettre. Pour eux, la corvée royale (*fanompoana*) et le culte (*fanompoam-pivavahana*) ne pouvaient signifier qu'une obligation faite envers le pouvoir royal. D'autre part, la conversion de nombreuses familles princières et de la

plupart des juges locaux (*Andriambaventy*) avait profondément déçu leurs espoirs. Aussi la seule parade possible consistait-elle à un fort resserrement de leurs rapports sociaux dans le cadre de leur organisation traditionnelle, le «clan»(*foko*) où ils pouvaient encore pratiquer leurs coutumes ancestrales.

Le tombeau joue ici un rôle de premier plan par le fait qu'il représente chez les Betsileo le «Centre de la vie et de la mort». En effet, c'est à l'occasion des funérailles(*fiandravanana*) et autour du tombeau que se célèbrent les réunions et les rites importants, pour lesquels la communauté de voisinage (*fokonolona*) se joint à la famille(*fianakaviana*). Il n'est donc pas étonnant de constater que les monuments les plus nombreux conservés au Betsileo soient des monuments funéraires : tombeaux de prince (*tranomena*), pierres levées (*vatolahy*), amas de pierres (*tatao*).

D'autre part, les conflits qui mettaient aux prises missionnaires protestants et prêtres catholiques avaient créé chez les populations locales une atmosphère d'angoisse et d'instabilité permanente.

Il s'agit particulièrement des «luttes scolaires» qui opposaient les deux Missions. En effet, protestants et catholiques se lançaient dans une vaste campagne de scolarisation. Là où existaient des temples ou des églises, il fallait attirer le maximum d'élèves possible, établir leur liste et les empêcher de changer d'école. Aussi les habitants se trouvaient-ils tiraillés entre la pression de deux camps formés d'une part par les cathéchistes catholiques et d'autre part, par les évangélistes protestants.

En outre, l'enseignement et les sermons utilisaient le dialecte merina que les habitants comprenaient mais qu'ils n'employaient pas. C'est ainsi que les réunions dominicales servaient pour les autorités locales de l'époque pour transmettre les ordres royaux. En fait, le christianisme semble être «imposé» dans la région. Il en est de même pour la scolarisation, sans que les populations ne soient conscientisées sur les bienfaits de l'enseignement.

Pour les habitants, le travail des Missions constitue un danger qui menace leur organisation sociale traditionnelle. En effet, l'école risque d'éloigner les enfants de leurs parents et de disloquer la famille. De son côté, la religion chrétienne, dénommée «la religion des étrangers», ne peut pas remplacer le culte des ancêtres ni détruire le respect qu'ils portaient à leurs morts.

Aussi sommes-nous en présence de deux mondes différents :

1. Une société nouvelle et étrangère, empreinte d'idées nouvelles,

ouvertes et modernes ;

2 Une société traditionnelle, cohérente et solidaire où règne le sens du collectivisme et la pratique des coutumes ancestrales.

Dans le premier groupe, la conception de « l'homme nouveau », l'adoption de la « nouvelle foi » et la recherche du « Salut » tendent à développer dans les grands centres le rejet des anciennes croyances et la naissance d'un esprit individualiste. Par contre, la grande masse paysanne constitue le second groupe et celui-ci persiste dans son ancien monde traditionnel. C'est ainsi que les populations paysannes s'accrochaient à leurs anciennes coutumes, tels que le culte des ancêtres et la consultation des devins ou *ombiasa*.

Le plus souvent, les chefs de famille saisissaient toutes les occasions pour rassembler les parents et organiser des sacrifices. Ce sont pour eux les seuls moyens qui leur permettaient de se rapprocher des ancêtres ou *razambe* et d'avoir confiance devant un « présent dur et peu consolant ».



Dans ses débuts, l'évangélisation de la région de l'Arindrano, dans le sud-Betsileo, était liée à l'administration merina. Cela s'explique par le fait qu'elle était entreprise au cours d'une période critique où dominaient a priori la corvée royale, les impôts et les charges militaires.

En dehors de ce caractère « imposé » du christianisme, il faut ajouter aussi les conflits qui divisaient les Missions, ainsi que l'insuffisance des moyens scolaires dans un pays aussi vaste, aux communications difficiles. De ce fait, la région n'a reçu qu'une scolarisation « de surface », d'où son retard dans le domaine scolaire.

En contre partie, les grands centres constituaient les véritables bastions des Missionnaires. En effet, la nouvelle situation créée par les « étrangers », fonctionnaires merina et missionnaires européens, a provoqué dans les grands centres un changement de mentalité : les croyances traditionnelles ne donnent plus une explication exacte

du monde ; l'école a dissocié la famille, l'individualisme a gagné les esprits, au détriment de «l'ancienne société égalitaire».

Mais le point le plus important fut la montée fulgurante de la ville d'Ambohimandroso choisie dès la fin de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par le Gouvernement d'Antananarivo comme centre administratif du sud-Betsileo. Cette ville était devenue, grâce au travail des premiers missionnaires, la grande métropole de l'Arindrano. En outre, compte tenu de sa position géographique, Ambohimandroso, de son véritable nom *Ambohimandroso laza* (littéralement, la ville dont la célébrité progresse toujours) constituait dès 1874 une sorte de charnière permettant aux missions catholiques et protestantes d'étendre leurs activités aussi bien dans, le sud-est, chez les Tanala de l'Ikongo, que chez les Bara et les Antanosy dans le sud de Madagascar.

## FAMINTINANA

*Naseho eto amin'ity lahatsoratra ity, izay ampahany avy amin' ilay fikarohana natao momba ny tantaran'ny fanjakan' Iarindrano, anatin'ny Faritanin'i Fianarantsoa, ny niandohan'ny asan'ny misionera katolika sy protestanta tao amin'ny faritr' Iarindrano ary ny vokatr'izany teo amin'ny mponina manodidina.*

*Tao Ambohimandroso no tanàna nalaza nisy ny toby nonenan' ny governora merina, solontenan' Andriamanjaka, ary toerana voafidin' ireo misionera tonga voalohany tao an-toerana ho foibe nanoren' izy ireo sekoly sy trano fiangonana taorian'ny fampandrian-tany nataon'ny miaramilan-dRADAMA I tamin'ny taonjato faha-19.*

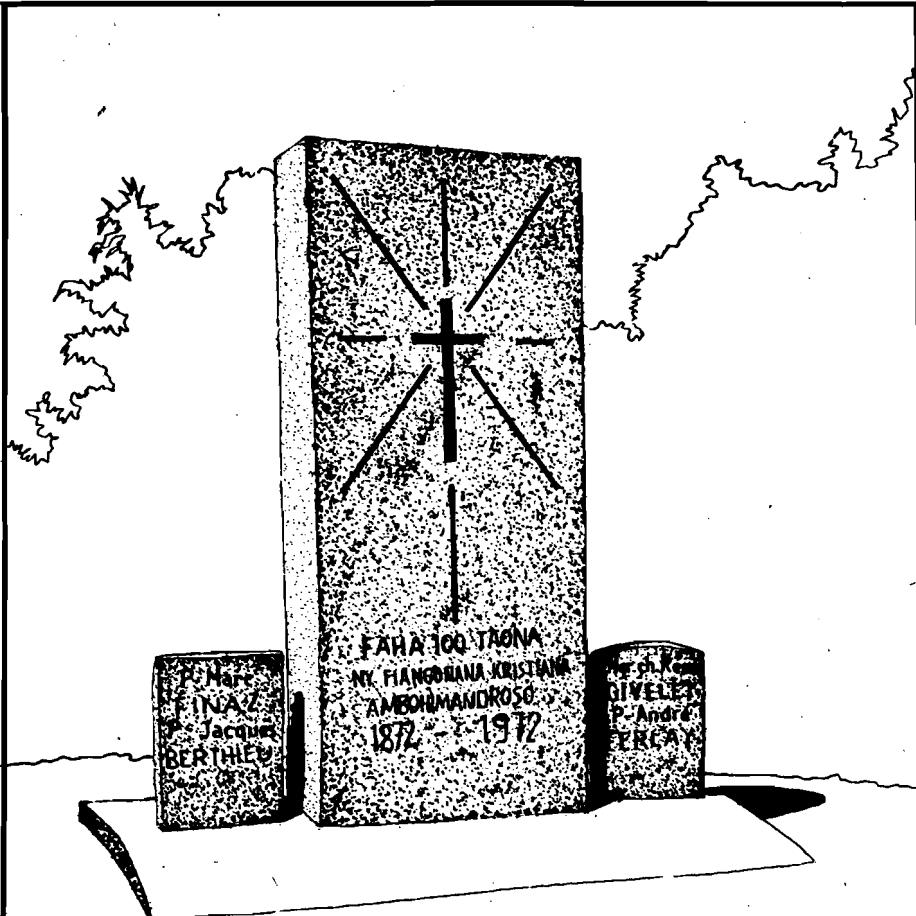
*Tany ampiandohana dia niankina tamin'ny fitondram-panjakan' Andriamanjaha ny asan'ny misiona protestanta izay tonga voalohany tary Betsileo, dia ireo solontenan'ny misiona L.M.S. avy any Londres, ary nahazo toerana lehibe teo amin'ny fitondram-panjakana tao Anatirova-Antananarivo. Tamin'izany fotoana izany dia tonga raharahan-panjakana mihitsy ny fombam-pivavahana protestanta, na dia teo aza ny raharahan'ny fampianarana nosahanin' ireo misionera anglisy nonina tao Ambohimandroso. Tsy dia nisy fahalahana na fitiavana hino an' Andriamanitra no zavaniseho teo am-piandohana, fa terisetra sy fandrahonana no naha-tonga ny ankamaroan'ny mponina ho kristiana tamin'izany fotoana izany. Tsipihina manokana eto anefa ny asa feno fandavantena nataon'ingahy Thomas ROWLANDS mivady, tamin'ny taona 1879 izay niezaka fatratra tokoa tamin'ny fampianarana ny Soratra Masina sy ny famolavolana ireo mpiasam-piangonana tera-tany voalohany tao an-toerana, ka tonga katekista sy evanjelista nanam-pahaizana ary nalaza tamin'ny asany tao Betsileo.*

*Raha tamin'ny taona 1871 no nanorim-ponenana tao Iarindrano ny misionera protestanta, dia herintaona monja taty aoriana kosa no tonga niasa tao an-toerana indray ny misionera katolika. Sahiran-tsaina ny mponina. Aiza no haleha. Iza no hinoanteny, ny mpiasam-panjakana sa ny mpitontra fivavahana ?*

*Eo an-daniny iray dia mafy tsy zakan'ny hery aman'aina ny fanompoam-panjakana nentin' Andriamanjaka. Eo ankilany kosa dia mahery tahaka izany koa ny fanompoam-pivavahana nentin'ny*

*mpitondra fivavahana vahiny sy ny fifaninanana nataon'ny mpiasam-piangonana tany an-toerana. Tonga raharaha nifanolanan' ny maro ny finoana kristiana sy ny raharahan'ny fampianarana, ka tsy dia tonga lafatra araka izay ho izy ny fandrosoana ata-pahalalana tao Iarindrano.*

*Tsy nampiova velively ny finoana nentim-paharazana noha-jain'ny mponina anefa ireny rehetra ireny, ary ny fanenjehana nataon'ny mpitondra fanjakana sy ny fifanolana nisy teo amin' ny mpitondra fivavahana no vao maika koa nanamafy ny firaiketam-pony tamin'ny fomba sy ny finoana nentin-drazana.*



*Stèle du centenaire  
de l'implantation de la mission catholique  
à AMBOHIMANDROSO (Sud-Betsileo )*

---

Cliché: Daniel RAHERISOANJATO  
Reproduction: Labo dessin MAA dibut  
85

## REFERENCES

### I. — Les Archives Nationales de la R.D.M. : (Tsaralalana — Antananarivo)

- |               |               |
|---------------|---------------|
| Séries BB     | (1862 — 1881) |
| Série III C C | (1853 — 1896) |

### II. — Ouvrages consultés :

- Boudou A. — 1940, *Les Jésuites à Madagascar au XIXe siècle*, Paris, Beauchesne et ses fils, Editeurs — Tome I et II.
- Catat Louis — 1895, *Voyage à Madagascar*, Paris, Librairie Hachette et Cie.
- Chapus (G.S.) — 1925, *Quatre-vingt années d'influences européennes en Imerina (1815-1895)* — In Mémoires de l'Académie Malgache, Nouvelle série, Tome VII, Antananarivo.
- Chapus (G.S.) et Mondain (G.). — *L'action protestante à Madagascar*, Antananarivo, Imprimerie L.M.S.
- Martineau (A.). — *Madagascar en 1894*, Edit. Ernest Flammarion Paris.
- Mondain Gustave — 1920, *Un siècle de Mission protestante à Madagascar*, Paris — Société des Missions évangéliques.
- Piolet (J.B.), 1895. — *Madagascar. Sa description, ses habitants*, Edit. A. Challamel, Paris.
- Rabary (Pasteur) — 1942, *Ny Daty malaza na ny dian'ny Jesosy teto Madagasikara*, Antananarivo, Imprimerie L.M.S., Imarivolanitra (Boky II — III).
- Raherisoanjato Daniel — 1980, *Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIXe siècle (contribution à l'histoire régionale de Madagascar)* — Mémoire de maîtrise, Avril 1980 — Antananarivo.
- Rajemisa Raolison Régis — 1966, *Dictionnaire Historique et Géographique de Madagascar*, Centre de Formation pédagogique, Ambozontany Fianarantsoa.
- Ravelojaona (Pasteur — 1931, *Boky Firaketana ny Fiteny sy ny zavatra malagasy* (Dictionnaire encyclopédique malgache), Antananarivo, Imprimerie Industrielle).
- Rakotovao (A.), Pasteur — 1957, *Tantaran'i Rév. Thomas Rowlands mivady, missionnaire-n'i Madagasikara*, Antananarivo, Imprimerie Luthérienne.

### III. — Autres sources utilisées :

- Tantaran'ny Fiagonana L.M.S. teto Betsileo* : Recueil dactylographié de 80 pages écrit par le Pasteur RAINIHIFINA,
- Eitsipika sy faneke na an'ny Fiagonana Protestanta any Betsileo* :  
— Miray amin' ny Isankerintaona L.M.S., Antananarivo.

*Antananarivo Annual :*

- Tome I            (1875 – 1878)  
Tome II          (1881 – 1884)  
Tome III        (1885 – 1888)

*Ten years review of mission work in Madagascar (1870 – 1880)*

– Antananarivo, L.M.S., 1880

*Lettres du Scolasticat d'Ucles (1882 – 1897)*

– Bibliothèque du Scolasticat Saint-Paul, Tsaramasoandro (Antananarivo)

# L'ITINERAIRE DE FRERE GASPAR DE SAN BERNARDINO : UNE VISITE PORTUGAISE A LA COTE OUEST DE MADAGASCAR EN 1606

*présenté, traduit et annoté par*

*Vincent BELROSE-HUYGHUES*

L'histoire ancienne de Madagascar, pour les siècles antérieurs à 1800, demeure largement tributaire des sources européennes. Malheureusement les chercheurs malgaches ou étrangers continuent à utiliser comme seule base documentaire les traductions en langue française des textes que les Grandidier purent rassembler, au début de ce siècle, dans toutes les bibliothèques d'Europe et édités sous le titre désormais célèbre de *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* (1). Il est temps désormais de recourir aux textes dans leur langue originale pour pouvoir corriger les fautes de traduction, hélas trop fréquentes dans les *COACM*, et les erreurs d'interprétation qui en ont découlé.

C'est ainsi que les éditeurs de la *Collection*, trouvant une référence à Gaspar de San Bernardino dans un des textes qu'ils présentent, ne se sont pas souciés de retrouver l'ouvrage, ou n'ont pu le découvrir, et se sont contentés de rédiger la note suivante : «*Gaspar de San Bernardino, dans son Itinerario da India por terra, Ch. III, 1611, a passé en vue des îles Comaro (sic) mais sans s'y arrêter, les pilotes ayant pris ces îles pour la côte de Mozambique*» (2). La fausseté de cette note apparaîtra à la lecture du texte ci-après, elle donne à penser que les auteurs de la *Collection* se contentaient parfois d'informations de seconde main et ne manifestaient pas toujours le sérieux scientifique qu'on leur prête généralement.

---

(1) Grandidier Alfred et Guillaume, *COACM*, Paris, 1903 à 1920 (7 volumes)

(2) *COACM*, Tome II, p. 97, note 1.



# ITINERARIO DA INDIA POR TERRA ATE ESTE REINO

De Portugal Com A Discricam De Hierusalem  
Dirigido A Raynha de Espanha Margarita  
De Austria No sa Senhora ~



COMPOSTO POR FREI GASPAR DE SAO BERNARDINO DA  
Ordem do Seraphico Padre Iom Francisco da Provncia de Portugal

Cum licenca da Sancta Inquisicam E ordinario  
Em Lisboa Na Officina de Vicente Aluarez Anno 1662

Fac-simile de la couverture de la 1ère Edition  
(original 166 x 120 mm)

Ayant négligé de vérifier le contenu de l'ouvrage de Gaspar de San Bernardino, Guillaume Grandidier a jugé inutile de le signaler dans sa monumentale *Bibliographie de Madagascar* (1). Il faut donc aussi mettre en doute le caractère exhaustif de cette oeuvre, du moins pour tout ce qui aurait pu être édité avant le XIXe siècle et poursuivre les recherches bibliographiques dans les bibliothèques européennes. Les ouvrages signalés dans la *Bibliographie* de Grandidier semblent avoir été retenus au seul vu de leur titre, parfois trompeur ; de ce fait nombre de livres dont l'intitulé ne mentionnait pas Madagascar de façon explicite ont été délaissés.

Beaucoup plus sûre est la *Bibliotheca Missionum*, avec ses notices analysant le contenu de chaque ouvrage signalé; elle est parfois aussi plus complète (2). C'est en la dépouillant que j'ai fait la découverte de l'*Itinerario* de Gaspar de San Bernardino, ouvrage édité pour la première fois en 1611, réédité en 1842, 1854 et plus récemment en 1953 par Augusto Reis Machado (3). Il avait été signalé en 1948 par le Professeur Hernani Cidade (4) et, en 1962, le Professeur Freeman-Grenville en avait édité un large extrait (5); pourtant aucun historien ou bibliographe de Madagascar et des Comores ne s'était aperçu qu'un chapitre et demi était consacré à la Grande Ile.

En vérité à part l'étude du Professeur Cidade, on ne connaît aucun travail consacré à cet auteur. Avant 1953, il n'est cité dans aucune bibliographie relative à Madagascar ou à l'Océan Indien et n'a jamais été inclus dans les grandes compilations de récits de voyages des XVIIe et XVIIIe siècles en France ou en Grande Bretagne. Au Portugal même, malgré les rééditions très limitées de 1842 et de 1854, il semble n'avoir intéressé qu'un groupe restreint d'érudits passionnés par le Proche Orient. Ce n'est qu'au milieu du

- 
- (1) Grandidier Guillaume, *Bibliographie de Madagascar*, Paris, 1905–1906, 1937, 1957, (4 volumes).
- (2) Streit, *Bibliotheca Missionum*, Freiburg, 1951, 1952, Volumes XV et XVI.
- (3) Gaspar de S. Bernardino, *Itinerario da India por terra ate a Ilha de Chipre Introdução e notas por Augusto Reis Machado*, Lisboa, Agencia Geral do Ultramar, 1953, 270 p.
- (4) O « Itinerario » de Fr. Gaspar de S. Bernardino pelo Prof. Hernani Cidade do Facultade de Letres de Lisboa, dans *Portugal em África*; sda serie, Ano V, n° 27, Maio-junho 1948, pp. 129–139.
- (5) Freeman – Grenville, *The East African Coast – Selected Documents from the first to the nineteenth century*, Oxford, Clarendon Press, 1962, 314 p. Le texte de S. Bernardino se trouve pp. 155–164.

XXe siècle, à un moment où le Portugal redécouvre un empire qu'il va bientôt perdre dans la foulée des grandes éditions de textes anciens financées par l'Agence Ultramarine de Lisbonne et le Ministère portugais des colonies, que le frère Gaspar et son *Itinerario* sont l'objet d'une véritable résurrection.

L'étude du Professeur Cidade et l'édition critique d'A. Machado s'inscrivent dans ce mouvement de redécouverte des richesses coloniales du Portugal. Elles cherchent à montrer que le Portugal, pionnier de la découverte maritime européenne, sut aussi apporter sa contribution à la littérature de voyage qui fleurit en Europe au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pas de doute que les récits imprimés au Portugal au cours de ces deux siècles furent beaucoup plus nombreux qu'on ne le dit généralement et qu'il reste énormément à glaner dans les bibliothèques portugaises, sans parler bien entendu des archives.

Parti de Goa en décembre 1605, le navire qui transportait frère Gaspar de San Bernardino vint s'échouer à l'île de Saint-Laurent (Madagascar). Notre auteur s'attarde à décrire les heures d'affliction avec un art dans lequel A. Reis Machado croit reconnaître des réminiscences de culture gongorique, mais surtout une justesse et une précision dans les notations qui donnent toute sa valeur à sa narration (1). Ayant réussi à se dégager, le navire passe à Mozambique, puis, de là, à l'île de Paté où avec d'autres religieux, ses compagnons de voyage, le franciscain fut reçu par les Portugais qui y résidaient. De cette île le navire doubla le cap Gardafui et mit l'ancre à Socotora (que l'auteur écrit « Sacatoa ») et de là à Ormuz. D'Ormuz frère Gaspar partit avec ses compagnons et une caravane de cent-trente personnes en direction de la ville de Lars (2). Il marcha ensuite vers Xira (3), toujours en suivant une caravane. De Xira il se dirigea vers la cité de Romus (4) jusqu'à Lassa (5), d'où à travers le désert il gagna Ninive (Mossoul) et Babylone (Hillah). De Babylone, et en compagnie d'une caravane de deux mille âmes, il se dirigea vers Alep. Arrivé aux portes d'Alep, il s'embarqua pour Alexandrette en direction de la Terre Sainte.

---

(1) Introduction de Augusto Reis Machado à l'édition de 1953, celle que j'ai utilisée.

(2) Actuelle Lar en Iran.

(3) Chiraz.

(4) Ramhormoz.

(5) Lassa en Irak.

C'est là que se termine l'*Itinéraire* de F. Gaspar, et malgré le titre, le livre ne nous dit rien ni de Jérusalem, ni de la Terre Sainte ni du voyage de Palestine jusqu'au Portugal. Peut-être le frère ne parvint-il pas à remplir son programme, à moins qu'il n'ait pas tenu à rendre public le manuscrit complémentaire jugeant que seul l'Orient pouvait intéresser ses contemporains. Nous ne le saurons sans doute jamais.

Frère Gaspar de S. Bernardino appartient à cette cohorte nombreuse de voyageurs portugais qui cherchaient à satisfaire la curiosité de l'élite intellectuelle de leur pays et de l'Europe par le récit vivant de leurs pérégrinations à travers des mondes inconnus. Ces hommes payaient une éphémère célébrité au prix de souffrances et d'angoisses incroyables; on ne peut s'empêcher d'admirer leur extraordinaire courage autant que leur sens aigu de l'observation; il faut aussi lui rendre ce qui lui revient dans l'élaboration des premières Cosmographies et Géographies Universelles de l'Europe savante, souvent éditées en Italie, en Flandre et en Allemagne par des auteurs non Portugais (1).

Certes, la géographie n'était pas inscrite dans les statuts de l'Université de Lisbonne, elle n'était pas non plus enseignée aux religieux, même futurs missionnaires, en dehors des collèges jésuites (2), mais nombre d'entre eux s'intéressaient à la cosmographie, voire à l'astrologie ce qui leur donnait une certaine culture scientifique. Beaucoup de missionnaires du XVI<sup>e</sup> siècle mettaient à profit cette culture pour «charmer la longueur des voyages par des entretiens sur le cours des astres», pour rédiger des notes géographiques, comme François Xavier, s'initier aux pratiques de la navigation, voire tirer d'affaire un pilote affolé (3).

Les découvertes océaniques et le mouvement de curiosité et de recherche qui les avaient permises et soutenues, avaient entraîné la formation d'un type original d'humaniste, l'*homo novus* portugais (4). Ce type d'homme auquel appartiennent beaucoup de mis-

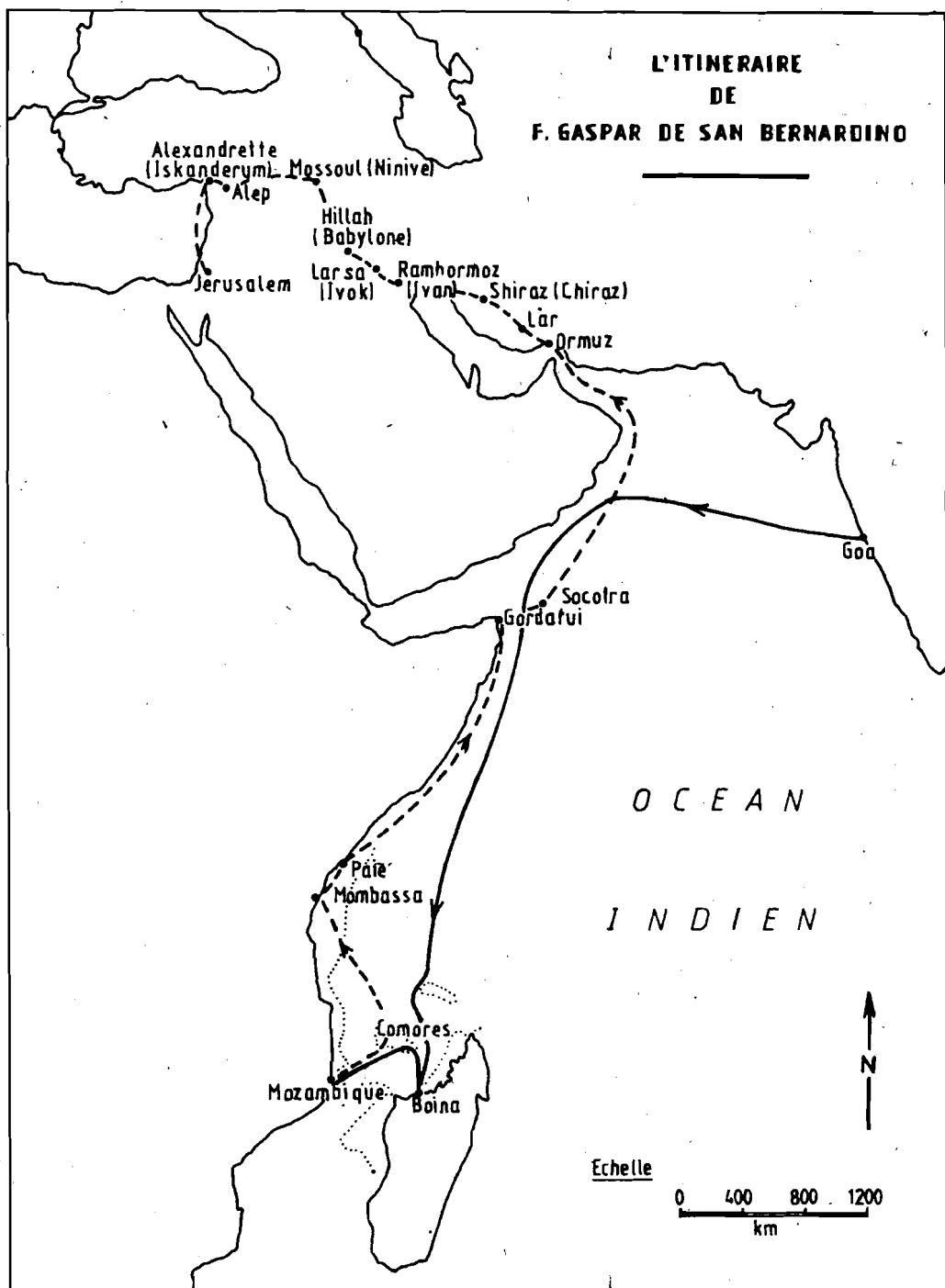
(1) DAINVILLE F. de, *Les Jésuites et l'éducation de la Société Française. La géographie des Humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940, 562 p. et MATOS Luis de, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, thèse Lettres, Paris, 1959 et *les Portugais en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Coimbre, 1952.

(2) BAINVILLE, *op. cit*

(3) *Ibid.* p. III.

(4) Guy A., L'*Homo novus* du Portugal au XVI<sup>e</sup> siècle, dans *Congresso de Historia dos Descobrimentos*, T. IV, Lisboa, 1961, pp. 225-239.

L'ITINERAIRES  
DE  
F. GASPAR DE SAN BERNARDINO



sionnaires et en particulier Gaspar de S. Bernardino, se caractérisait par son esprit d'observation quasi-scientifique, son ouverture vers l'univers et son culte de la volonté et du courage. Dans le besoin de noter, de décrire, en un mot de témoigner, on retrouve le sens de l'événement historique, avant même la description géographique, le souci de présenter l'action de leur pays dans un contexte planétaire, mais aussi la croyance en l'unité foncière de l'espèce humaine, en même temps qu'un respect parfois excessif pour la littérature géographique de l'Antiquité.

L'*Itinerario* est un bon exemple des caractéristiques de cet *homo novus* portugais, avec des traits encore plus marqués du fait que l'auteur est franciscain. De tous les ordres religieux représentés au Portugal, à l'époque des grandes découvertes, l'ordre des Mendians et plus particulièrement des Frères Mineurs, est celui qui fut associé de plus près aux explorations et aux premières implantations outre-mer ; c'est celui dont le niveau de moralité et les qualités intellectuelles étaient les moins médiocres, celui qui connaissait le mieux l'Afrique et les Indes depuis le XIII<sup>e</sup> siècle (1). De ce fait les notations données par frère Gaspar sont plus d'une fois submergées par une érudition parasite et tous les artifices rhétoriques du temps. Le frère Gaspar vénère «le beau language» et «la police des mots», ainsi qu'il l'exprime, en s'excusant de ses fautes et erreurs dans sa dédicace à l'infante Anne d'Autriche et dans son «Prologue au Lecteur» (2). A vouloir faire l'érudit, notre franciscain finit par être, dans certaines pages, ampoulé, voire fastidieux. Il fait souvent confiance de façon excessive et contradictoire aux anciennes études, aux «autorités», montrant à quel point le véritable esprit scientifique, fait d'observations justes et critiques, était encore à venir au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant à côté d'inexactitudes énormes, de grosses fantaisies, reflet de ses lectures ou de son imagination, le franciscain se montre capable de rejeter les déficiences de ses prédecesseurs et de proposer le résultat de ses propres constatations, ainsi pour l'oiseau Rok de Madagascar ou le nombre des îles Comores.

---

(1) Voir là-dessus Bottineau Y., *le Portugal et sa vocation maritime* Paris, De Boccard, 1977, p. 205, et Boxer R. *The Portuguese seaborne Empire*, London, Hutchinson, 1977, pp. 340-ss

(2) «Dédicace» p. 13 de l'édition de 1953, «Prolago ao Leitor e argumento de todo a obra» pp. 15-16 de l'édition de 1953.

A côté de cet esprit expérimental en formation propre aux hommes de la Renaissance, on trouve chez frère Gaspar un aspect typique de la mentalité portugaise, l'orgueil national. Comme Camoëns, le franciscain est fier des découvertes portugaises, des réussites commerciales et religieuses de leur empire et il estime que ces réussites effacent tous les abus de la geste des Portugais. «Les auteurs étrangers disent là-dessus ce qui convient : que les secrets de la terre et de la mer ont été révélés au Monde par la seule nation Portugaise, par son savoir et ses découvertes» (1).

Il faut reconnaître que les manifestations d'orgueil national ne sont pas fréquentes dans l'*Itinerario* et qu'elles sont contrebalancées par un aspect plus sympathique de l'*homo novus* portugais, une certaine douceur dans les rapports humains et une bonté fraternelle à l'égard de ceux qui ne sont pas de la même foi, qui caractérisent l'esprit franciscain. A une époque marquée du sceau de la violence et de l'intolérance fanatique dans les rapports entre races, peuples et religions différentes, l'esprit franciscain manifeste une conception optimiste de la rencontre des hommes et une ouverture curieuse vers la nature et le monde. Les fils de Saint François savaient mêler, à la fin du Moyen Age et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, une vision ouverte et pacifique de l'univers et des plans d'expansion de la chrétienté. C'est ainsi que frère Gaspar s'aventure seul dans la baie de Boeni, qu'il interroge un Maure sur l'île de Saint Laurent avec une simplicité et une sympathie qui lui permettent de s'informer au mieux.

Ce n'est pas que le franciscain accepte les coutumes et les croyances des «Barbares», des «Nègres» ou des «Maures», mais il garde pour lui et ses lecteurs la tristesse profonde qu'il ressent à ne pas rencontrer le christianisme triomphant dans le cœur de tous les hommes de la terre. Par ailleurs il s'acharne avec une violence toute particulière contre l'Islam et son fondateur Mahomet, qu'il n'hésite pas, au chapitre XX, à qualifier de «monstre infernal» ou d'«esprit impur et obscène», témoignant en cela de réactions toutes semblables à celles de ses compatriotes, occupés à l'époque à expulser de la Péninsule ibérique les «faux chrétiens» Maures et Marranes.

Par ce texte, on découvre que les franciscains furent les grands aînés des Jésuites au XVI<sup>e</sup> et même au début du XVII<sup>e</sup> siècle sur les routes maritimes et terrestres de l'Orient. Aussi doués par le courage

---

(1) *Itinerario*, p. 67, édition de 1852.

et l'esprit d'observation que les Jésuites du XVIIe siècle, les Franciscains portugais du XVIe siècle furent peut-être plus tolérants et proches des humbles dans leur approche des païens.

## LES PORTUGAIS ET MADAGASCAR AU DEBUT DU XVIIe SIECLE

Toutes les études historiques sur les relations entre les Malgaches et les Européens aux XVIe et XVIIe siècles font état d'un vide entre les années 1560 et 1613, durant lesquelles elles supposent «des touchées portugaises ou des naufrages», mais ne connaissent «le récit d'aucun voyage portugais de quelque importance à l'île Saint Laurent jusqu'à l'exploration du pilote Paulo Rodrigues da Costa en 1613 et 1614» (1). En fait la chronologie des voyages européens à Madagascar n'a subi aucune modification depuis 1902, date à laquelle Alfred Grandidier avait établi un relevé des différents textes connus (2); Decary (3), Canitrot (4), Kammerer et Deschamps (5), ses successeurs, n'ont fait que reprendre ses conclusions, sans rien y ajouter.

Selon Grandidier la dernière exploration portugaise de l'île, au XVIe siècle, serait celle de Baltazar Lobo de Soussa envoyé par le vice-roi de l'Inde en 1557 pour rechercher des naufragés et repérer le meilleur endroit pour fonder un comptoir et une forteresse. Grandidier relève, pour 1559, le naufrage sur la côte Ouest du navire de Vasconcellos puis, vers 1587, l'expédition militaire lancée par le gouverneur de Mozambique contre les Musulmans du Nord-Ouest, qui gênaient le commerce portugais avec les Malgaches.

---

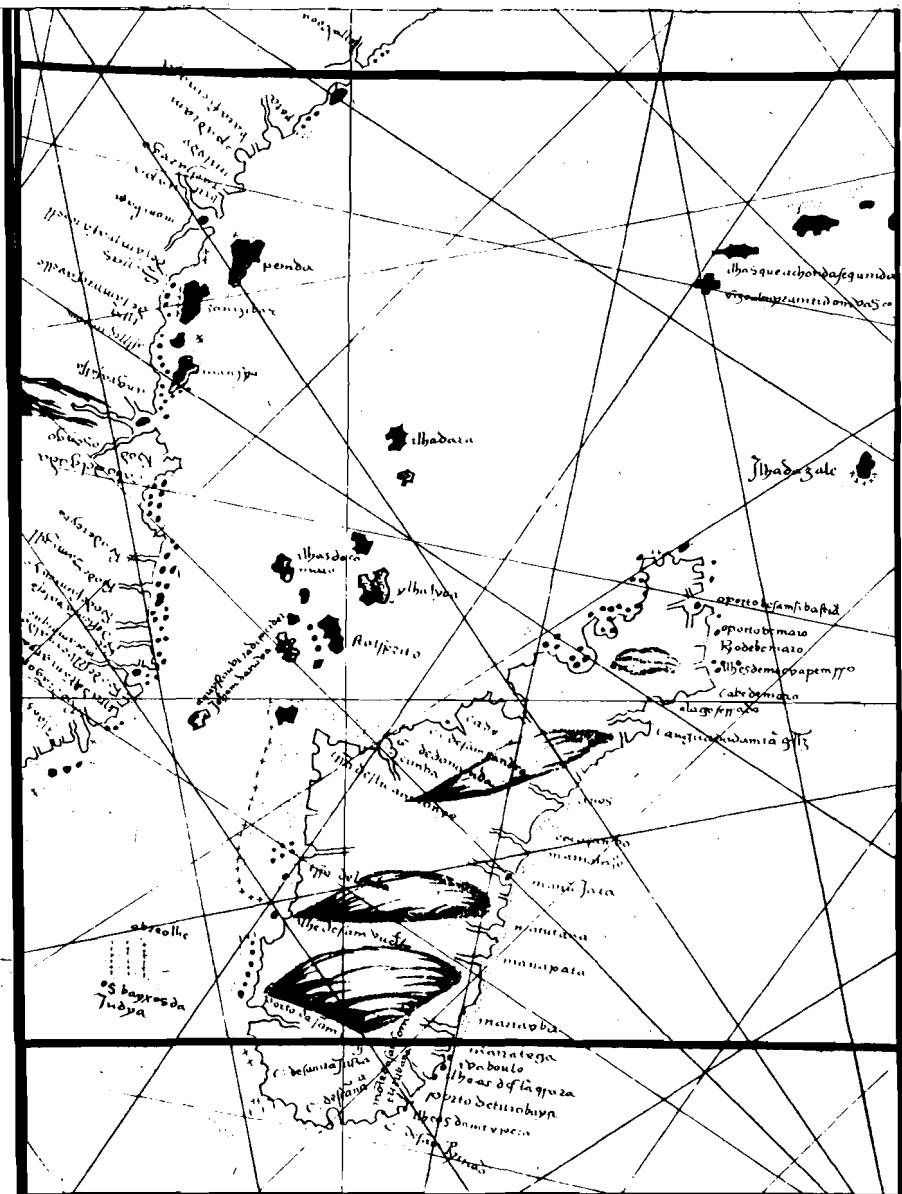
(1) Kammerer A., La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île, dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, n° 9-10 67e série, 1949, pp. 7-112.

(2) Grandidier, A., Histoire de la découverte de l'île de Madagascar par les Portugais, dans *Revue de Madagascar*, n° 1, Janv. 1902, pp. 34-54.

(3) Decary, R., les Voyages des Portugais à Madagascar au XVIe siècle dans *Mélanges d'études portugaises offert à M. Georges Le Gentil*. Lisbonne, 1949, pp. 185-197.

(4) Canitrot, les Portugais sur la côte orientale de Madagascar et en Anosy au XVIe siècle (1500, 1613-1617) dans *Revue de l'Histoire des Colonies*, 2<sup>e</sup> trim. 1921, pp. 203-238.

(5) Deschamps Hubert, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1972, pp. 63-65.



Il place dans ces mêmes années le massacre du frère Juan de San Thomas (1), enfin, «quelque temps après», la trahison des habitants de la baie de Mahajamba, qui tentèrent d'assassiner l'équipage d'un navire portugais. Grandidier passe ensuite à 1613 avec la relation du voyage d'exploration faite par le Père Luis Mariana (2).

L'ouvrage du franciscain Gaspar de San Bernardino, outre qu'il constitue un témoignage précis et daté d'un naufrage portugais à Madagascar avant 1613, apporte un certain nombre d'indications sur l'activité des Portugais dans l'île et leurs relations avec les Malgaches. Il est assez surprenant de lire sous la plume de Deschamps que «c'est seulement au début du XVIIe siècle que les Portugais ayant soumis tous les rivages de l'Océan Indien occidental, songèrent à explorer systématiquement l'île, à la convertir et à y fonder des «établissements». Cette affirmation est en contradiction totale avec les documents dont nous pouvons disposer et témoigne d'une grande ignorance de la situation du Portugal et de son empire à la fin du XVIe siècle.

En réalité, à peine cinquante ans après son édification foudroyante, la thalassocratie portugaise dans l'Océan Indien n'était plus qu'un mythe auquel seuls les Portugais continuaient de croire au prix d'énormes sacrifices, quant à la partie orientale de l'Afrique, sur laquelle ils avaient compté pour l'approvisionnement en or, elle se révéla dès la seconde moitié du XVIe siècle comme sans intérêt économique véritable, et sa conservation coûta fort cher en hommes et en argent à la couronne portugaise (3). L'essentiel du profit colonial se faisait à l'orient de l'Océan Indien, mais à la condition que les routes maritimes qui y donnaient accès fussent sûres et organisées. La route portugaise dans l'Océan Indien reposait sur une chaîne d'escales fortifiées et approvisionnées, les unes servant au trajet des voyages-aller utilisant la navigation côtière de préférence, les autres à celui des voyages-retour privilégiant la navigation en haute mer. Il suffisait qu'un maillon de la chaîne saute pour que l'ensemble fut paralysé.

(1) Les dates de 1585 et 1587 sont très hypothétiques, car les textes n'en fournissent pas. Grandidier les a déduites du fait que Jorge de Meneses cité par les textes, prit ses fonctions à Mozambique en 1585.

(2) La plupart des documents portugais l'appellent Luis Mariana, mais on trouve parfois : Ludovico Mariano ou Marino.

(3) Newitt Malyn, 'The Southern Swahili Coast' in the first century of European Expansion, dans *AZANIA*, Vol. XIII, 1978, pp. 111-126

Dans ce système d'escale, Mozambique en Afrique de l'Est constituait un maillon important qui servait aussi bien à l'aller qu'au retour, tandis que Sofala, dont le seul intérêt pour les Portugais avait été l'or, déclinait rapidement (1). Mais l'approche de Mozambique par le Nord était particulièrement périlleuse, comme en témoignent les nombreux naufrages au retour des Indes (2), à cause des bancs et récifs qui obstruent l'entrée Nord du canal de Mozambique (banc de Saint Lazare, récifs des Comores, des îles Querimbes, etc.). De plus l'approvisionnement en vivres de Mozambique fut toujours notoirement insuffisant et dépendant de Madagascar.

Cet aspect des choses, l'importance des routes et des escales sûres pour les escadres portugaises a été, me semble-t-il, largement oblitéré par le problème de la recherche des épices. Pierre Vérité, s'inspirant de Kammerer, écrit, après avoir constaté l'arrêt momentané des explorations portugaises après 1515, «que la geste portugaise à la recherche des épices se développait vers l'Extrême Orient et que Madagascar ne possédait aucune des ressources qui pouvaient la rendre intéressante pour ce commerce» (3). Il est bien évident que les Portugais abandonnèrent très tôt l'espoir de trouver à Madagascar des épices et même de l'argent, malgré une croyance qui eut la vie dure et dont on retrouve un écho dans le texte de San Bernardino, mais ils durent constater la fréquence des naufrages aux abords de cette île, qui se trouvait sur la route des Indes à l'aller comme au retour, et songer qu'un bon port y aurait constitué une escale fort intéressante. Tous les textes cités par Grandidier font état de ce problème de naufrage et de la nécessité de trouver à Madagascar un port abrité sur la route des Indes où construire une forteresse. D'ailleurs, l'essentiel de l'effort portugais porta sur la partie orientale de Madagascar et sur la côte Nord-Ouest, régions que les navires de l'Inde à l'aller comme au retour, touchaient naturellement.

C'est sans doute la présence hostile des arabisés dans le nord-ouest, l'inhospitalité des habitants de la côte Est, le manque de

(1) Liesegang Gerhard, Archeological Sites on the Bay of Sofala, dans *AZANIA*, Vol. VII, 1972, pp. 147-159.

(2) Sodinho V., Magalhaes -- *L'économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1969.

(3) Verin Pierre, *Les Echelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1975, 2 vol., 1028 et ref p. 121.

moyen et la brutalité des méthodes portugaises qui expliquent, avant 1580, l'abandon de tout projet d'installation à Madagascar et le repli sur Mozambique. Mais le problème de la sûreté des routes vers l'Inde demeurait, ainsi que celui des approvisionnements en riz et viande de Mozambique, et c'est lui, avec une indiscutable volonté d'évangélisation, qui peut seul expliquer la reprise périodique, chaque fois que la situation et les moyens le permettaient, des entreprises portugaises vers Madagascar.

En fait le cas de Madagascar illustre bien ce que A. Toussaint (1) écrivait de l'échec des Portugais dans l'océan Indien, dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle; — l'annexion du Portugal par l'Espagne, le manque d'organisation commerciale et la crise des transports sur la route du Cap n'étant que des causes annexes devant le fait que, jamais, les Portugais ne sont parvenus à dominer l'énorme espace océanique.

Le cas de Gaspar de San Bernardino montre qu'en dehors de toute attaque hollandaise, anglaise ou française, les navires portugais n'étaient pas capables de regagner à coup sûr Lisbonne et que les abords du canal de Mozambique représentaient un véritable péril. En 1555 déjà, un navire transportant des missionnaires jésuites avait failli s'échouer sur les bancs de l'île Saint Laurent, dont le pilote ne voulait pas admettre l'existence parce qu'ils ne figuraient pas sur sa carte (2). De 1580 à 1640, plus de 70 navires furent ainsi perdus sur près de 400 qui quittèrent Goa pour Lisbonne. Les pertes au retour étaient nettement plus importantes qu'à l'aller, 16% du total expédié des Indes (3). Il est vrai que la préparation nautique des pilotes et des gens de mer du Portugal qui, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, était soigneusement établie, n'avait cessé de décliner au fil des ans, augmentant les risques et les dangers. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les bons pilotes étaient devenus rarissimes, et certains missionnaires pouvaient avantageusement les remplacer. Le matériel cartographique avait vieilli et n'était plus remis à jour comme le prouve la remarque de frère Gaspar à propos de la carte où étaient représentées sept ou huit îles Comores, près de cent ans après leur découverte par les Portugais.

---

(1) Toussaint Auguste, *Histoire de l'Océan Indien*, Paris, P.U.F., 1961, 286 p. ref. p. 114.

(2) Lettre du Père Quadros, 1555, dans WICKI (Joseph s.j.) ed., *Monumenta Indica*, Rome, 1948—1975, vol. III, pp. 389—390.

(3) Godhino, *op. cit.*

L'itinéraire suivi par le franciscain et ses compagnons après leur naufrage et leur arrivée à Mozambique constitue une illustration du fait que les Portugais ne firent jamais confiance à la route du Cap et qu'en cas de difficulté, ils n'hésitaient pas à prendre la vieille route, plus longue mais plus sûre, qui menait, à travers les déserts, du Golfe Persique à la Méditerranée (1). Le capitaine du navire reçut l'ordre de remonter vers Mombassa, Malindi, Paté, Socotora pour débarquer ses passagers à Ormuz d'où ils gagnèrent Alexandrette puis Jérusalem.

Au moment du passage du frère Gaspar à Mozambique, la situation maritime et coloniale des Portugais était particulièrement dramatique. Les vaisseaux n'arrivaient plus de Lisbonne et ceux qui se trouvaient dans l'Océan Indien étaient en nombre de plus en plus insuffisant, les relations avec la métropole ou avec Goa étaient sans cesse coupées par les attaques des Hollandais. Sur la terre ferme, les énormes efforts des Portugais pour étendre leurs possessions le long de la côte et sur le royaume de Monomotapa entre 1569 et 1573 s'étaient soldés par de cuisants échecs qui ne les firent pourtant pas renoncer à leurs illusions. En 1590 il fallut organiser une expédition militaire pour reconquérir et réoccuper Mombassa qui avait repris son indépendance et c'est en relation avec cet épisode qu'il faut placer l'attaque menée contre les comptoirs islamisés de Madagascar en 1587 par les Portugais de Mozambique

Mozambique était la clé du système de communication trans-océanique et le seul point de la côte où l'autorité portugaise était incontestée. Pourtant cette île malsaine présentait bien plus d'inconvénients que d'avantages ; dès le début du siècle, des plaintes avaient été adressées à Lisbonne pour qu'on abandonnât ce «cimetière» des Portugais, et qu'on déplaçât la *faioria* et l'escale africaine vers un port mieux doté (2). La couronne, portugaise ou espagnole, refusa toujours de déplacer la capitale de l'empire de «Terre ferme», mais de temps à autre modifia les *regimentos* des convois de l'Inde

(1) Rau Virginia, Les Portugais et la route terrestre des Indes à la Méditerranée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dans *Méditerranée et Océan Indien, 6<sup>e</sup> Colloque international d'histoire maritime, Venise*, 1962 Paris, SEVPEN 1970, pp. 91-98.

(2) Brasio Antonio C.S. sp., *O inimigo dos antigos colonos e missionários de África*, dans *Portugal em África*, Lisboa, 1944, (1), pp. 215-229 et Schurhammer Georg sj., The «grave of the Portuguese», dans *Francis Xavier his life, his time*, vol. II : India, Rome, The Jésuit historical Institute, 1977, pp. 51-67.

pour qu'évitant la voie «dentro» par le canal de Mozambique, ils fassent voile «per fora», par la côte orientale de Madagascar (1). Cette solution ne fut jamais définitivement adoptée parce que les Portugais ne purent jamais établir un port de relâche comparable aux forteresses de la côte africaine à Madagascar. C'est le désir de trouver une solution à ce problème qui motiva sans doute les explorations de 1613-1614 commandées depuis Goa, ultimes tentatives avant l'abandon final (2).

Incapables de s'implanter à Madagascar, les Portugais de Mozambique étaient malgré tout contraints de s'y rendre chaque année pour commercer et s'approvisionner en vivres ; les rapports avec les échelles islamisées du Nord-Ouest étaient une nécessité vitale qui empêche de croire que les relations entre Portugais et Malgaches aient pu cesser à un quelconque moment.

## LES COMPTOIRS «ARABES» DE MADAGASCAR A LA FIN DU XVI<sup>e</sup> SIECLE

Ce que nous apprend l'*Itinerario*, c'est qu'il arrivait fréquemment que ces relations fussent difficiles, surtout à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque les villes swahili s'étaient rendu compte de l'état de faiblesse des Portugais et tentaient de reprendre leur autonomie. Ce qui frappe d'abord dans le témoignage du franciscain, c'est le climat de méfiance qui régnait de part et d'autre. Les Maures de l'île de Boeny commencent par disparaître à la vue d'un navire portugais, se contentant de piller subrepticement tout ce que les naufragés avaient débarqué. Ce n'est qu'une fois rassurés sur les intentions des Blancs qu'ils se décident à venir par leurs propres moyens sur le navire échoué, non pas pour commercer mais pour obtenir du capitaine une lettre qui les protégerait contre de futurs visiteurs portugais.

- 
- (1) Diffie G.W. et Winius G.D., *Foundations of the Portuguese Empire 1415-1580* Minneapolis, University of Minnesota Press, 1978, pp. 340-349.
- (2) Là-dessus, nous disposons du témoignage très précis du Jésuite C. Borro qui écrit en 1630 : «De fait les Portugais ne touchaient plus la partie indienne (de Madagascar), n'y faisaient plus relâche parce que au début ils n'y avaient pas bien réussi et l'avaient entièrement abandonnée sans jamais tenter d'y retourner». Arch. S.C.P.F., S.C. Africa Isola, 1630, vol. I, F 52.

Du côté portugais, la suspicion n'est pas moins grande, on envoie un Nègre enquêter sur la présence éventuelle d'armes à feu, on s'empresse d'offrir des cadeaux pour désarmer l'hostilité et on fait étalage d'un cérémonial de puissance pour intimider les gens de l'île.

Ce climat mérite d'être expliqué et nuancé par ce que rapporte le franciscain et par les témoignages que nous connaissons par ailleurs. Gaspar de San Bernàrdino et ses compagnons ont le souvenir du piège tendu à leurs compatriotes, en 1580, par les Cafres de Masselage. Cet épisode inconnu jusqu'alors soulève un certain nombre de problèmes. Posons tout d'abord que l'on peut accorder toute confiance au franciscain quant à la date et au lieu, de nombreuses indications contenues dans son voyage ayant pu être vérifiées par Freeman-Grenville. Cela étant, la visite du capitaine Antonio Godinho au port de Masselage serait la seule connue entre celle de Balthazar Lobo de Sousa en 1556 (COACM I, p. 98) et les expéditions punitives de Jorge de Meneses vers 1585-1587, puis en 1588 (1) (Ferrand, 1891, pp. 53-54, pp. 113-114). Mais que faut-il entendre par Masselage ?

Il faut tout d'abord savoir exactement où le navire du franciscain a fait naufrage en 1606. «Nous étions à quinze degrés et deux tiers de latitude, la même que celle d'un port qui sur les cartes marines se dit Cadi et qui est appelé à terre *enseada de Equileno* (2), dans laquelle il y a un fleuve de bonne largeur, que nous appelons la Resgate et au milieu duquel il y a une îlette que l'on nomme Boeny...». Si l'on admet l'exactitude de la position donnée par le franciscain il ne peut s'agir que de la baie actuelle de Boina qui se trouve par 15° 48' de latitude Sud. Mais, d'après le récit du naufrage, il ne semble pas que le navire se soit trouvé dans la baie, mais à trois lieues de la résidence du «sultan» de Boeni. D'autre part le missionnaire se rendit en visite sur la terre ferme, à une demi-lieu du navire dans la brousse et non sur une île. En utilisant les recherches de P. Vérin, on peut établir que c'est aux approches des parties orientale ou occidentale de la baie formées par des accumulations

(1) *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, Paris, Leroux, 1891 et 1893.

(2) ou baie d'Iqualano (Luis Mariana) ou encore d'Ankoala. Ankoala désignait au XVII<sup>e</sup> siècle la côte ouest de Madagascar. La baie d'Ankoala serait la baie d'Ampasindava, Cadi correspondrait alors au Sada de Luis Mariana. Kammerer A., *op. cit.*, p. 109.

de sable marin et sans habitat ancien connu que le navire a dû s'échouer (1). La profondeur de la baie étant de 8 km , le navire se trouvait à 5 ou 6 km de l'entrée de la baie en tenant compte qu'il s'agit là d'une évaluation très grossière. Reste à savoir si le navire se trouvait à l'Est ou à l'Ouest de l'entrée de la baie.

A vrai dire on peut se demander si, rédigeant son récit trois ans après le naufrage, Gaspar de San Bernardino le savait bien lui-même. La confusion entre Boina, Cadi et le fleuve Resgate (Sarangaco) qui se produit dans le texte du franciscain fait qu'à première vue il est impossible de trancher.

Cadi, écrit Cady sur les cartes des Reinel (1517) et toutes les cartes du XVI<sup>e</sup> siècle, qui n'en sont que des imitations, est représenté comme une baie avec une île au centre, première source de confusion pour le missionnaire. De plus l'inclinaison donnée à la côte occidentale de Madagascar fait que les bancs de sable qui bouchent l'entrée de la baie de Dona Maria Da Cunha se trouvent être à la même latitude que le port de Cadi, seconde erreur possible (2). Quant au fleuve Resgate il n'est représenté sur aucune carte connue antérieure à la carte-portulan du pilote P. Rodrigues da Costa (1614) (3).

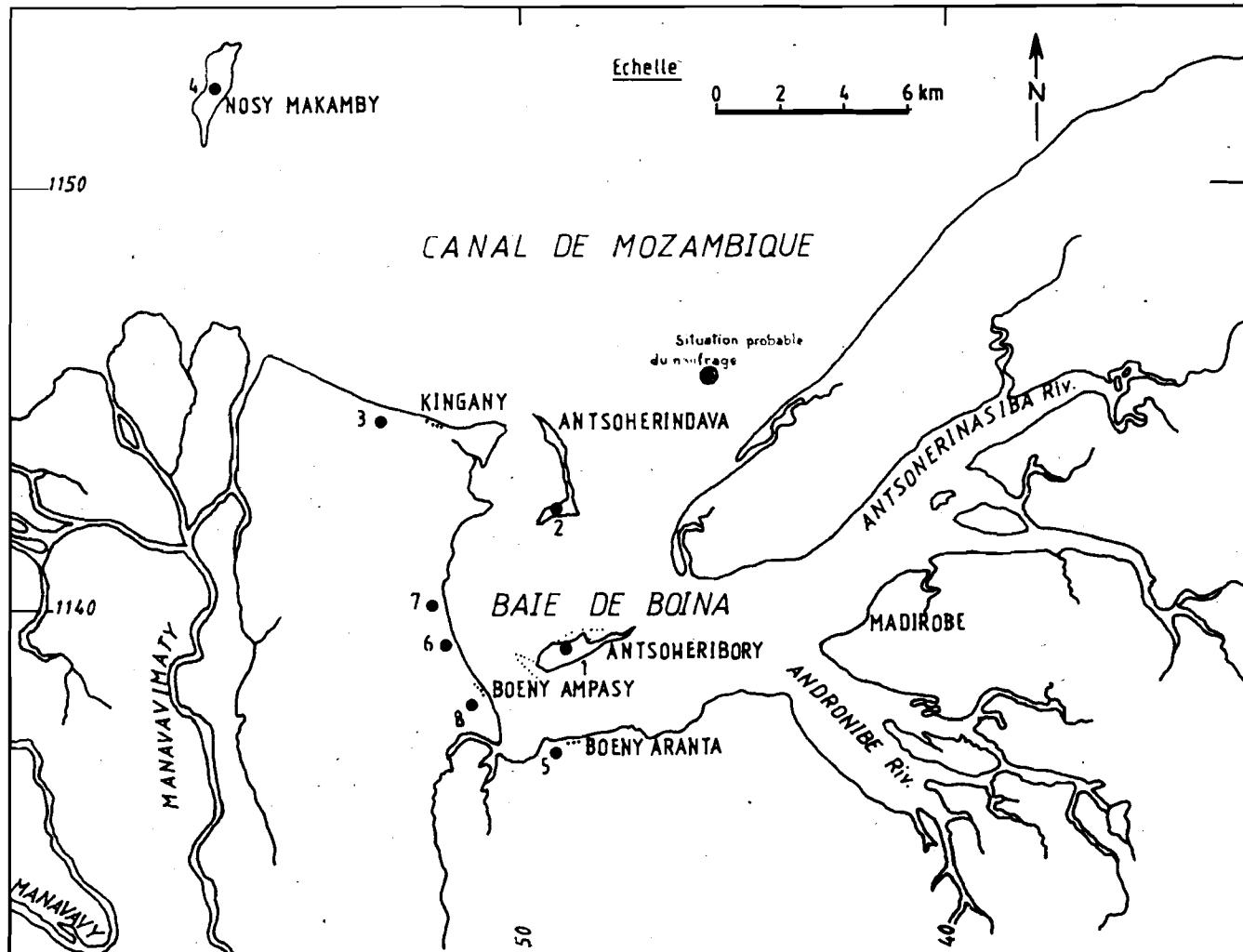
C'est pourtant lui qui va nous donner la solution. Que ce fleuve dont on retrouve la trace aussi bien dans le routier de Luis Mariana que dans la carte portulan tous deux de 1613–1614 soit la Maroambity comme le pensait Kammerer ou la double rias de l'Antsoherimasibe et de l'Andronibe comme semble l'indiquer le franciscain, il se trouve à l'ouest de la baie ou dans la baie même de Boina. Gaspar de San Bernardino s'est échoué à proximité du fleuve Sarangaco-Resgate, donc il ne peut s'agir que de la baie de Boina et en aucune façon de celle de Cadi-Sada, aujourd'hui de la Mahajamba. L'île de Boeni est l'actuelle île d'Antsoheribory.

La confusion avec la baie d'Ankoala, faite par San Bernardino, s'explique du fait qu'elle correspondait sur les cartes du XVI<sup>e</sup> siècle avec le port de Cadi-Sada. Les incertitudes de Gaspar de San

(1) Verin Pierre, *op. cit.*, pp. 143–261 et « Antsoheribory, un comptoir antalaotra du Nord-Ouest de Madagascar. » *B.A.M.* Tome XLIV-II, 1966, pp. 130–136.

(2) Cortesao A. et Teixeira da Mota A. *Portugaisa Monumenta Cartografica* Lisboa, Ag da Ultramar, 1960, Vol. I., pl. 10, 11, 18.

(3) Kammerer A., *op. cit.* reproduction et transcription de la carte portulan pp. 109–112 et Pl. III.



Bernardino se retrouvent d'ailleurs dans la cartographie qu'il a inspiré au XVIIe siècle, notamment chez Coronelli (1).

Ayant établi que le lieu du naufrage était la baie de Boina, qui s'appelait au XVIIe, après le passage de San Bernardino, *Massalagem novo*, il semble possible, à l'aide des indications fournies par l'auteur et des cartes et croquis du XVIIe siècle, d'avancer que le naufrage eut lieu sur la partie orientale de la baie. La carte de Van Keulen (1689) indique une grande vasière aux abords est de la baie et, bien qu'aujourd'hui la végétation de la côte soit assez clairsemée, les croquis de Dupré Eberard (1667) et de Chevreuil (1683) figurent une abondante végétation et signalent la possibilité de couper de beaux mâts à l'embouchure de l'Andronibe. D'autre part, toujours sur la partie est de la baie, la carte d'Hermitte (1732) porte la mention d'un village de pêcheurs dont les habitations temporaires correspondraient assez bien aux trois petites cabanes visitées par le franciscain.

De cette quasi certitude sur l'emplacement des lieux visités par le missionnaire, peut-on retirer une indication sur l'emplacement du Masselage dont il parle à propos de l'épisode de 1580 ? Le texte est le suivant : «en l'année 1580, les Cafres de Masselage avaient tendu (un piège) bien près de ces parages, à Antonio Godinho...». Le seul port de Madagascar qui portait au XVIe siècle le nom de Masselage, en dehors de la baie de Boina, était selon les identifications de Grandidier, Kammerer et Vérin, la baie de la Mahajamba, située au nord-est de la baie de Boina.

Cette localisation a une grande importance et pour l'histoire des entreprises portugaises et pour celle de la côte Nord-Ouest de Madagascar. En ce qui concerne les Portugais, P. Vérin propose de placer l'épisode de la révolte «à la baie de Boina plutôt que de la Mahajamba» et met en relation avec cette baie le texte de Lopez de Benavante (1598) décrivant les relations des Portugais avec les gens de Masselage (2). Bien qu'il soit difficile d'intégrer l'aventure de Godinho dans la chronologie des conflits entre Portugais et gens de Masselage, (puisque même la mort du frère Jean de Saint Thomas, n'est pas précisément datée), il est relativement facile de constater

(1) Belrose-Huyghues V., *La carte de Coronelli (1696) à la lumière de nouveaux documents ...*, Communication à l'Académie Malgache, Déc. 1979, à paraître.

(2) Verin P., *op. cit.*, pp. 122-123

que les témoignages de San Bernardino et de João de Santos (COACM I, pp. 156—157) concordent avec des récits anglais postérieurs, notamment celui de Purchas (1610, COACM I, p. 498) relatant des attaques par surprise de navigateurs européens par les Cafres de la côte Nord-Ouest.

D'autre part, on sait que les Dominicains de Mozambique organisèrent plusieurs missions d'évangélisation vers Madagascar entre 1540 et 1585, utilisant les navires marchands portugais. Elles avaient toutes pour destination Cadi ou Massalagem, c'est-à-dire la baie de la Mahajamba et celle d'Ampasindava ; il n'est jamais question de Boina (1). Kent remarque fort justement que «Mariana utilise le terme Boina (Boena) pour la première fois», terme correspondant au Nouveau Masselage (2).

On peut ajouter à ces arguments qu'un passage du texte de João de Santos négligé par Kammerer et Vérin semble correspondre exactement à l'épisode rapporté par le franciscain. «Quelques temps après (la destruction par les Portugais du comptoir arabe), Jorge de Meneses envoya un navire dans cette baie (de Mahajamba) pour y acheter des vivres. Le capitaine reçut du roi du pays les meilleures promesses mais, prévenu par un indigène qu'on tramait une trahison contre lui, il se contenta d'envoyer à terre une felouque dont les matelots furent pour la plupart massacrés en débarquant» (3).

Etant donné que cet épisode n'est pas daté, on peut raisonnablement penser que le capitaine de ce navire était Antonio Godinho, d'autant que João de Santos ne précise pas qu'il s'agit de Maures, et que Bernardino parle de Cafres. Grandidier avait tout d'abord placé Massalagem dans la baie de Mahajamba (4), mais en publiant les différents textes concernant cet épisode, il a préféré

(1) Cacegas—Sousa, *História de S. Domingos particular de Regno e conquista do Portugal*, Lisboa, 1767, vol. III, pp. 363—367 et Vol. IV, p. 713, selon cet auteur il y aurait eu en 1577 deux moines en partance pour Massalagem (p. 363).

(2) Kent R., *... cit.*, p. 180.

(3) Santos João de, *Ethiopia Oriental*, Lisboa, 1609, Vol. I, Je reproduis ici la traduction de Grardidier COACM, I, 4 155—158.

(4) Dans son article, Histoire de la découverte de l'île de Madagascar par les Portugais, *... Rev. Mad.*, 1, 1902, pp. 34—54 et dans son *Histoire de la géographie de Madagascar*, Paris, Impr. Nat., 1885.

la baie de Boina pour des raisons qui ne sont pas indiquées (1).

Pour ma part il ne fait aucun doute que le Vieux Masselage était la baie de Mahajamba avec au fond Cadi c'est-à-dire l'île de Langany-Nosy Manja (2).

## HYPOTHESE SUR LA FONDATION DE L'ECHELLE DE BOENI

Gaspar de San Bernardino est donc le premier, avant Mariana à faire mention de l'île de Boeni, de son «sultan» maure et de ses relations avec les gens de l'île Saint Laurent et avec les Portugais. Son témoignage apporte un éclairage nouveau sur l'histoire des échelles du Nord-Ouest de Madagascar.

C'est certainement le roi de Masselage qui organisa la révolte contre les Portugais à l'époque du gouverneur Jorge de Meneses et les différents massacres de Portugais entre 1580 et 1610 et cela à l'instigation des Maures qui étaient installés à Langany. Selon De Barros, l'échelle était sous la direction d'un roi ou d'un cheikh, «vieillard qui était le Seigneur du lieu» (COACM I, p. 29), tandis que la terre ferme occupée par des Bouques relevait à la fin du XVIe, de l'autorité «du roi qu'ils appellent Lingui dont le royaume s'étend jusqu'à une autre rivière la Duria» où commençaient les états du puissant roi Ginguimaro (COACM I, p. 100).

Parti de la baie d'Ampasindava à une date indéterminée, ce souverain dominait pratiquement tout le Nord-Ouest de Madagascar à sa mort en 1637 (3), c'est sans doute lui qui menait des attaques contre le sultan de Boeni, lors du naufrage du franciscain. Mais ses relations avec les Maures, du moins certains, n'avaient pas dû être toujours les mêmes comme celles qu'il entretint avec les Portugais. En fait c'est la présence portugaise de part et d'autre du canal de Mozambique qui seule permet d'éclairer la situation à Madagascar.

Dans les années 1580, avons-nous dit, la puissance portugaise s'essouffle en Afrique, elle est incapable de protéger ses comptoirs, et

- 
- (1) Dans l'édition de la traduction par Charpy du texte de João de Santos et de sa traduction des relations de Faria y Sousa et George Cardoso COACM I, pp. 155-159 voir aussi l'exploration de Balthazar Lobo de Sousa COACM I pp. 98-101.
- (2) Voir la remarquable étude de cette baie dans Verin, *op. cit.*, vol. II pp. 519-576.
- (3) Sur Ginguimaro, baptisé «Tongomaro» par Grandidier, voir Ellis Stephen. Un texte du XVIIe siècle sur Madagascar dans *Omaly sy Anio*, n° 9, 1979

encore moins ceux des islamisés sous sa domination, contre les invasions venues de l'intérieur comme celle des cannibales zimba qui détruisit Kiloa en 1587. De Malindi à Mombassa, les islamisés croient que la situation peut se retourner en leur faveur et se soulèvent. Or, les liens des commerçants et marins de Malindi et de Mombassa avec Masselage et la côte Nord-Ouest de Madagascar en général étaient extrêmement étroits comme en témoignent toutes les sources connues (1), et la présence relatée par San Bernardino, d'un originaire de Mombassa, Faque Volay, à Boeni.

Au moment où un mouvement général poussait les cités swahili à rejeter la tutelle portugaise, il est normal que les échelles de Madagascar, elles aussi, se soient révoltées, recherchant l'alliance des souverains de l'intérieur qu'elles dressèrent contre les Portugais. Cela dut se faire sans mal, car il semble bien, à lire les documents de l'époque, que les Portugais n'entrèrent presque jamais en relation directe avec les Malgaches pour le commerce avant l'arrivée de Luis Mariana (1613). Ce que Malyn Newitt dit de la côte swahili au Nord de Mozambique est parfaitement applicable à Madagascar, les marchands swahili étaient devenus des «middle-men», des intermédiaires entre les fournisseurs de produits de l'intérieur (viande, riz, esclaves) et les Portugais (2), eux seuls étaient capables de communiquer, grâce à la langue swahili, avec toutes les populations de cette région de l'Océan Indien et de parler portugais.

Kent le premier a songé à cette version des faits, malheureusement sans approfondir, lorsqu'il écrit que la «révolte des Maures» fut déclenchée non par les Maures locaux mais par ceux qui commerçaient avec eux depuis l'Arabie (3). Sans nier qu'il existât alors un commerce avec l'Arabie, je crois plus judicieux de mettre cette révolte au compte des Maures de la côte Africaine, mais la distinction entre deux types de Maures me paraît indispensable. Les «middle-men» de la côte africaine entraînèrent avec eux les Maures de Madagascar, qui avaient déjà subi plusieurs pillages de la part des Portugais et que l'activité des missionnaires dominicains devait importuner, lesquels entraînèrent les Bouques et Cafres des royaumes de l'intérieur.

#### Les Musulmans de la côte africaine, une fois défaites par Jorge

---

(1) Un relevé de ces sources dans Verin, *op. cit.*, pp. 527-530.

(2) Newitt Malyn, *The Southern Swahili Coast...* *op. cit.*, pp. 120-126.

(3) Kent Raymond, *op. cit.*, p. 179.

de Meneses, se contentèrent de se retirer chez eux, quitté à revenir plus tard, comme ils le firent sans cesse du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles, les Portugais ne pouvant ni les éliminer complètement ni se passer d'eux. En revanche les Maures des échelles de Madagascar durent sans doute pour s'assurer l'appui des souverains de l'intérieur, prêter leur concours et leur soutien dans les guerres intestines qui ravageaient l'île et alimentaient le commerce des esclaves (1). Ont-ils soutenu le chef de la baie de Mahajamba, Lingui, contre son voisin du Nord Ginguimaro ?

Il est difficile de savoir exactement quels furent les rapports de Ginguimaro avec les Maures et avec quels Maures avant 1613, date à laquelle nous disposons de la relation de Luis Mariana. Mais entre cette date et 1636, date de sa mort, le roi changea continuellement ses alliances au gré de ses intérêts, ce qu'il dut faire dès avant 1613 (2). Toujours est-il qu'en 1606, selon Bernardino, comme en 1613, selon Mariana, il était en guerre contre les Maures et les contraignait à vivre repliés sur leurs îlots.

L'archéologie nous apprend d'autre part que l'île de Boeni (le site d'Antsoheribory) ne fut pas occupé avant 1580 et les traditions orales confirmées par les relations portugaises du XVII<sup>e</sup> siècle nous disent que la baie de Boina fut peuplée de Maures venus de la Mahajamba (3). Tous ces éléments nous amènent à reconstituer les faits de la manière suivante. Dans les années 1580, les Maures de Langany s'allient avec Lingui, souverain de la Mahajamba, contre son adversaire d'Ampasindava, Ginguimaro, pour obtenir en échange son appui contre les Portugais. Dans un premier temps, Lingui est battu, ce qui constraint les Maures à composer avec Ginguimaro, dans un second temps, les Maures sont écrasés par les Portugais, ce qui a pour conséquence de faire fuir les Maures d'Outre-Mer qui reprennent le commerce à la Mahajamba directement avec Ginguimaro et peut-être à Makamby, dans une île située à l'entrée de la baie de Boina. Ginguimaro, se rendant compte de la faiblesse des arabisés de Langany face aux Portugais, cherche à s'en débarrasser

---

(1) D'après la relation de Balthazar Lobo de Sousa (1556) COACM I, pp. 98-99.

(2) Voir mon étude à paraître fondée sur des documents de la S.C. de la Propagande à Rome et celle d'Ellis citée plus haut.

(3) La tradition de Majomby recueillie par Jully. Les immigrations arabes à Madagascar, *Notes, Reconnaissances, Explorations*, 1898, pp. 438-444. Une autre recueillie par P. Vérin, un conte Antalaotse, Majombe la ville disparue, dans *BM*, n° 193-294, 1970, pp. 856-858.

pour se réserver le monopole de la traite avec les commerçants de Malindi(1).

Cette situation a dû contraindre les arabisés à quitter Langany et la Mahajamba pour se replier dans l'île de Boeni (Antsoheribory) où les rejoindront immédiatement les gens de Mombassa et de Malindi. Leur attitude à l'égard des Portugais s'en est trouvée elle aussi modifiée. Vaincus par les Portugais mais pressés par Ginguimaro, les Maures locaux composent avec les Blancs et leur proposent des traités d'amitié. Le premier serait cette lettre demandée par le sultan de Boeni au capitaine Bras Telès de Meneses, par l'intermédiaire de Faque Volay, qui parlait portugais, par laquelle il voulait faire reconnaître ses bonnes intentions. Le second, véritable traité, aurait été conclu, toujours à Boeni, en 1612, entre Estevam de Ataide et un sultan qui était soit «Quianzi» celui qui régnait en 1606, soit Samamo qui régnait en 1613. Le troisième est la «bulle» que signèrent Paulo Rodrigues da Costa et Samamo en présence de Luis Mariana(2).

Cette succession de traités amène à poser la question de l'identité des différents sultans maures qui les signèrent. Une tradition recueillie par Guillain fournit la généalogie des dynasties de Mahajamiba et de Boina à partir d'un certain Hassani d'origine persane qui serait venu de la côte du Kenya au XVe siècle (3). Or, aucun des noms donnés par les sources portugaises ne correspond à cette liste sauf peut-être Jomba Faquiriza, frère et successeur du sultan Samamo, qui signe la bulle de 1615 et dont le nom correspond assez bien à celui de Yombi Faki donné par Guillain (4).

En prenant ce nom comme point de repère, essayons de remonter la généalogie. En 1614 et jusqu'en 1619 Samamo, oncle de Yombi Faki, était sultan de Boeni. Selon Paulo da Costa, il avait alors cinquante cinq ans et régnait déjà en 1612 puisqu'il avait signé un traité avec Estevam de Ataide. Mais selon la chronologie de

---

(1) Il faut souligner ici que les commerçants arabes et les cités swahili n'avaient pas de politique commune et que chacun agissait du mieux de ses intérêts commerciaux.

(2) Routier de P. Rodrigues de Costa (COACM I, p. 15). Une autre bulle fut ratifiée en 1619 (COACM II, p. 326)

(3) Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, 1845, Vol. 2, note 6 p. 357 et ss. Discussion dans Vérin, *op. cit.*, pp. 89-90, 251-260.

(4) Vérin P., *op. cit.*, note 2, p. 260, d'après COACM II, p. 326.

Guillain, Faki serait le fils de Amadi, roi de Boeni, tandis que selon Paulo da Costa, c'est un certain Farmafede qui aurait précédé Samamo (1). Le seul point de convergence entre les différentes versions malgaches et portugaises est le fait que le fondateur de Boeni à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle était le neveu du sultan de Masselage (Langany). La tradition de Guillain rapporte que le fondateur de Boeni s'appelait Amadi comme son oncle de Langany et que c'est de l'île Makamby où son père Kamamba s'était installé qu'il partit vers le fond de la baie. D'après Paulo da Costa, «Farmafede, l'oncle du roi de Boeny, aurait habité jadis Mazalagem Velha (Langany), il avait été défait par Tinguimaro et son neveu (Samamo) était réfugié au Nouveau Masselage (Boeni)» (2). Mariana apporte une précision supplémentaire qui permet peut-être d'éclaircir le mystère «cet îlot (Langany) a été autrefois la résidence des rois de Mazalagem, mais il y a douze ou quatorze ans qu'ils l'ont abandonné parce qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre Tinguimaro (3)».

On peut raisonnablement penser, comme P. Vérin, que la tradition de Hassani a opéré des raccourcissements du fait que les mêmes noms reviennent, les plus faciles à retenir, et qu'elle a oublié certains noms. Cela d'autant plus que tout semble indiquer qu'il y a eu une migration en deux temps vers la baie de Boina. La plus ancienne, sans doute sans relation avec les Portugais, correspondrait à la première occupation de l'îlot Makamby à la fin du XVe siècle, c'est l'installation de Kamamba et de Amadi. Une seconde migration serait partie de Langany vers 1600, si l'on en croit Mariana, à la suite du sac de la ville par les Portugais et de l'avance de Ginguimaro, telle que je l'ai exposée plus haut, cette seconde installation s'est faite dans l'île de Boina (Antsoheribory), et non plus à Makamby, sous la conduite de Farmafede, neveu du sultan de Langany.

Le caractère récent et encore précaire de l'installation des gens de Mahajamba à l'île de Boina, expliquerait que l'informateur de Bernardino, Faque Volay, lui ait donné le chiffre de 2 000 pour le

---

(1) Leitao H., *Os dois descobrimentos da Ilha de São Lourenço mandados fazer pelo Vice-Rei D. Jeronimo de Azevedo nos annos 1613 - 1616*. Lisboa Ctro de Estudos Ultramarinos, 19171, 438 p. ref. p. 68 & 69. Il s'agit du journal inédit de Paulo Rodrigues da Costa chef de l'expédition de 1613-1614, différent de la relation publiée par Grandidier (COACM II, pp. 1-75).

(2) *ibidem*, p. 69.

(3) Routier de l'île Saint Laurent redigé par le P. Louis Mariana (1613-1614) dans *COACM II*, p. 652.

nombre d'habitants. Près de dix ans plus tard, Mariana donnait à la même île une population de 6 à 8 000 âmes ce qui me paraît exagéré. Le rapport de 2 à 6 000 est malgré tout trop important pour qu'il n'y ait pas eu entre 1606 et 1614 un accroissement très net qui trouve sa contrepartie dans la chute en importance et en activité de la baie de Mahajamba et de Langany.

Une telle interprétation permet de faire coïncider les documents portugais, la tradition orale et l'archéologie, laquelle révèle un déclin de Langany à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une occupation de Boina qui n'est pas antérieure à 1580 alors que l'occupation de Kingany remonte au XV<sup>e</sup> siècle (1). La succession des Sultans aurait donc été la suivante : Farmafede jusqu'en 1604 ? — Quianzi jusqu'en 1610 ? — Samamo jusqu'en 1620 ? — Jomba Faki — Sabundo vers 1630. En 1635 l'île où s'était réfugié le rebelle de Mombassa, Yusuf Chingali, fut pillée par les Portugais (2).

Ces interprétations trouvent peut-être encore plus de force une fois mises en relation avec l'activité missionnaire des Portugais, leur seconde grande motivation après le commerce, sur laquelle le frère Gaspar de San Bernardino nous apporte aussi quelques lumières.

### L'ACTIVITE MISSIONNAIRE PORTUGAISE A MADAGASCAR

Jusqu'à présent on ne savait rien de ce qu'avaient pu faire à Madagascar les évangélisateurs portugais entre la mort du frère João de San Thomé, en 1585—1587 (?) et l'arrivée des Jésuites avec Luis Mariana en 1614. Cette arrivée soudaine de missionnaires dans l'Anosy et sur la côte Ouest, après trente ans d'inactivité, apparaît comme absolument mystérieuse dans ses motivations. Il me semble que l'aventure du frère Gaspar de San Bernardino, qui connut un grand retentissement à la cour des souverains luso-espagnols, peut apporter des éléments nouveaux.

A vrai dire, on sait peu de choses de la vie du frère Gaspar de San Bernardino, en dehors de ce qu'on peut trouver dans son

---

(1) Vérin P., *op. cit.*, p. 84, 249—251.

(2) Strandes J., *The Portuguese period in East Africa*. Transaction of the Kenya History Society, Vol. II, Nairobi, 1961, p. 209 et Barreto (Dr. Manuel Saraiva). *Socorro que Moçambique foi e S. Lourenço contra o Rei arrenagado de Mombasa ... pelo Padre João Nogueira*, Codica 7640 Secção dos Reservados, B.N. Lisboa, 1971, Lourenço Marques.

ouvrage. Il naquit à Lisbonne à une date inconnue et entra dans l'ordre des frères mineurs à Leiria, en 1593. Envoyé comme missionnaire en Inde, il quitte Goa en 1605, pour parvenir au Portugal en 1606. Il se retira alors au couvent de S. François à Lisbonne. On conserve un ordre écrit du général de l'Ordre, frère Arcângelo de Messina, daté de 1609, lui enjoignant de «se consacrer tout entier à la composition et l'achèvement du récit du voyage qu'il avait fait».

Au fond, la vie de frère Gaspar de San Bernardino avant 1605, nous intéresse peu pour comprendre ce qui lui est arrivé à Madagascar et les conséquences qui en ont découlé. Au contraire, ce qui lui advint après son retour à Lisbonne en 1606, me paraît être d'une singulière importance. Dans sa «dédicace à la très haute et sérénissime infante Dona Ana d'Autriche» placée en tête de l'ouvrage, le franciscain fait part de l'intérêt que le récit de son voyage a suscité à la cour des souverains espagnols. Revenu à Lisbonne, le frère Gaspar se rendit au Prado à Madrid qui était à la fois capitale des Espagnes et du Portugal, les couronnes ayant été réunies sur une même tête depuis 1580. C'est la mère de l'Infante Anne d'Autriche, la reine Marguerite d'Autriche, épouse de Philippe III d'Espagne (Philippe II de Portugal) qui l'«écoute faire un large récit de (son) voyage, (lui) recommandant particulièrement, qu'(il) en fasse un mémoire à elle dédicacé».(1).

On connaît les préoccupations religieuses et missionnaires du roi Philippe III et sa dévotion bigote héritée de son père ; on peut supposer que son épouse qui partageait sa foi ardente et active (elle se rendait fréquemment au couvent franciscain de Madrid pour y faire retraite) sut l'intéresser à l'extraordinaire voyage du frère Gaspar. En tout cas, elle intervint auprès du supérieur de l'ordre pour que le voyageur fût déchargé de toutes les tâches à l'intérieur ou à l'extérieur du monastère afin qu'il se consacrât tout entier à la réalisation de son ouvrage (2). Quoique difficile à apprécier en l'absence de documents, l'influence de la reine Marguerite, morte le 3 Octobre 1611, ne peut être écartée *a priori* dans le regain d'intérêt que manifesta alors le gouvernement espagnol, maître du Portugal, pour l'île de Madagascar et la côte Est de l'Afrique. Falot et débile comme l'ont qualifié certains historiens, le roi Philippe III

(1) Dédicace de l'*Itinerario*, p. 13, de l'édition de 1953.

(2) Hermano Cidade, O «*Itinerario*», *op.cit.*, p. 129.

abandonnait les réalités du pouvoir à son entourage, dominé dans les années 1609 par le duc de Lorma. La politique suivie par ce favori visait à rétablir la paix avec les ennemis coalisés de l'Espagne, ce qui fut réalisé en Janvier 1609. Dans le même temps, il s'agissait de restaurer les finances et l'économie de l'empire en s'appuyant particulièrement sur le Portugal et ses possessions d'Outre-mer. La paix conclue avec les Hollandais et les Anglais soulageait l'empire portugais d'Orient, épuisé et grignoté par leurs attaques, elle permettrait de continuer l'exploration et l'exploitation de ses richesses du moins de ce qu'il en restait. Frère Gaspar, dans des passages du livre qui ne concernent pas Madagascar, fait état des défaites des Portugais, de la situation lamentable de l'empire, par exemple lorsqu'il décrit Ormuz, perdue en 1622. Le récit de son voyage témoigne en quelque sorte du ressentiment des Portugais devant cette situation dont la responsabilité revenait aux Espagnols, maîtres du Portugal, et à l'inaction, voire à l'incapacité du gouvernement central. 1609 et les années qui suivent correspondent au moment où les Portugais croient encore possible de résoudre les problèmes qui les opposent aux Espagnols en faisant appel à Philippe III, invité alors à se rendre à Lisbonne. Le frère Gaspar narrant ses aventures à la cour de Madrid, plaidait en Portugais pour l'empire portugais.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater que la cour de Madrid fit faire des préparatifs en vue d'une mission d'évangélisation à Madagascar. Depuis le Concile de Goa en 1567, le service de la côte africaine et des îles adjacentes avait été confié aux Dominicains et aux Jésuites. Ces deux ordres possédaient à Mozambique une résidence et diverses institutions qui leur servaient de base pour l'évangélisation du sud-ouest de l'Océan Indien (1). Les Dominicains avaient déployé durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle des efforts en direction de Madagascar qui mériteraient d'être étudiés ; ils estimaient donc avoir un droit de priorité pour tout ce qui concernait l'évangélisation de cette île. On leur préféra malgré tout les Jésuites pour des raisons diverses. D'abord, les Dominicains à Goa comme à Mozambique manquaient d'hommes à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, mais surtout ils comptaient dans leurs rangs beaucoup plus d'Espagnols que de Portugais, les Lusitaniens ayant toujours préféré les Mineurs franciscains lesquels n'étaient pas présents sur la côte orientale d'Afrique.

(1) Kilger Laurenz, Die ersten zwei Jahrhunderte Ostafrikanischer Mission, dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1917, pp. 99 -

Il faut rappeler ici qu'après l'union des couronnes de Portugal et d'Espagne sur la tête de Philippe III en 1580, les Portugais avaient conservé avec un soin jaloux l'autonomie de leur administration, ils étaient particulièrement sourcilleux pour ce qui touchait à l'empire des Indes orientales dans lequel on ne pouvait pénétrer sans passer par Lisbonne. «Défiantes à l'égard des étrangers, les autorités portugaises l'étaient spécialement vis-à-vis des Espagnols. On redoutait de les voir partir pour les Indes ... ! En 1584, l'assemblée de la province de Goa demanda au Général Aquaviva de ne laisser partir pour les Indes que des Portugais ; deux Italiens seulement pourraient les accompagner» (1). Ce nationalisme portugais constitua une des plus grandes faiblesses de l'évangélisation de l'Océan Indien dans le cadre du patronat portugais (2).

Les Dominicains s'étaient d'autre part affaiblis en Inde comme en Afrique par leurs querelles incessantes avec les autres congrégations ; à Mozambique notamment, ils furent continuellement en lutte avec les Jésuites pour les sujets les plus futiles (3). Aussi, à la retraite du Visiteur de Mozambique, en 1600, le dominicain Manuel Pinto, le titre resta-t-il vacant jusqu'à l'érection en diocèse de la Province de Mozambique (1612), et c'est un Jésuite, le père Francisco Soarès, qui en reçut la charge (4). C'est aussi aux Jésuites que la couronne s'adressa pour répondre aux vœux du frère Gaspar et organiser une mission vers Madagascar. C'est sans doute à cause de ces difficultés que l'archevêque de Goa, Alexio de Menezes (1594-1610), lui-même Augustin, renonça à envoyer une mission de son ordre vers Madagascar en 1601 et s'adressa aux Jésuites. Il avait reçu communication d'un Augustin prisonnier des Hollandais à Java, le frère Athanasio, lui signalant en 1600 la présence de descendants de Portugais à la baie de Sainte Luce, dans le sud-est de

- 
- (1) Chappoulie Henri, *Rome et les Missions d'Indochine au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bloud et Cay, 1943, pp. 50-52.
- (2) Sous la pression de ses sujets portugais, le roi Philippe III obtint du Pape Clément VIII le 12 décembre 1600, la Constitution «Onerosa pastoralis et officii» qui faisait obligation à tous les religieux de passer par Lisbonne pour y être enregistrés avant de pouvoir se rendre en Orient, Chappoulie *op. cit.*, p. 53.
- (3) ARSI Rome Goa 33, I et II, ff. 308 à 542. Lettres des Jésuites de Mozambique (1607-1616) relatant leurs démêlés avec les Dominicains. Pour le XVI<sup>e</sup> siècle. *Monumenta Indica, op. cit.*, Vol. XI, 1577-1580, pp. 340-353.
- (4) Brasio Antonio, A Igreja em Moçambique, dans *Portugal em África*, 1944, (1), pp. 285-300.

Madagascar, qui réclamaient des prêtres pour conserver la foi chrétienne. Dans sa lettre, il exposait un plan de mission vers l'Anosy qui dut certainement servir de base aux expéditions de 1613 et de 1616 confiées aux Jésuites (1).

Les Jésuites s'étaient déjà intéressés à Madagascar au XVI<sup>e</sup> siècle et possédaient des plans de mission établis par le Père Visiteur Alexandre Valignani et le Provincial des Indes Everardo Mercuriano en 1575 (2). A Lisbonne, on désigna le P. Manoel d'Almeida qui était déjà parti pour les Indes en 1597, âgé de 18 ans, et qui était un remarquable linguiste. On lui adjoignit les Pères Luis Mariana, Jeronimo Frois, Sebastiano Minolfi et le frère Julio Cesare Vertuna, tous s'embarquèrent à Lisbonne le 5 février / 1607 / (3). La mission après un passage à Goa ne put débuter en 1610 à cause des attaques des Hollandais qui razzièrent le Mozambique en 1608, on ne sait ce qui retarda l'exécution du projet jusqu'en 1616, date à laquelle le Père d'Almeida partit de Goa pour fonder la mission de l'Anosy (4).

Remarquons cependant que l'expédition commandée par Paulo Rodrigues de Costa en 1613 comportait un missionnaire, le Père Luis Mariana, dont le rôle était de repérer le meilleur endroit pour un établissement missionnaire et que le Vice-roi Jeronimo de Azávedo avait reçu l'ordre d'organiser cette entreprise directement de Madrid et que c'est à Madrid qu'il en rendit compte à son retour (5).

- 
- (1) Copia de um capitulo da carta que Fr. Atanasio frade agustinho mandou do s. ao sr arcebispo primoz P. Fr. Aleixo de Menezes, Bibl. Grandidier, Tana, MSS. 3308, «Souræs portugaises copiées par Joaquim Martino Teixeira da Carvalho à Coimbra en 1903», pp. 354–355. Voir Canitrot, Les Portugais... *op. cit.*, pp. 208–209.
- (2) *Monuments Indica*, Vol. X, 1575–1577, pp. 228–315 et pp. 316–360.
- (3) Wicky Joseph, Liste der Jesuiten—Indienfahrer 1541–1758, dans *Aufsätze zur Portugiesischen Kulturgeschichte*, 7, 1967, pp. 252–450. Sur la désignation du Père d'Almeida, *Menologe de la Compagnie de Jésus*. Paris, S. hneider, 1894, Portugal I, p. 430 d'après le *Menologe de Patrinium Venise*, 1730.
- (4) Voir mon article, l'Information du Père Christoforo Borri (1630), dans *Omaly sy Anio*, n° II, 1980.
- (5) «Le peu de connaissance qu'on a de la grande île de St Laurent a amené notre Roi à donner l'ordre à son Vice-Roi des Indes D. Jeronimo de Azevedo d'envoyer la caravelle, Noussa Sanhora do Esperança à la découverte de cette île» Relation de P.R. da Costa (COACM II, pp. 1–2). Sur le compte rendu voir Leit tâo, Humberto, *op. cit.*, lettre de 1615 de Paulo Rodrigues da Costa au roi Philippe II de Portugal, p. 4.

Nous ne quitterons pas le frère Gaspar sans remarquer le rôle qu'il a pu jouer dans l'apparition en France d'un intérêt missionnaire pour Madagascar. Lorsqu'il publie son livre, en 1611, sa protectrice, la reine Marguerite, vient de mourir et c'est à sa fille Anne-Marie dite Anne d'Autriche, née en 1601, qu'il adresse la dédicace. En 1611, la future reine de France n'avait que dix ans, mais vivait comme sa mère entourée de moines et de confesseurs. Il n'est pas interdit de penser qu'elle emmena en France, après son mariage avec Louis XIII en 1613, les œuvres du frère Gaspar de San Bernardino et le goût, cultivé alors à Lisbonne et à Madrid, pour l'île de St Laurent. Il est difficile de l'affirmer en l'absence de documents, mais deux choses sont certaines. La première c'est que les lettres indiennes, envoyées par les Jésuites depuis l'Orient et diffusées dans toute l'Europe catholique, comportent des passages sur Madagascar, sans doute traduits et édités en France à partir de 1621 (1). Ces indications d'origine missionnaire ne devaient pas passer inaperçues des milieux marins et commerçants français, qui à partir de 1601—1602, s'intéressaient à l'île de Saint Laurent (2). La seconde certitude nous vient du rôle personnel que joua la régente Anne d'Autriche «grand maître et surintendant général de la Navigation et du Commerce» dans l'évangélisation de Madagascar. Rappelons que contrairement à ce qui a pu être écrit, la première colonie française à Fort-Dauphin fondée en 1642 ne comportait aucune obligation d'évangéliser les habitants. C'est la régente qui intervint auprès de Fouquet et du nonce à Paris, Niccolo Guido del Bagno, pour que la compagnie de l'Orient reçoive des Lazaristes chargés d'évangéliser les Malgaches (3). L'*Itinerario* constitue ainsi un jalon pour l'histoire de l'évangélisation de Madagascar.

- 
- (1) Voici celles qui sont actuellement connues : *Lettere Annue di Goá dell' anno 1619*, in *Lettere Annue /Napoli/ 1621* ; et *Lettere Annue d' Ethiopia /Roma 1627/*
- (2) Voir là-dessus *Sacrae congregatione de Propaganda Fide Memoria Rerum*, Rome, Herder 1972, Vol. 1/2 p. 516
- (3) Deschamps, la question coloniale en France au temps de Richelieu et de Mazarin in. *La Revue de Géographie*, Nov. 1885, pp. 373 ss et Mallotet A. *Etienne de Flacourt ou les Origines de la colonisation française 1648—1661*, Thèse de Doctorat, Paris, E. Leroux, 1898, 322 p. Ref. p. 104.

## CHAPITRE I (1)

### PARTIRENT DE GOA DEUX NAVIRES, LESQUELS SE PERDIRENT A L'ILE SAINT LAURENT

Sa Majesté catholique le roi Philippe notre seigneur deuxième du nom régnant sur les Etats de l'Inde (2), et Don Martin Afonso de Castro étant vice-roi (3), deux navires partirent de Goa pour le Portugal un vendredi 30 du mois de décembre dans l'année 1605 : La nef capitaine «Nossa senhora de Betancor», grand capitaine Bras Teles de Meneses (4) et la nef «San Jacinto», capitaine Pero da Silva Meneses, desquels je vis le vice-roi prendre congé à bord de leur navire, ayant fait remettre à chacun d'eux le Regimento (5) et aux pilotes et officiers des navires les ordres conformes à ceux que sa Majesté lui avait donnés : on prépara toutes les choses nécessaires, comme il se faut pour l'appareillage, on releva les amarres, déplia les voiles, le San Jacinto largua le premier la civadière (6) avec une allégresse et un empressement égaux à la tristesse et au chagrin qu'on mit plus tard à la replier. De son côté, le capitaine faisait de même encore qu'avec plus de lenteur, ayant à son bord beaucoup d'embarcations, d'amis et parents qui étaient venus nous

- 
- (1) Edition 1953. J'ai retiré de ce livre tout ce qui touche à Madagascar c'est-à-dire, d'une part le récit du naufrage et de la visite du franciscain à la côte Ouest de Madagascar et plus particulièrement à l'île de Boeny, d'autre part les informations et considérations des auteurs anciens et Européens qu'il juge bon de rapporter sans toujours les critiquer. L'expérience personnelle de Fr. Gaspar est consignée dans le cours du chapitre I (pp. 19-39 édition 1953) et dans une bonne partie du chapitre II (pp. 41-54). Le déploiement de son érudition historique et géographique occupe les pp. 36-37 du 1er chapitre et la p. 45 du 2<sup>e</sup> chapitre. J'ai jugé bon d'ajouter ce que le frère raconte de son escale aux Comores et qui se trouve dans le chapitre II, pp. 41-45 et dans le chapitre II (pp. 52-53).
- (2) Il s'agit de Philippe III d'Espagne, roi de Portugal sous le nom de Philippe II (1598-1621).
- (3) Don Martin Afonso de Castro fut vice-roi des Indes de 1605 au 5 Juin 1607
- (4) Le grand capitaine (capitão-mor) était le chef d'une escadre ou d'un convoi, il commandait à partir de la nef capitaine (nau capitânia)
- (5) Les Regimentos sont des ordonnances et instructions générales édictées par le souverain ou le vice-roi des Indes à l'intention des amiraux et chefs d'escadres qui allaient ou revenaient des Indes portugaises. Ils indiquent la route à suivre et les escales à faire.
- (6) Petite voile de proue.

dire adieu ; cette tristesse était accrue (p. 20) par le son des flûtes et des charamela (1) auquel répondait celles des galées et des naves du grand capitaine de Malabar, D. Nuno Alvares Pereira, balançant à la brise les vaillants étendards et enseignes, dont la vue accrut encore chez tous le chagrin que des adieux pour une si longue séparation suffisaient à causer , et c'est ainsi qu'au milieu des larmes touchantes et des tendres accolades, que nous prodiguaient parents et amis, nous souhaitant bon voyage, nous partîmes un matin.

(...) Au premier jour du Nouvel An (si ce nom peut s'appliquer à celui-ci qui se passa presque tout entier en naufrages, souffrances et mésaventures (2), on eut les vents généralement en poupe, avec lesquels nous avançâmes jusqu'au 13 janvier ; et ce jour-là à 10 heures du matin, un petit garçon de dix ans, fils du pilote en second, tomba à la mer , comme le vaisseau allait à grande vitesse, tous doutèrent à tel point de sa vie, qu'on laissa à Notre Seigneur Dieu le soin de le garder de la mort ; nous attribuâmes tous à un très grand miracle, le fait que vêtu et chaussé, ayant nagé plus de deux heures avec un chapelet, on le tire de l'eau par le cou. Il fut embarqué dans la chaloupe et reçu sur le navire dans la plus grande émotion, comme s'il avait ressuscité et c'est avec raison, car la mer étant un double de la mort, nous pouvons dire qu'il naît à nouveau celui qui sait n'en pas mourir (3).

Une fois passés les premiers jours (durant lesquels les hommes se reposèrent des peines de l'embarquement), le grand capitaine ordonna aux maîtres de vigie, qu'ils fassent des quarts de nuit, ce qui est une chose très ordinaire en mer. Le premier fut D. Pedro Souto Maior avec ses soldats désignés par lui, le second Francisco Correis da Costa ; le troisième Martin de Cunha de Eça ; le quatrième Diogo Florin, ils répartirent tout le monde nécessaire à cette tâche.

Le navire avait été pourvu de toutes choses tant pour l'âme que pour le superflu, si bien qu'à la vérité, on peut affirmer, après de nombreuses années passées dans l'Inde, n'en avoir vu partir aucun autre semblable qui emportait neuf religieux, un de la

---

(1) Charamela : espèce de trompette

(2) Le Nouvel An se dit en Portugais Ano Bom, la Bonne Année, ce qui permet à l'auteur de faire un jeu de mot sur « Bonne ».

(3) On trouvera une analyse de cette peur de la mer dans l'ouvrage de Jean Delumeau, *La Peur en Occident, XV-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1978, pp. 31-42.

compagnie de Jésus qui était l'aumônier Francisco Vieira, et le reste de l'ordre de Saint François, l'un d'eux était le frère prieur Miguel de S. Boaventura, supérieur et commissaire général qui avait achevé un séjour dans toute l'Inde et le frère prieur Manuel de Monte Olivete, tous trois maîtres en sainte théologie ; le frère Jeronimo de S. Pedro, prédicateur, et moi, et le reste. Il y avait encore l'inquisiteur Antonio de Barros, qui avait été dans l'Inde douze ans, dont la conduite et l'autorité avaient donné beaucoup de satisfaction (1) et ce pourrait être une bonne compensation à cette perdition que dès le commencement raconter la conversion qu'il y avait faite, après s'être échappé de la vie si raconter de tels détails n'était pas chose étrangère à mes intentions. Venaient aussi beaucoup de *Fidalgos* (2) et personnes nobles de très honorable commerce et modestie, il n'y eut scandale ni différend aucun, malgré les gens du commun et ceux du pont, les ordres du navire étaient si bien criés et entendus que sans qu'il y parût le moins, chacun accomplissait son devoir, ce qui en vérité pouvait faire envie à une république plus concertée.

Les religieux prirent à leur compte de chanter les litanies, tous les jours sauf les dimanches et les jours saints et souvent aussi le samedi pour lesquels ils donnaient une messe ; l'un d'eux accepta d'être l'infirmer de tout le navire, nobles et Fidalgos s'astreignant à participer au soin des malades, chacun son jour ; tâche qu'ils remplissaient avec amour et une charité si grande que la louange que l'on pourrait leur faire demeurerait courte à la mesure de leur mérite. Un autre sur le tillac enseignait chaque après-midi la doctrine chrétienne aux Noirs et aux Blancs, ce qu'il faisait avec une grande édification ; et dès lors il se peut que les gens aient retiré une meilleure éducation et une meilleure pratique de leur séjour sur le navire, qu'à terre dans la maison de leurs maîtres, c'est qu'en tout lieu Dieu cherche le moyen de sauver les hommes lorsqu'il trouve de notre part la disposition pour le recevoir.

Nous allions rapidement (si pour celui qui navigue sur la mer redoutable le mot rapide peut convenir) lorsque le 17 du mois de janvier un matelot se mit à hurler de la hune à grands cris : Terre, terre. Celle-là était un désert que tous bientôt purent découvrir, d'une hauteur de 7 degrés et deux tiers de latitude nord, et le 22 du

(1) L'inquisition fut instituée à Goa en 1557. L'inquisiteur Antonio de Barros participa au concile de Diamper 1599 qui réconcilia bon gré mal gré les chrétiens indiens de rite Nestorien sous la direction de l'archevêque de Goa Alessio de Meneses (1594-1610)

(2) *Fidalgos*, gentilhomme portugais.

même mois nous passâmes la ligne, et le 28 tomba à la mer Manuel da Silva qui, sans que la nef l'attende, y parvint se sauvant à la nage.

Le 4 février nous fûmes en vue de l'île de Arco (1) qui se trouve en mer à 10 lieues de la terre ferme (2) par dix degrés et demi, laquelle je crois est indiquée dans peu de cartes de navigation; c'est parce que les pilotes la prirent pour une basse terre et un banc de sable très fin, qu'ils crurent reconnaître le cap Delgado, qu'ils ne s'en approchèrent pas (3). Cette erreur et nos péchés furent à l'origine de toute notre perdition ; pour l'accroître encore la pluie tombait abondamment depuis plusieurs jours déjà ; durant lesquels on ne put prendre la hauteur du soleil avec l'astrolabe ; et ainsi nous fîmes route jusqu'au 9 du mois. A ce moment nous nous trouvions par douze degrés de latitude sud, les deux navires s'étant réunis le soir, on décida que nous irions sans nous quitter aux îles de Comaro (4) depuis lesquelles on gagnerait la terre ferme et la côte de Mozambique, et j'affirme qu'il ne manquait pas d'hommes qui les connaissaient, ainsi le quartier-maître Francisco de Silvera et Francisco Lobeto, tous deux très experts et aguerris dans l'art de la mer, et d'autres, cependant ils ne valaient pas leur réputation, car ils prirent une autre direction, en s'opposant au seul qui, je crois, se leva pour dire qu'elle était contraire. Comme une erreur est suivie par d'autres, il advint le lendemain que nous fûmes poussés en vue de ces îles desquelles nous étions séparés de six lieues, sans jamais les reconnaître. La seconde erreur fut que nous pensions toujours que les courants poussaient vers la terre, de laquelle nous nous éloignons autant que nous pouvions, alors que le contraire étant, nous étions entraînés vers la mer et l'île de Saint Laurent en voulant éviter cette méprise. (5)

(1) Ile de Arco la plus méridionale des îles de l'archipel d'Aldabra à 350 km au N.W de Madagascar.

(2) La lieue maritime portugaise vaut 5,556 km.

(3) Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'école des pilotes portugais était entrée en complète décadence, les erreurs de navigation étaient fréquentes « Les missionnaires initiés à la cosmographie mettaient à profit leur culture scientifique pour rédiger des notes géographiques et s'initier aux pratiques de la navigation comme François-Xavier ou Ricci, parfois même pour sauver les corps après avoir sauvé les âmes et tirer d'affaire un pilote affolé » Dainville F., *op. cit.*, p. 111, I, La formation du missionnaire.

(4) Iles Comores

(5) La chose était fréquente. En août 1555, un navire transportant des missionnaires jésuites vers l'Inde faillit s'échouer sur les bancs de l'île St Laurent. « De nuit l'on se précipita vers des bancs de sable dont le pilote ne voulait pas croire l'existence parce qu'ils ne figuraient pas sur sa carte ». *Chronica societatis Jesu*, V, p. 644, cité par Dainville, *op. cit.*, p. 112.

Le navire «S. Jacinto» reconnut les îles et il s'en fut les côtoyer autant que possible, de sorte qu'il les doubla sans péril, et les gens de ce navire, sachant que nous allions nous perdre, ne se soucièrent jamais de nous lancer un signal ou un avertissement avec une pièce d'artillerie, donnant pour excuse, sans embarras, qu'ils avaient un pont très encombré par le chargement. A la vérité ils avaient amené les deux voiles du grand hunier et attaché la civadière, mais tout cela ne suffisait pas, puisque le jour suivant, qui était le 12 février à trois heures passées de la nuit, nous allâmes nous échouer à l'île de Saint-Laurent voguant vent en poupe toutes voiles dehors. Nous allions tous si confiants dans la gouverne du navire que dédaignant ces revers de fortune, nous achevâmes la nuit avec divers contes et histoires pour passer le temps, quand un de ceux qui veillaient à la proue commença à crier : Holà ! quel est ce volcan noir qui apparaît ? Le quartier maître dont le cœur ne s'apaisait pas, qui était toujours au premier poste dans nos ennus ordonna aussitôt d'amurer la civadière et la misaine, le temps d'enlever le gouvernail déjà touché une première fois. Le pilote disait à grands cris : «Hale, file vers bâbord toute» (1), l'initiative ne fut pas mineure à ce moment, car par elle le navire vira la proue à la mer lequel, s'il s'était fixé dans l'autre sens, aurait été impossible à jamais sortir de là. Pourtant, après qu'on l'eut fait virer, le navire se trouvait par si peu de fond qu'il n'y pouvait flotter ; le gouvernail sauta dehors, restant fiché comme un point à la cime de l'eau, ce qui fut une grandissime miséricorde de Dieu. La mer, qui était grosse, fit rouler le navire vers la terre de telle sorte que lorsque le quartier maître lança la sonde, il découvrit que nous nous trouvions enfoncés dans une grande vasière, par trois brasses moins deux palmes de fond (2). Deux jours après le naufrage, nous sûmes que nous étions à quinze degrés et deux tiers de latitude, la même que celle d'un port qui sur les cartes marines se dit Cadi (3) et qui est appelé à terre baie d'Equilano (4) dans laquelle il y a un fleuve de bonne largeur, que nous appelons le Resgate (5) et, au milieu

---

(1) Il s'agit de haler les écoutes de voiles, le singulier était souvent employé pour donner des ordres à bord (note de A.R. Machado)

(2) Une brasse : 12 m ; une palme : 0,22 m

(3) Cadi : Cet aussi Masalagem ou Vieux Maselage, il s'agit de la baie de Madagascars voir *infra* mes explications.

(4) *Equilano* nommé *Iqualano* par Mariana, serait un mot malgache *Ankoala*, désignant une partie de la côte nord-ouest de la grande île.

(5) *Resgate* correspond selon moi au fleuve Sarangaco du routier de Paulo Ribeiro Costa (1614) voir *infra*

duquel, une îlette que l'on nomme Boeny<sup>(1)</sup>, avec un roi de deux milles sujets, tous Maures, qui, pour vivre à l'abri et en sûreté des gens de l'île, qui sont leurs ennemis, se sont regroupés dedans comme dans un retranchement ou fortin, distant de Goa de neuf cents lieues.

Désenchantés d'être échoués avec les voiles déployées en vain, tous se mirent à rompre le ciel par des cris et à blesser les airs par des plaintes que peut facilement imaginer celui qui a déjà vu semblables périls. Qu'étaient ici soupirs, cris et larmes ? Certains maudissaient le premier qui avait tenté de naviguer sur la mer démontée, d'autres avec une voix mal assurée demandaient la confession et le pardon de Dieu, et d'autres déjà couverts de sueurs froides, ne trouvaient ni force ni courage pour prier. Le capitaine qui n'avait rien perdu des événements ordonna de couper le grand mât, ce qui fut fait avec beaucoup de diligence, et, sitôt que les haubans furent défait d'un côté, il tomba aussitôt de l'autre. Sous ce choc, la clamour fut si grande que le monde sembla s'anéantir et se consumer. La nuit estivale toujours resplendissante et claire, ce n'était pas les rayons de la lune qui la faisaient étinceler mais les éclairs infernaux et effroyables, qui grossissaient autant le rideau de pluie que les larmes qui nous baignaient de plus en plus et sans relâche, et c'est ainsi qu'éperdus et désesparés, nous lançâmes la première ancre avec les plus tristes « *salameia* »<sup>(2)</sup> qui, je crois, ne s'étaient jamais entendus à travers les espaces océaniques ; et on ne sait avec certitude si c'est dans la mer ou dans nos cœurs qu'elle tomba, tant étaient pesants et graves nos sentiments à cette heure.

L'amarre fut en un bref instant rognée et rompue parce que le grand mât qui restait le long d'elle la dispersa en mille morceaux. Après cela, nous en lançâmes une autre par-dessus bord pour nous arrimer jusqu'au matin, passant la nuit à baptiser des esclaves qui n'étaient pas encore chrétiens et les prêtres confessant tous les gens du navire. Ensuite, chacun fit de son mieux, s'attendant à ce que chaque heure fut la dernière de sa vie et cherchant consolation auprès d'autrui, pleurer ensemble étant une demi-consolation. Mais ce qui était le plus éprouvant (si en un tel moment quelque chose pouvait être éprouvant), c'était un père embrassé par deux tendres enfants, un petit garçon de cinq ans et une petite fille de quatre, chacun d'eux sous ses bras, pleurant tous si abondamment qu'il

---

(1) Actuellement île d'Antsoheribory, voir *infra*.

(2) Cris des gens de mer pour se stimuler réciproquement.

n'y avait personne qui eût jeté les yeux sur eux sans que les leurs fussent noyés d'eau. Les larmes du père baignaient les enfants et les pleurs et les chagrins de ceux-là les redoublaient. Mais comme le remède principal dans une telle tribulation n'est que dans les mains de Dieu, et dans notre labeur à nous, on ordonna de vider le navire, sans négliger les pièces d'or et d'argent. Avant que chacun cherche les siennes pour qu'elles soient les premières, avec autant d'ardeur qu'il les avait embarquées, il ne fut personne pour s'étonner, qu'enfin, face à la mort et à l'amour, toute chose perde sa valeur.

D. João de Monroio, passager *Fidalgo*, voyant les voiles déchirées, le mât coupé, le gouvernail à l'extérieur, les amarres rompues, les ancre perdues et l'espérance de vie à la seule disposition de Dieu qui soutient et possède celle de tous, s'en fut à la poupe du navire d'où il dit à haute voix : Joie, joie mes frères, et cherchant à dire plus, nous ne trouvions que des sanglots ; mais reprenant sa voix, il se retourna disant : « maintenant que viennent les pères de ce navire pour la Vierge Notre Dame de la Conception » - et comme il désirait aller plus avant dans le prône, nous constatâmes que les paroles se prenaient dans sa gorge. Pourtant, tandis que le chagrin lui liait la langue, les nôtres aussi l'étaient par le contentement spirituel qui, tandis qu'en véritables fontaines des larmes vives jaillissaient de nos yeux écarquillés, redoubla avec elles le courage et l'énergie de tous, à tel point qu'il ne s'en trouvait plus pour craindre la mort. C'est ainsi que nous passâmes toute cette nuit, qui fut si triste pour nous que, le jour venu, nous cherchâmes à voir la terre, de laquelle nous n'étions séparés que d'une demi-lieue, les larmes de tous étant telles qu'elles ne nous laissaient pas de place pour voir.

Aussitôt qu'on sut que c'était l'île de Saint Laurent et non celle de Juan de Nova, ou encore le banc de Judia, comme certains l'avaient imaginé, les maîtres de vigie reçurent l'ordre, eux et le plus de gens possible, répartis de jour et de nuit, de décharger le navire. Les religieux furent chargés de veiller au feu, ce qui en mer est une chose de grande importance, ils le firent avec grand soin, car c'est le plus grand péril qu'il puisse y avoir. Pour le reste, le connétable (1) avec ses canonniers, le quartier maître avec ses marins, le maître d'équipage avec les mousses, exécutaient les ordres

---

(1) Connétable : commandant des forces militaires de terre embarquées sur les navires.

tantôt de l'un, tantôt de l'autre des officiers, occupant à ce travail continu quatorze nuits et jours, déchargeant continuellement sans arrêter , et bien que les confesseurs aient accordé la dispense de carême pour manger de la viande (1) car tous étaient tellement épuisés, il arriva quelquefois qu'un fidalgo et un Nègre tirant ensemble le même fardeau, et manquant de force, tombent en même temps. Les moines aussi participaient les uns coupant à la hache, les autres transportant des vêtements, et il n'y a point de doute que si le prophète Jérémie avait assisté à ce grand spectacle, il aurait dit avec beaucoup de raisons : — Rappelez-vous, Seigneur, de ce qui nous est advenu ; considérez, Père Eternel, ce désarroi qui est le nôtre, car les serviteurs commandent au-dessus de nous et les prêtres gémissent ».

Mais pour en revenir au navire, qui était continuellement battu par la mer, le grand capitaine ordonna au connétable de descendre à fond de cale et de voir si par hasard, on ne faisait pas eau, car en conséquence des grands coups qu'il subissait à chaque heure, nous nous attendions à ce qu'il s'ouvrit par le milieu. J'accompagnai le connétable et Martin de Cunha de Eça, qui dans cette angoisse se montra toujours un chevalier courageux et un jeune homme valeureux, et nous ne vîmes, par la miséricorde de Dieu, ni fente ni la moindre voie d'eau. Nous apportâmes cette nouvelle au capitaine et à nos compagnons et rendant grâce à Notre Seigneur, nous continuâmes à décharger avec grande hâte et soin , et nous avions raison car c'est en cela autant que dans l'insouciance de la ruine et de la perdition que se trouvait notre plus sûr remède.

## CHAPITRE II

### LE CAPITAINE S'APPRETE POUR ALLER A TERRE, FAIT REPARER LES EMBARCATIONS : ARRIVE UN AMBASSADEUR SUR LE NAVIRE

Les quatorze jours allègrement consommés, le navire se releva avec une très grande lassitude, tout comme quelqu'un qui d'une longue et complète infirmité s'acharnant avec ses forces qu'il sent petites et faibles pour tenter de se tenir et se lever, et, s'abusant sur ses petites capacités, vient à retomber avec une plus grande défail-

(1) Les Portugais respectaient scrupuleusement l'interdiction de consommer de la viande un mois avant la semaine sainte, or l'essentiel de leur alimentation tonique consistait en salaisons et viande fraîche capturée lors des escales.

lance et tristesse. Telle chose arriva au navire qui, après avoir été besogné des jours durant, se releva mais comme privé des forces qu'on lui avait retirées, je veux dire, les amarres et ancrés dont il ne restait plus qu'une sur les cinq qu'il transportait et celle-là était si mauvaise que, trompé sur ses forces, le navire retomba le quatorzième jour sur la tête de sable, fiché dedans, et demeura couché (...) Le capitaine voyant combien la fortune se montrait contraire et combien les malheurs, quand ils viennent, s'en vont avec difficulté et les bonheurs tout au contraire, ordonna de faire préparer toutes les armes offensives et défensives, non comme un homme qui craint la mort mais comme celui qui souhaite à tous la vie (...).

Le capitaine ordonna ensuite qu'on place un hauban grâce auquel une fois la marée haute venue, nous ne viendrons pas à retomber dans le banc de sable lorsque nous sortirions. Tandis que les hommes de mer s'occupaient à cela, le père Custodio pria tous les passagers de passer à la poupe, et à genoux devant un' pieux retable de Notre Dame, avec des larmes et des gémissements de dévotion, nous avons entonné les litanies, et en procession, nous répétions trois fois les paroles qui disent : — *Consolatrix afflictorum ora pro nobis*, le navire qui commençait à se déplacer, avança jusqu'à se placer par huit brasses de fond, sans gouvernail ni grand mât, sans forces et sans voiles mais cependant fort joyeux et content. Là nous relachâmes seize jours, nous pourvoyant du nécessaire, le quartier maître (et certains d'entre nous) furent à terre chercher un grand mât, lequel avait été mis en pièces ; ensuite on alla retirer le gouvernail de la vasière dans laquelle il s'était planté lorsqu'il avait sauté dehors, en défaisant pour lui tout le gréement de la misaine pour utiliser la force du cabestan, un engin merveilleux manipulé par le quartier-maître, il parvint au navire, comme un arbre depuis plus d'une grande lieue.

Les merveilles que le Père de miséricorde fit pour nous furent si nombreuses que presque tout le voyage fut miraculeux ; mais à mes yeux, de tous les miracles, celui de tirer le gouvernail fut si remarquable que je crois pouvoir le mettre en première place, la miséricorde de Dieu pour nous est si grande, que pour elle nous sommes mal méritants. Au son des charamèles, avec joie et allégresse, nous le traînâmes à sa place, nous tenant déjà pour sortis d'affaire s'il est possible de pouvoir l'être en cette vie. Plus tard, le capitaine ordonna que la chaloupe alla à terre pour y prendre contact ; pour cela, on envoya un Nègre naturel de l'île avec des bonnets vermeils

et des sarraus d'Inde (1) et quelques plats d'étain, choses pour lesquelles les naturels auraient de l'inclination à ce qu'il nous paraissait.

A terre, les Maures se réjouirent beaucoup de ces objets, pourtant il n'en fut aucun pour accepter de venir au navire. Le Nègre raconta, quand il revint, qu'il avait été bien reçu et fêté, et que, pour ce qui touchait aux armes (qui étaient ce qu'on lui avait recommandé de noter par-dessus tout), il n'en avait vu aucune à feu. Le jour suivant, il parut bon d'ordonner la réparation des canots, qui sans cela ne serviraient à rien au navire (chose en quoi il y a tant de négligence, qu'il est important de la tenir bien soigneusement) (...).

Trente quatre hommes s'embarquèrent dedans et moi avec eux, avec autant d'espingle (2) et des outils pour réparer ; mais les embarcations étaient dans un tel état que tout le jour ne suffit pas pour les calfater, tandis que tous travaillaient, je surveillais la terre, et pénétrant dans la brousse, je découvris une grande mare d'eau douce, ce qui nous réjouit. En douze heures que nous y passâmes, on ne vit âme qui vive. M'introduisant dans la brousse, je trouvai trois petites maisonnettes ou paillotes dans lesquelles j'entrai, je ne vis dedans que quelques plumes de poule qui pour être plus exact, paraissaient sauvages et adaptées à la brousse (3). Ces habitations ou cabanes étaient un peu meilleures que des tombes, faites de feuilles de palmier. La terre était très verdoyante, recouverte d'un joyeux bocage, la brousse était pleine d'arbres ombrageux, de fruits variés et savoureux, parmi lesquels j'en vis un appelé jangomas (4) qui ressemble beaucoup aux sorbes (ou cormes)

(1) Sarrau : blouse de toile portée par-dessus les vêtements ; peut être l'ancêtre du *Malabary* malgache ?

(2) Du portugais *espingarda* : fusil court à canon évasé qu'on chargeait par la gueule avec des chevrotines, le mot est passé directement en malgache sous la forme *ampingaratra*. Cf. Decary R., *Coutumes guerrières et organisation militaire chez les anciens Malgaches*, I, Paris, ed. Maritimes, 1966, pp. 52 ss.

(3) L'auteur précise plus loin qu'il s'agit de pintades.

↓ Terme problématique car Jangomas désigne aussi un îlot. Grandidier propose diverses traductions fantaisistes : zanazana : sauterelles ou autres insectes desséchés COACM II, p. 243 ; Noix d'acajou COACM II, index ; jujubier COACM II, p. 12. L'explication de Bernardino est donc claire, il s'agit d'une variété de sorbier dont l'existence est attestée à Madagascar. C'est le terme brésilien pour le flacourtie *Cataphracta Roxb.* de la famille des flacourtiacées. *Grande Encyclopaedia Portuguesa e brasiliiana, Lisboa*, Rio de Janeiro – 1945, Vol. XIV.

aussi bien par la taille que par la couleur, excepté que la saveur m'en parut surpasser de beaucoup celle de tous les autres.

Les canots réparés du mieux que possible, nous partîmes dans la brousse chercher des fruits et de l'eau , avec cela et après avoir réuni les canots ensemble, nous parvînmes au navire où on nous attendait avec angoisse. Nous saluâmes les premiers, comme il est de coutume de le faire en mer, ce à quoi on répondit depuis le navire avec une allégresse telle que si nous étions alors arrivés de l'Inde. Les Maures de la terre, qui durant les jours passés à alléger le navire avaient dérobé les vêtements, nous voyant hors d'un péril aussi redoutable, vinrent au navire dans deux embarcations apporter des vivres : chèvres, poules, poissons et figues d'Inde , avec eux venait un Maure nommé Faque Volay, qui savait parler notre langue portugaise, lequel avait été serviteur, à Mozambique , ses péchés l'avaient entraîné dans ces parages, comme aussi les nôtres nous y avaient conduits. Ils arrivèrent tous vêtus comme des mandis (1) avec des étoffes, faites de racines d'herbes, teintes en rayures de coloris très divers (2), les cheveux tressés, assez grands et sombres, et vêtus sous les bras à la mode de Malindi. Joyeux et contents : ils nous saluèrent tous ensemble avec des politesses faites à leur manière, et nous, avec des politesses égales, nous les reçumes à bord.

Sur le champ, le capitaine ordonna pour cette réception de déployer de riches tapis de Diaz à la poupe du navire et d'installer pour lui un fauteuil dans lequel il s'assit, vêtu selon le protocole de la cour des Indes, canne en main, les gentilhommes et les religieux lui composant un entourage de cour. Lorsque tous se furent assis, l'ambassadeur Faque Volay s'avança, et après avoir parcouru du regard presque tout le navire, il exposa le contenu de son ambassade de la manière suivante : — « Seigneur capitaine, le roi sultan Quianzi de l'île de Boeni, qui vit à trois lieues d'ici, t'envoie ses amitiés à toi et à toute ta compagnie, il vous offre ce saguate ou présent de faible valeur mais riche d'amour et de bonne volonté. Et sache que pour lors ses intentions sont identiques aux tiennes et que tu peux t'approcher de lui avec une aussi grande confiance, que le désir qu'il a de te servir. De toi, il ne demande rien qu'une lettre par laquelle, si d'autres Portugais reviennent un jour ici, ils sauront que

---

(1) Mandis : serviteurs portugais vêtus de gros drap grossier mandil (de l'Arabe)

(2) Il s'agit sans doute de rabane, obtenue avec la fibre du raphia (rofia en malgache).

cette bonne volonté n'est pas feinte».

Grandissime fut le contentement que nous ressentîmes, car nous trouvions en des régions si reculées quelqu'un qui savait parler la langue portugaise. Tel un autre Monçaïde (1) au temps de Vasco de Gama à Calicut, tel Faque Volay nous parut ici, et rendus méfiants par le piège qu'en l'année 1580, les Cafres de l'île de Masselage (2) avaient tendu bien près de ces parages à Antonio Godinno et à beaucoup de Portugais qui venaient avec lui, cherchant à les tuer, nous les contentâmes en réponse avec des présents, qui sont le meilleur moyen pour gagner les bonnes volontés. Faque se débarrassa des siens, ordonna à ses compagnons de retourner à terre, lui seul n'y retourna plus ; mais demeurant en notre compagnie, il vint sur le navire jusqu'à Mombassa où nous l'abandonnâmes fort content, car le plaisir de se retrouver enfin dans sa patrie, hors de péril, est aussi grand que la tristesse d'en être éloigné.

Aussi bien le gouvernail fut remis à sa place, de la façon que j'ai déjà dit, et le mât bien qu'en pièces, fut récupéré, le gréement de misaine réparé, le navire placé sur un fond, les basses voiles hissées, les canots calfatés, Faque Volay hébergé, ses compagnons congédies, et, finalement, toutes les choses mises en ordre, nous étions prêts à partir, ayant convenu qu'à la première conjonction de vent favorable nous lèverions l'ancre, qui pour lors n'était plus rien d'autre qu'une pièce d'artillerie, enchaussée dans un morceau de bois à la façon d'une molette, ce que les marins appellent «china», de laquelle il y avait deux jours que nous nous servions parce que nous n'en avions pas d'autre.

Nous restâmes dans cette détermination deux jours de plus, car il fit alors un temps contraire, le troisième jour qui était le 11 mars, il se fit que le sort s'ennuyant à nous poursuivre et nous meurtrir de tous les tourments de l'âme, ou par l'intercession de la Vierge Notre Dame que nous implorions sans cesse, — et c'est en elle qu'on doit croire en vérité —, on commença avant le matin à respirer une tendre brise de terre, grâce à laquelle, ayant largué les

---

(1) Maure de Tunis que Vasco de Gama rencontra à Calicut quand il y aborda pour la première fois en 1497. Il connaissait le portugais pour l'avoir pratiqué avec des commerçants à Tunis. Il fut d'une grande utilité à Gama qui le ramena au Portugal où il se fit chrétien.

(2) Baie de la Mahajamba, point de relâche et de commerce des Portugais au XVI<sup>e</sup> siècle à Madagascar. Voir mes notes *infra*.

voiles, pris entre l'allégresse et l'inquiétude, nous partîmes (...) Le roi de Boeni fit allumer des feux à terre durant toute la nuit de notre départ, que ce fut parce qu'il croyait que nous ferions volte-face, ou pour suivre la coutume, en des points fixes, que nous vîmes très bien de loin ; sitôt que l'île se fut évanouie, nous tournâmes nos voiles vers les Comores, ce qui nous prît huit jours, pensant le faire en deux (...).

Toutefois, tandis que le navire avance à loisir, sillonnant les flots du vaste Océan, et que le temps nous est laissé, il serait bon de dire sur l'île de Saint Laurent, ce que Faque Volay en a raconté, y ajoutant ceux des auteurs qui l'ont appréciée le mieux.

Qu'elle soit une des plus remarquables du Monde, est tenu pour chose très certaine ; elle se situe aux extrémités de l'Afrique, une des quatre parties du monde, distante de la terre ferme, qui est la côte d'Ethiopie, de moins de 90 lieues. Elle commence à une hauteur de douze degrés et s'achève par vingt six et demi ; elle a mille lieues de tour. Tomas Porcacho (1) lui en donne presque cent cinquante de largeur, et près de trois cent de longueur , ainsi des trois plus grandes qui jusqu'alors ont été découvertes, que ce soit Sumatra en Asie, proche de Malacca, l'Angleterre, dans les régions du Nord, en Europe, Saint Laurent est la plus grande de toutes. Les Maures l'appellent Madagascar , et elle fut découverte en l'année 1508, du côté extérieur, par Fernão Soares, comme dit Damião de Goes, peu de temps après, ce fut du côté intérieur par Rui Pereira Coutinho ; Tristao da Cunha en fit la reconnaissance tout autour, pour le compte de Afonso de Albuquerque (2) et, parce qu'elle fut découverte un jour de la Saint Laurent, on lui attribua ce nom qu'elle a aujourd'hui.

---

(1) Thomaso Porcachi de Castiglione, cosmographe italien, auteur de *Isole piu Famose del Mondo*, 1572, voir ma communication : « La carte de Coronelli... », 1977.

(2) Damião de Goes, auteur de la *Chronica do Felicissimo Rey Dom Manuel*, 2 vol., 1566-1567 ; selon Kammerer, *op. cit.*, c'est en 1506 que Farnão Soares aurait exploré la côte orientale, selon les chroniqueurs João de Barros (1551-1563) et Castanheda (1552) ; et c'est dans les *Commentarios do Grande Afonso Dalboquerque...* (1557) qu'il fait mention de l'exploration de Ruy Pereira et de Tristao da Cunha (1506-1507). Selon Kammerer, Diogo Diaz aurait été le premier à toucher Madagascar en 1500. Voir aussi Bendeir A. Ferreira F., Les Portugais dans l'Océan Indien Occidental : le problème de la découverte de l'île Saint Laurent dans *Congresso Internacionnal de Historia dos Descobrimentos*, Lisboa, 1961.

C'est une terre montagneuse très riante, fraîche et remplie de nombreux bois, et de larges rivières d'eau douce et non moins de très abondants ruisseaux et de lagunes salées, et, si les naturels étaient de meilleurs travailleurs, il n'y a pas de doute qu'elle serait la plus riche de l'Univers. Il s'y trouve sept royaumes et un peuple innombrable encore que Marco Polo, une autorité, dise qu'il n'y a aucun royaume mais qu'elle est gouvernée par quatre gouverneurs, ce que je ne saurais admettre avec lui, car l'ambassade qui vint à nous, était celle d'un roi et non d'un gouverneur. Il y a quantité infinie de bêtes de toutes sortes, grandes, belles et bien repues : éléphants, chameaux et autres animaux de service et grandissime variété de volatiles et d'oiseaux aussi différents d'espèces qu'égaux en beauté. Mais parce que Marco Polo dans le voyage qu'il fit de Venise à la Chine, traite d'un oiseau appelé *ruc*, qui vit dans ces régions on dirait que c'est un conte, parce que si c'est une vérité, pour moi c'est merveilleux. Il dit qu'il a l'apparence d'un aigle, dont les ailes ont chacune en longueur douze pas, dont il ne dit pas s'ils sont géométriques ou d'autres sortes, et lesquelles sont si puissantes que soulevant de terre un éléphant dans ses serres, si haut, que, le lâchant, il le met en pièce et le mange ; D. Martinho de Bolea fait référence au même, dans son *Histoire*, que je tiens pour semblable. Moi j'y ai bien vu une pintade mais pas vivante.

Parmi les fruits il en est de doux, et si abondants, que la brousse en est couverte. J'y vis des figuiers que l'on appelle d'Inde ou *Pomum Paradisi* (1), dont beaucoup affirment que le fruit est celui qui fut défendu à nos premiers parents : de cette opinion est Saint Augustin, Moïsès Berzefa, évêque de Syrie, dans l'*Historia Ecclasiastica*, Filigone Maburgense, Niceforo Calisto, Santo Ambrasio et tous les rabbins. Frère Antonio Soares, religieux de Saint Bernard, rapporta de Jérusalem une de ces figues, laquelle était conservée comme une merveille au couvent royal d'Alcobaça, dans un coffre à reliques au trésor de la Sacristie où on me la montra. Que celle-ci lui ressemblât, je le crois très probable, car outre que les fruits en sont excellents, il suffit de deux feuilles de cette arbre pour couvrir une personne de la tête aux pieds, et c'est ce que dit la *Genèse* : «ils assemblèrent deux feuilles de figuiers et s'en couvrirent». Il ne donne par an qu'un seul bouquet qui à peu de choses près représente une centaine de fruits tous collés à une grosse tige à l'extrémité de laquelle naît une fleur rouge, qui ressemble à une pomme

---

(1) Pour Grandidier, il s'agit de la banane, COACM II, p. 12.

de pin ; les figues étant mûres, bientôt le figuier se déssèche et à son pied en naît un autre sans qu'on l'ait planté (...).

L'île a abondance de riz, de maïs, de patates, d'ignames, de gingembre, de sucre, de miel, de cire, de coton et beaucoup d'ambre, lequel n'est pas produit par la baleine, comme d'aucuns le croient et ce qu'a vérifié Marco Polo, mais dans la mer, à faible profondeur, qui court du cap de Bonne Espérance à la mer Rouge, et dans certaines îles, les Nègres ont coutume de le chercher le long des plages, par temps de fortes tempêtes durant lesquelles les flots et les tourbillons l'arrachent du fond, où il naît à la façon des champignons (...).

Il y a des mines de fer et cuivre, desquelles les naturels ne profitent pas, puisqu'il paraît que la malice humaine ne parvient pas encore parmi ce peuple à extraire de la terre le métal qui y est enfoui en telle quantité. João Botero dans sa *Relação Universal* dit pourtant qu'il y a des mines d'argent. A la guerre, ils combattent sans ordre. Les armes traditionnelles sont l'arc et les flèches et des bâtons durcis avec des pointes d'os. Parmi ceux qui vivent sur la côte, beaucoup sont marins, les embarcations sur lesquelles ils naviguent sont rapides, mais petites, et ainsi ils ne s'éloignent jamais de la terre en haute mer, mais c'est le long de la côte sur un très grand récif qui possède tout un semis de corail vers l'intérieur qu'ils font leur navigation.

Ils ne possèdent ni lois ni religion aucune, ne vivent pas en des cités, mais à travers la brousse comme des brutes sauvages en des huttes si petites qu'elles ressemblent plutôt à des sépultures qu'à des maisons , d'ailleurs, il est normal qu'un peuple vivant une telle vie, paraisse mort puisqu'ils ne connaissent par le véritable Auteur de la vie. Beaucoup aiment à dire que vers les régions du Sud, ou méridionales, il y a un peuple blanc comme nous. Le comte D. Francisco de Gama, amiral de la mer des Indes, donna en l'année 1600 à D. Jerônimo Coutinho, une petite fille naturelle de cette île, claire comme une flamande. A Bombay, à sept lieues de Chaul, on me montra un petit garçon dans la maison de Lui de Sousa, appelé Bernardino, fils de père et de mère nègres, et si blanc qu'il était presque aveuglant de blancheur. Et au couvent de Saint François de Lisbonne, je vis, cette année 1611, un autre de même tournure et faiture. Il est une tradition ancienne selon laquelle les chinois peuplèrent cette île, et qu'il en subsiste encore quelques-uns

comme il est dit dans les lettres qu'écrivirent du Japon les pères de la Compagnie de Jésus (1).

### CHAPITRE III

AVONS UNE GRANDE TOURMENTE , CE QU'ON RACONTE DES AVANTAGES DU PALMIER, IL EST DONNE DES INFORMATIONS SUR CERTAINES ILES.

Faque Volay nous tenait suspendus avec les nouvelles qu'il nous communiquait sur l'île, quand un religieux, de son nom Frère Matias Vidal, qui avait été soldat dans l'Inde de nombreuses années (...) commença à montrer du doigt la terre, qui se révéla bientôt à tous. C'était l'île de Comaro (Comore), celle qu'avant de nous égarer, nous prîmes pour la terre ferme et la côte de Mozambique, nous y arrivâmes en huit jours, ce que nous tinmes pour une grande faveur du ciel (...). Il est à noter que sur les cartes de navigation, on a peint un haut fond dont on dit qu'il est double, à travers lequel nous passâmes sans le toucher, ou est-ce que le navire parvint à y flotter ou ne s'y prit pas, nous ne le sentimes, ni ne le vîmes. Dans ces parages sont encore représentées sept ou huit îles parmi lesquelles nous voguâmes cinq jours, sans jamais n'en voir que quatre ; les officiers les délimitèrent et comme ils voyaient qu'elles étaient différentes, je rapporte ici comment ils les ont placées.

La première que nous appelons de Comaro et les Noirs Angazia (2) qui est de toutes la plus élevée sur le côté sud, elle court Nord-Est/Sud-Ouest ; l'autre se place au Sud de celle-là, laquelle les gens de la terre appellent Maoto (3), s'étend Est-Sud/Est et Est-Nord-Ouest ; la troisième qui est Mohale (4) s'en va à l'Est et la quatrième au Sud-Ouest ; l'autre que l'on appelle Anzuante (5),

(1) A ma connaissance, la seule lettre relatant la présence de Chinois à Madagascar est celle du Père Jésuite Melchior CARNEIRO datée de Mozambique, 1555, Editée par BECCARI, *Rerum Aetioticarum scriptores* Roma, 1910, X, p. 52.

(2) Ngazidja ou Grande Comore

(3) Mayotte

(4) Mohéli

(5) Anjouan — Sur l'appellation et la représentation des Comores voir Grandier G., *Histoire de la Géographie de Madagascar*, Paris, 1942, 2 vol et *Histoire Physique Naturelle et Politique*, Vol. V, tome I : De la découverte de Madagascar à la fin du règne de Ranavodona, p. 21.

se trouve au milieu de là. Entre elles va un canal de deux lieues, tout limpide et de grande profondeur (...).

Nous allions vers elle (Ngazidja<sup>''</sup> ?) en cheminant, quand sur nos têtes commença à se découvrir une petite nuée, laquelle en peu de temps fut rejointe par de nombreuses autres. Le soleil se voila, le jour s'endeuilla, et l'air trouble se livra à de malheureux préjudices, parce qu'au même instant les nuées se déchirèrent, s'ouvrant en éclairs redoutables et en coups de tonnerre, et la mer plaintive se mit à rugir, s'élevant avec de l'écume aux étoiles (1), et nous, craignant que la misaine ne casse, n'ayant pas d'autre mât sur lequel reposer notre confiance en la vie que celui-là, mis à part la Croix du Christ, nous commençâmes tous à courir aux ordres que le quartier-maître donnait avec le sifflet, nous signalant et dirigeant tantôt d'une manière tantôt d'une autre. Les quatres îles se transformèrent en quatre vents généraux (...).

En attendant la suite, je donnerai une information sur les îles de Comaro, qui se trouvaient déjà derrière nous, avant que nous n'en soyons plus éloignés.

Les naturels sont pour le cœur, la langue et le commerce, comme ceux de Saint Laurent, encore que plus pauvres, mais meilleurs navigateurs, parce que ces derniers, sur des embarcations qu'ils appellent «pangaios», ont coutume d'aller à la terre ferme qui en est fort proche, pour acheter et vendre diverses choses (2), on y trouve plus d'ambre que dans d'autres et des palmiers de telle qualité que la plupart donnent des cocos si gros qu'ils contiennent deux canades d'eau (3), et parce que ces arbres sont d'incroyable profit, je donnerai ici au passage des informations véritables dessus (4) (...).

Du palmier on fait des maisons, des vêtements, de la vaisselle, de la nourriture — et ces embarcations faites avec des charpentes,

---

(1) On peut se demander si frère Gaspar n'a pas assisté à une éruption du volcan Khartala, mais une description identique du XVI<sup>e</sup> siècle fait penser à la formation d'un cyclone.

(2) Sur ces embarcations voir Vérin P., *op. cit.*, et Ellis Stylen, *op. cit.*

(3) La *canada* vaut 1,4 litre.

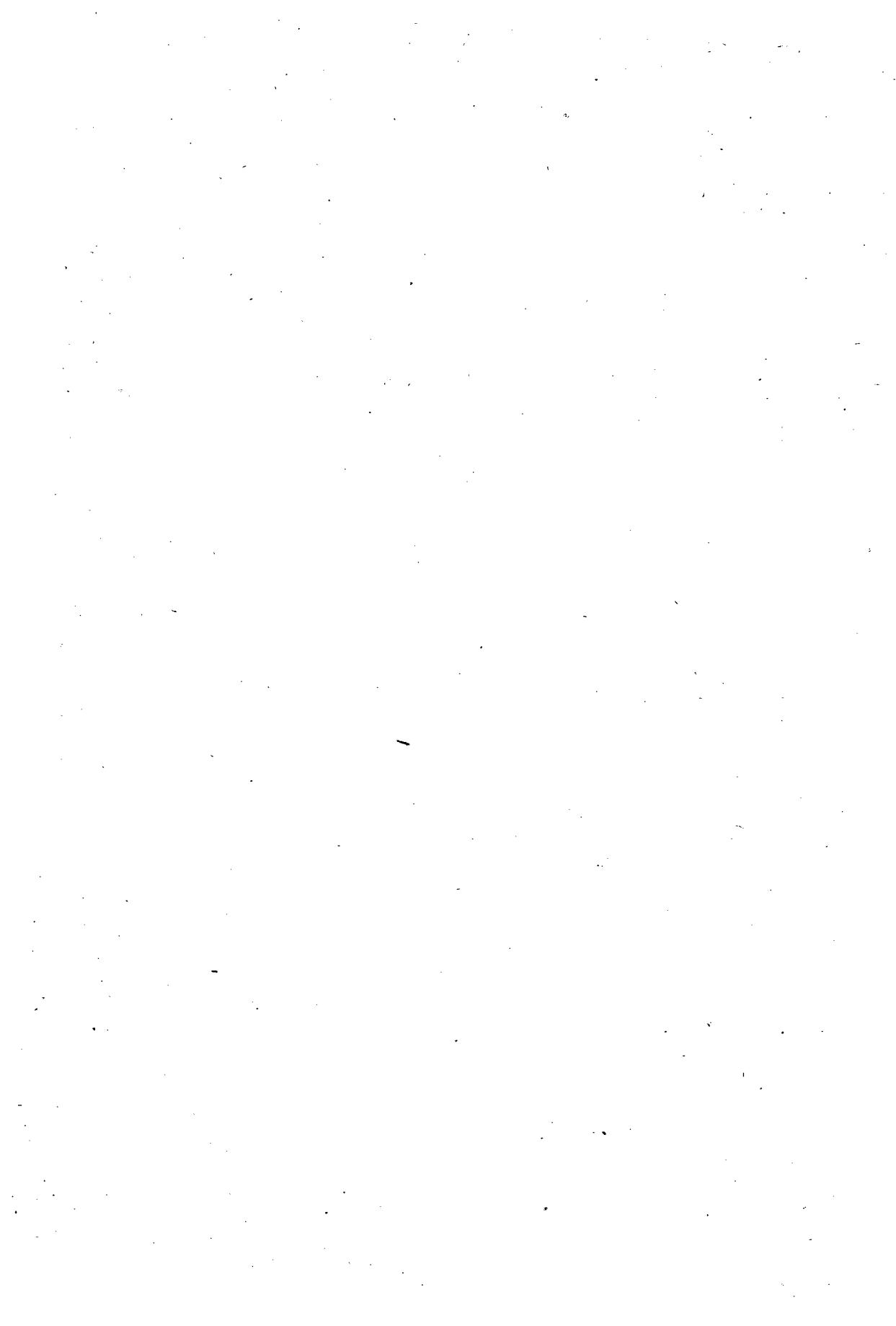
(4) Les pages qui suivent, consacrées au palmier, ou plutôt au cocotier, n'ont rien d'original et sont largement compilées dans des ouvrages antérieurs, notamment ceux de Garnier de Orta et de Maffei. *Histoire des Indes*, 1<sup>re</sup> éd., Florence 1588 — Le palmier «propre à tout» fait l'objet dans ces ouvrages d'un véritable panégyrique circonstancié.

des chevilles et une voilure, qui servent à tout transporter (...). Les Noirs de cette côte n'utilisent pas de clous dans leurs embarcations mais c'est seulement avec des points qu'ils font, cousus avec du *caire*, (filasse) qu'ils suppléent à ce manque (...).

## FAMINTINANA

*Natonta printy voalohany tao Lisbona tamin'ny taona 1611 ny boky Itinerario da India por terra ate a Ilha de Chipre Ity boky ity dia tsy fantatra mihitsy hatramin'izao. Frera Gaspar de San Bernardino no mpanoratra, mompera fransiskana portiogey izy. Tsy fantatra loatra anefa ny momba ny flainany afa tsy izay zavatra lazainy ao anatin'ny bokiny.*

*Mitantara ny diany io boky io, ny nialany tany Goa nankany Jerosalema ary ny loza nahazo ny sambony tamin'ny helo-dranon'i Boina tamin'ny taona 1605, folo taona eo ho eo talohan'ny fandalovan'i Luis Mariano, mompera zezoita malaza. Ny zavatra notantaraïn'i Gaspar de San Bernardino dia mampahafantatra be he kokoa ny faritany avaratra-andrefana tamin'izany fotoana izany, ny mpivarotra silamo avy any Afrika atsimo-atsinanana ary ny Portiogey.*



# AUTOBIOGRAPHIE D'UN BETSIMISARAKA ANCIEN ESCLAVE DANS LES ENVIRONS D'IRAVOANDRIANA

par *Victor RAHARIJAONA*

Le récit suivant est tiré d'une enquête faite à Anjeva, petite gare ferroviaire sur la ligne Tananarive/Côte-Est, a 30 km environ de la Capitale. C'est celui d'un ancien esclave qui s'est installé dans la contrée lors de son affranchissement après bien de pérégrinations au gré de ses maîtres successifs.

D'après sa propre biographie, le narrateur Rainizanamanga nous semble être plus âgé que ses 80 ans inscrits à l'état civil. Il est *Betsimisaraka*, originaire de la région d'*Anderoranto* (2)

Il peut paraître assez surprenant de voir une personne raconter sa condition d'ancien esclave. Nous pensons que de tels cas sont rares, sinon exceptionnels. En effet, les personnes appartenant à ce groupe social, révèlent difficilement leur statut. Rarement, ils ne raconteront qu'à un certain degré de confiance comment ils en sont arrivés là, jusqu'à leur condition actuelle.

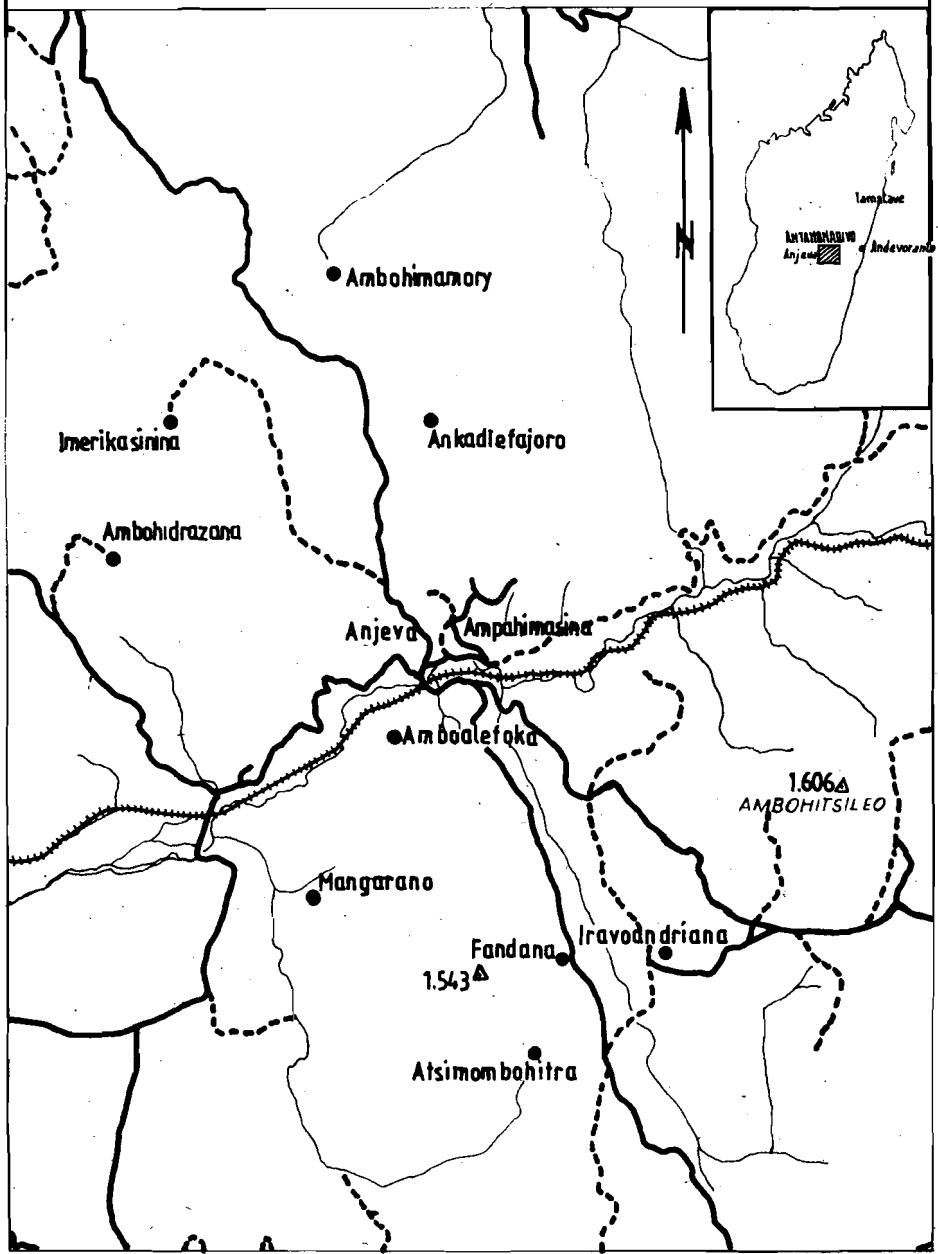
A notre connaissance, personne à l'intérieur de tel groupe n'a décrit d'une manière aussi vivante sa propre situation par rapport à la société englobante. La plupart du temps, c'est un étranger au groupe, après analyse de différentes données, qui éclaire la condition de dépendance de ces personnes. Mais ici, dans notre récit, le narrateur appartient au groupe en question.

---

(1) Village nobiliaire à environ 35 km de la capitale dans le Fivondronana de Manjakandriana.

(2) Petite localité sur le littoral oriental, dans la région de Toamasina.

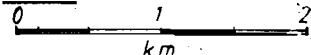
# LES DIFFERENTS VILLAGES DE SON ASSERVISSEMENT



## LEGENDE

- Village
- Route Carrossable
- Rivière
- Route Paticable
- ▲ Côte d'Altitude
- ===== Chemin de fer

Echelle



Je suis originaire d'Ambodivoahangy, et le monsieur qu'on appelait Rainibaotsitobaina venant de Soadanana, arriva. Actuellement, il n'est plus de ce monde. Il est enterré devant le portail de Iravoandriana. C'était un noir.

Il s'est affranchi. Car autrefois, quiconque possédait de l'argent pouvait s'affranchir auprès de son maître, et être libre par la suite. Il était allé s'installer à Andevoranto.

Et notre père qui était cupide, avait pris de l'argent auprès de lui. Nous étions cinq frères et sœurs. Ma sœur ainée, et un frère étaient déjà partis, échangés avec de l'argent. Nous les trois frères, étions restés là.

Le voilà qui arriva, le nommé Rainibaotsitobaina, auprès duquel notre père avait déjà pris de l'argent. Les trois, nous jouions dans la cour.

Je me souviens de tout ça.

« Eh ! toi garçon, là-bas quand on interpellait, on disait : eh ! garçon ; entre dans la maison ».

De son côté, ma mère pleurait déjà ; j'entrai.

« Donne-moi ces garçons et tu n'auras plus de dettes ».

Je n'oublie pas tout cela.

J'étais le plus grand.

Il m'emmena.

Nous partimes tous les deux, longeant l'Ouest d'Andevoranto.

Quelqu'un nous barra la route, car sur la côte celui qui était bien habillé, était la proie des autres.

Il a vu.

« Eh garçon !

— Oui, ai-je répondu.

— Il y a quelqu'un là-bas. Je t'attendrai au village », m'a-t-il dit.

*Ayy any Ambodivoahangy aho, dia avy ilay rangahy tao Soadanana izay atao hoe Rainibaotsitobaina, efa maty izy, eo ambavahadin' Iravoandriana eo izy no milevinaq, Olo-mainty izy izay.*

*Fa niavotena izy, taloha moa raha manam-bola dia mahavotena tamin'ny tompony dia afaka.*

*Dia nidina t a n y Andevoranto izy, nipetraka tany.*

*Dia ilay Rainay moa adala tsy hendry, maka vola. Dimy mianadahy izay e. Zokiko vavy anankiray, lahy iray dia efa nalefany natakaloo vola. Telo mirahalahy izahay sisika teo, zandriko : roa lahy.*

*Ity ny adala tamy, ilay Rainibaotsitobaina efa nakan' ilay Rainay vola izany. Izahay telo mirahalahy milalao eny alatrano.*

*Tadidikò duholo izany.*

*« A Manafô ô, ny any moa raha miantsô, à manafô ô ; mingâ an-drano rô ». Neny aroa efa mitomany ; miditra aho.*

*« Omeo ahy ireo manafô ireo dia afaka volanao », hoy izy. Tsy hadinoko any izany e. Izaho no lehibe.*

*Dia nentiny.*

*Nandeha izahay roa lahy, nandeha amin'ny andrefan' Andevoranto. Sakanan'ny sasany, ny any moa taloha, any ambany any raha mihaiingohaingo dia sakanan-dry zalahy any.*

*Tazan' ny adala.*

*« A manafô ô !*

*— « A, ho' aho !*

*— Iry misy olona ».*

*Lasa izy. « Any an-tanana any aho miandry anao », hoy izy.*

Moi, je poursuivis ma route. Car si je retournais chez ma mère et mon père, il retournerait me chercher là-bas. Je continuais, continuais ma route.

Puis les autres arrivèrent et me demandèrent où était parti l'homme qui m'accompagnait.

« Il est parti » leur ai-je répondu.

Ils lui barraient la route, mais en vain. Il était déjà installé de l'autre côté du village, m'attendant.

« Eh garçon, dit-il.

— Quoi, répondis-je

— Qu'ont dit les gens tout à l'heure ?

— Ils vous cherchaient aïje dit ; ils m'ont demandé où vous étiez passé. Je leur ai dit que vous aviez fui dans la forêt.

— Partons, dit-il car le village est encore loin».

Nous allions, nous allions, nous allions. Nous n'atteignîmes Andevoranto que le soir. Nous nous installâmes là très longtemps.

Et puis on allait me faire monter (à Tananarive).

Sa femme s'appelait Ketamaitso. Ils avaient des enfants.

« Fais monter ce garçon, dit-il. Fais le monter. Nous allons le vendre car nous manquons de capital pour notre commerce».

On m'emmena. Nous partîmes tous les deux. Nous marchions à pied, car ni l'auto ni le train n'existaient encore. Nous avons marché longtemps.

Son oncle maternel habitait Soadanana. Nous arrivions. Nous habitions là.

« Je suis arrivé pour vendre ce garçon, dit-il, car nous manquons d'argent pour le commerce».

— Izaho izany tsy niverina. Koa raha mody any amin'ny Dada sy Neny aho, mbola hiverenany any.

— Dia nandeha aho, nandeha aho ..

— Dia tonga indray ry zalahy, ary nanontany hoe nankaiza ilay olo teo ?

— Nipotetaka any izy ho' aho.

— Nitsivalanany tany, nosakanany, tsy azony.

Mipetraka eny amin' ilay tanàna ery izy, eo izy no miandry aho.

— « A manafo ho' izy.

— Ahoana, ho' aho ?

— Ahoana hoy ilay olona teo ?

— Nitady anao izy ho' aho, hoe aiza ilay olona niaraka aminao ?

Nipotetaka anaty ala izy ho' aho.

— Andao isika hoy izy fa mbola lavitra ny tanàna».

— Nandeha, nandeha, nandeha. Efa hariva vao tonga tany Andevoranto.

Dia nipetraka tao, nipetraka tao, nipetraka tao.

Dia hoe hankarina aho (aty Antananarivo).

Ketamaitso no anaran' ilay vadiny ! Niteraka izy.

« Andeha hakarina any ambony any ity manafo ity fa tsy ampy ny vola atao varotra. Ndaosiko any io».

Nentiny aho. Nandeha izahay roa lahy. Nandeha tongotra satria tsy mba nisy 'taomabilina na masinina. Nandeha. Nandeha.

Teo Soadanana tao nisy anadahin-dreniny. Tonga tao. Dia nipe-traka teo.

« Tonga aho ho' izy fa hivarotra an'ity manafo ity fa tsy ampy ny vola atao varotra ho' izy».

Or le marché d'Antanamalaza était célèbre à l'époque.

« Je vais chercher quelqu'un pour l'acheter, à Alakamisy ».

Autrefois, les noirs étaient vendus, baignés et enduits d'huile. Nous partimes.

Les voilà, les acheteurs accompagnés de mon maître. Mais son oncle maternel eut pitié de moi et me conseilla d'entrer dans la maison de quelqu'un.

« Où est-il, dit l'acheteur.

— Il n'a pas voulu nous accompagner, dirent les deux époux, même qu'il avait voulu nous tuer».

L'acheteur était déjà là. Cette personne voulait aussi des bénéfices ! (éclat de rire).

On ne me croira jamais, si je racontais tout.

« Partons, dit le vendeur ; aujourd'hui en huit, je l'emmènerai ici coûte que coûte. Il doit accepter, car j'ai payé de mon argent ».

Nous trois, nous avons fui, de peur qu'il n'arrive avant nous au village.

Il arriva.

« Eh ! toi, garçon. Pourquoi n'es-tu pas allé ?

— Je n'irai pas là-bas, dis-je.

— Ton père a déjà pris mon argent et ...

— Je n'irai pas là-bas ».

J'habitais là. Les deux époux cherchèrent quelqu'un pour m'acheter. Quelqu'un habitant ici à Amboalefoka.

La personne arriva.

« Combien ?

— Deux cent vingt francs » (éclat de rire).

*Ka ny tsenan' Antanamalaza moa nalaza taloha.*

« Hizaha olona eny Alakamisy aho, fa eny izy no amidy » ho' izy.

*Taloha ny olo-mainty raha amidy ampandroina, hosorana menaka. Dia nandeha. Nandeha*

*Ireo ilay olona hividy miraka aminy. Fa ilay anadahindreniny nalahelo ahy dia nasainy nisitrika tany an-dranon' olona aho.*

« Aiza izy, ho' izy.

*Tsy nety andeha niaraka aminay izy ho' izy mivady ireo, ka izahay aza nokasa hovonoiny ».*

*Dia ilay mpividy izany esa eo.*

*Olona hila tombony koa anie io e ! (fihomehezana).*

*Raha izany no holazaina, hoe lainga be.*

« Andao hoy ilay hivarotra fa amin' ny herin' ny anio tsy maintsy tongako eto, ho' izy. Nialan' ny volako ka tsy maintsy manaiky ».

*Izahay telo mianaka nitsoaka sao izy no tonga aloha any an-tanàna.*

*Tonga izy.*

*A manafy 'ty. Akory moa ianao tsy mety mandeha ?*

— Izaho tsy avy any ho' aho !

— Volako lasan'ny Dadanao ka...

— Izaho tsy avy any ho' aho ».

*Nipetraka teo, nikaroka olona teo izy mivady. Olona teo Amboalefoka, nitoetra tao mihitsy no hitany.*

*Tonga ilay olona hividy.*

— Ohattrinona ?

— Dimy ambiny esa-polo (mihomehy).

On marchanda longtemps.

Enfin, on conclut l'affaire à cent soixante quinze. On compta les pièces, et ça tintait longuement.

Je fus emmené, emmené par l'acheteur. La maison est encore là.

L'acheteur s'appelait Randria-namboa.

Je gardais les bœufs, les moutons.

Une fois, nous tombâmes malades en même temps, mon acheteur et moi.

Peut-être que nos destins étaient incompatibles. Il mourut.

Je guéris. Mon destin avait peut-être repoussé le sien. Et son enfant mourut, encore un autre, et enfin sa femme aussi.

Ce fut alors que je fus libéré à l'arrivée des français.

Après Amboalefoka, je partis pour Iravoandriana.

« Qui vous a conduit là-bas ?

— Je fréquentais l'école en compagnie des autres enfants.

Après, je partis pour Amboniriana. Avant j'étais à Ifandana.

Et puis la grande rébellion arriva.

La nuit tombée, on se cachait. Je me cachais dans une grotte avec mon ami.

Puis je partis pour Antanetibe.

Ensuite, je pris femme, la mère de cette enfant. Elle fut soignée pendant un an et sept mois avant de mourir. C'était dur ! Elle souffrit beaucoup.

Elle n'avait ni tante, ni oncle.

Nous nous installâmes quand mon enfant accoucha. Ce monsieur est son mari.

*Niady varotra teo, niady varotra teo, farany dimy amby telo-polo.*

*Nisaina ny vola vy, ka koritsako-ritsa.*

*Nentiny ano, nentin'ilay nivididy. Mbola ao ilay trano.*

*Ilay nivididy, Randrianamboa no anarany.*

*Nipetraka teo niandry omby, niandry ondry.*

*Dia indray narary izahay sy ilay rangahy. Sa nisanoto vintana an-gaha. Maty ilay rangahy.*

*Izaho natanjaka aho. Voatosiky ny vintako angaha. Maty ilay zanany anankiray, dia ilay zanany anankiray, dia maty ny vadiny.*

*Kanjo ary eo no nafahan'ny vazaha.*

*— Ary any Amboalefoka aho dia tany Iravoandriana.*

*— Iza no nitarika anao teny ?*

*— Nianatra aho, ka nitaraka tamin'ny ankizy. Nefa tsy nahay abidy akory. Ary eo teny Amboniriana, tany an-tampon' Ifandana aloha.*

*Kanjo tonga ny Rebelle-be.*

*Niery izahay raha alina ny andro Niery tamin'ny larabato izaho sy ilay namako izay.*

*Niala teo aho dia nankao Antanetibe.*

*Dia naka namana indray aho, Renin'ity zanako ity. Notsaboina herintaona sy fito volana vao maty.*

*— Masy izany e. Nijaly fotstry.*

*Maty moa reniny dia izaho tsy nihevitra haka namana fa sao mijaly ity kalakely ity ho'a ho.*

*Tsy rahavavin-dreny, tsy anadinh-dreny.*

*Nipetrakaka teo dia niteraka iray ilay zanako iny. Vadiny rangahy ity.*

— Et comment comprenez-vous le vodivona d'Ifandana et des environs ?

— Comment voulez-vous que je sache cela ? Je ne connaissais même pas mon âge quand je fréquentais l'école. C'était seulement à l'arrivée des Français qu'on commença à compter les années. Moi-même, je ne connaissais pas l'alphabet alors que je fréquentais l'école. Je suivis les enfants dont les parents étaient là, à l'école mais ça ne rentrait pas dans ma tête. D'ailleurs, personne n'était là pour me conseiller si j'allais ou non à l'école.

Je rentrais à Amboalefoka tout en fréquentant l'école à Iravoandriana. Mais je ne faisais que crier : Eh, les gars ! Venez par ici les gars !!!

Mais pour ce qui est de l'histoire de Fandana et d'Iravoandriana. Non... ! non ! Je n'y connais rien.

Je ne connaissais que quelques adultes mais dont j'ai oublié les noms. Sans doute étaient-ils nobles, mais je n'en sais plus.

C'est tout ce qui me revient à la tête. Non, je ne vois plus rien. Ce que l'on n'a pas eu, laissons-le se perdre.

Rainivaohita, Ra... ils étaient nombreux mais j'ai oublié.

A Ifandana, vivait Rainitsimbar-miakatra ; à Antanetibe, il y avait Ramanambe qui avait eu beaucoup de serviteurs. Même que j'ai oublié mes compagnons de jeu.

A l'occasion des fêtes autrefois, la coutume était la suivante. On dansait pour les bœufs. Lors du fandroana, on attachait les bœufs pour les tuer. Ces bœufs provenaient de la côte, on les achetait pour l'embouche.

C'est tout ce que je connais !!!

« Mba ahoana ny fahalalanao ny vodivonan' Ifandana sy ny manodidina ?

— Aiza no ahalalako an'izany é !. Tsy fantatro akory ny taonako izaho nianatra. Tonga ny vazaha rao nisy an'izany taona, taona izany. Izaho azo nianatra tsy nahay abidy akory. Nahita ny ankizy manandRay aman-dReny dia mba nandeha nefas tsy misy miditra amin'izay loha akory. Ny tena tsinona na hianatra na tsy hianatra tsy misy mpiteny.

Taty Amboalefoka aho no mody, fa nianatra aho teny Iravoandriana. Nefas variana nihorakoraka teny fotsiny : ô leitsy d, avy leity d !

Fa ny tantaran' Ifandana, Iravoandriana, Mm !! Mm !! tsy misy fantattro mihitsy. Ireo olon-dehibe vitsy ihany no fantattro nefas tsy tadidiko. Andriana, andriana fa tsy fantattro.

Izay ihany no tadidiko. Tsy hitako intsony ka. Izay tsy azo dia avelao ho very any.

Ry Rainivaohita, ry... maromaro ihany fa tsy tadidiko.

Teo Ifandana ry Rainitsimbar-miakatra, Ramanambe ilay nanana mpanompo be dia be tao Antanetibe.

Ireo niaraka nilalao tamiko azo tsy tadidiko intsony.

Ny fomba taloha, raha fety. Andihizana ny omby. Raha tonga ny fandroana dia fatorana ny omby dia vonoina. Omby avy any an'efitra dia vidiana afahy.

Izay no fantattro ka.

## FAMINTINANA

*Lehilahy lehibe iray efa tena zokiny no mitantara ny nahatonga azy ho andevo teto amin' ny manodidina an' Anjeva, izay ambani-vohirir' Antananarivo ihan.*

*Betsimisaraka, teratany avy any Andevoranto izy no nisy nividys, ka lasa andevo tamin' izany fotoana izany. Lavitra ny lâlana nodiaviny ary mafy taminy ny ireny an-tanin' olona. Hita taratra amin' ny filazany eo koa ny endriky ny fiaraha-monina tamin' izany fotoana andro izany : ny fisian' ny mpanompo sy tomponia, sy izay mety ho nateraky izany.*

# GLOTTOCHRONOLOGIE ET HISTOIRE CULTURELLE MALGACHE

par Jean POIRIER  
(avec la collaboration de Jacques DEZ)

Récemment, J.P. Domenichini rappelait la parole de Deschamps sur le problème des origines malgaches, «la plus belle énigme du monde» (1). Même si l'anthropologie ne manque pas de points d'interrogation, on peut penser, en effet, que les données du problème sont ici particulièrement déconcertantes. Pour ne rappeler que quelques éléments d'un dossier largement ouvert :

- comment comprendre la relative jeunesse du peuplement de l'Ile (la dernière terre émergée à avoir été peuplée, si l'on excepte les îles désertes de l'Océan Indien abordées par les navigateurs européens) et l'absence totale de documents sur l'origine ;
- comment comprendre la superposition des couches et des apports successifs ou simultanés . indonésiens, africains, arabes, perses — et peut-être hindous ,
- comment comprendre le puzzle anthropo-raciologique, dont l'étude tarde à pouvoir être abordée, essentiellement par suite de freins ou de *fady* qui ralentissent les mensurations et les fouilles ?
- comment comprendre ce que nous aimerais nommer le «miracle malgache», sans aucune complaisance ni abus de langage, ce miracle qui a réussi — *en un laps de temps très court pour la durée ethnologique* — à faire d'un complexe particulièrement composite de thèmes

---

(1) J.P. Domenichini, «*La plus belle énigme du monde*». Communication au Colloque International sur l'histoire et la civilisation du Sud et de l'Ouest-malgaches, Tuléar, 1979, 40 pages ronéotées.

culturels hétérogènes, un ensemble cohérent doté d'une spécificité incontestable : la civilisation traditionnelle malgache ? (1).

— comment comprendre que les Proto-Malgaches (2) soient parvenus dans la Grande Ile sans laisser de traces de leurs itinéraires (ni dans les archipels de l'Océan Indien, si l'on retient la voie trans-océanique, ni sur les côtes indiennes, arabes, ou africaines, si l'on retient la voie indirecte cabotant le long du littoral) ?

Telles sont certaines des inconnues que pose l'étude du complexe culturel malgache. Divers essais de synthèse ont été proposés par plusieurs chercheurs, dont les conclusions divergent parfois sensiblement. L'une de ces publications constitue la première application de la glottochronologie à la réalité malgache ; en ce sens, elle revêt un intérêt particulier ; malheureusement, cet essai d'interprétation, dû à la collaboration de P. Vérin, C. Kottak, P. Görlin, n'a pas suscité de réaction critique. Il importe pourtant, nous semble-t-il, de confronter ces conclusions avec les résultats antérieurement acquis, nous constaterons que ces résultats sont tout à fait discordants par rapport à ce que l'on croyait savoir de l'histoire culturelle malgache. Pour apprécier l'ampleur de ces divergences, et afin de ne pas trahir la pensée des auteurs, nous allons très simplement reprendre leurs conclusions, en les traduisant, point par point. Nous ajouterons quelques remarques sur la méthodologie qui a été suivie.

Si nous sommes amené à récuser les résultats ainsi acquis, que démentent l'histoire culturelle et l'anthropologie, nous n'entendons mettre en cause, ni la compétence des trois auteurs — dont deux sont des malgachisants bien connus ni la méthode glottochronologique ; nous estimons simplement que les conclusions aberrantes auxquelles la méthode aboutit prouve que son utilisation a été prématurée, parce que les conditions minimales n'ont pas été réunies au niveau de la collecte des matériaux.

---

(1) En d'autres termes : comment comprendre la *puissance d'intégration culturelle* de cette matrice malgache qui a su *réduire et intégrer* des éléments aussi disparates ? Donnons un seul exemple ; nulle part, à notre connaissance, l'Islam n'a été aussi parfaitement assimilé par une culture où il s'est installé ; des éléments musulmans ont été introduits d'une manière continue du nord au sud de l'Ile par diverses voies : ces éléments ont tous été intégralement malgachisés et l'Islam en tant que tel n'a pas réussi à s'installer.

(2) Le terme proto-malgache désigne ici les premiers malgaches (N.D.L.R.)

## Proposition 1

« La date du premier peuplement de Madagascar se situe autour de l'an zéro ».

Cette indication est la moins fausse des diverses affirmations énoncées au long de cette étude. Elle ne nous semble pas moins inexacte :

— D'une part, on ne peut pas éluder l'hypothèse d'un peuplement pré-malgacien. Les Mikea, et plus généralement les anciennes populations résiduelles de l'ouest et du sud-ouest, posent un réel problème (cf. Molet). On a pu penser à une migration africaine, peut-être de Proto-Bochiman. Un jour prochain, l'archéologue pourra trancher. Si ces contacts ont eu lieu — peut-être de manière épisodique —, ils se situent au cours du premier millénaire avant notre ère (1).

— d'autre part, s'il s'agit non pas des hypothétiques migrations pré-malgaches, mais du peuplement proto-malgache, il convient de reculer, probablement de plusieurs siècles, l'époque proposée ; tout suggère, dans la Grande Ile, le tableau d'un *peuplement encore inachevé* ; d'immenses espaces ont été laissés vides d'hommes ; rappelons qu'en dehors de la côte ouest, la région d'Andapa — l'une des zones les plus riches de l'Ile, à moins de 100 km de la côte — est restée *déserte pendant toute l'histoire malgache*, ne commençant à être peuplée qu'à *l'extrême fin du XIXe siècle*. Les datations faites au radio-carbone ne permettent guère de remonter pour le moment au-delà de la seconde moitié du 1er millénaire (2). Un faisceau de faits convergents (le degré de dégradation de la forêt primaire, la « lisibilité » des toponymes, dont la plupart sont encore compréhensibles) permet de suggérer que les premiers éléments venus des confins austro-asiatiques ont pris pied entre le IIIe et le Ve siècle de

---

(1) On sait que les Bochiman ont été refoulés du nord au sud et d'ouest en est sous la pression des migrations noires, avec lesquelles ils se sont partiellement mélangés. L'éventualité d'une fuite par mer à travers le canal de Mozambique d'éléments bochiman n'a rien d'invoicable, le point d'arrivée, très « naturellement », étant le sud-ouest, surtout si l'on tient compte de trois convergences très remarquables entre d'une part Bochiman et d'autre part anciennes populations du sud-ouest, telles sont décrites par la tradition orale : 1) taille pygnoïde, 2) absence de circoncision, 3) présence de l'occlusion glottale.

(2) Cf. J.P. Domenichini, *op. cit.*, pp. 22-26.

notre ère (1).

## Proposition 2

« La différenciation linguistique commença dès le début de l'implantation des Malgaches dans la Grande Ile ».

Après avoir indiqué que la date des premiers établissements humains dans la Grande Ile se situe autour du début de notre ère, les auteurs ajoutent : « *At least by this time linguistic differentiation among the ancestral population had already begun* ». Nous avouons ne pas comprendre le sens de « *At least* », car si les premiers établissements remontent au début de l'ère, les processus de différenciation ne peuvent évidemment pas remonter à une date antérieure... Mais l'essentiel ne concerne pas cette imprécision formelle : il n'est en rien prouvé que le processus de différenciation ait commencé dès le début du peuplement, et on peut penser au contraire que pendant un certain temps les Proto-Malgaches installés sur la côte orientale sont restés soit groupés dans une aire territoriale de dimensions relativement restreintes, soit en interrelations constantes ; ce n'est qu'après un temps indéterminé — qui a pu atteindre plusieurs siècles — que de véritables isolats démographiques et sociologiques ont pu être constitués. Faut-il rappeler, à cet égard, que la formation des groupes ethniques actuels (qui, il y a quelques décennies, observaient une endogamie assez stricte, actuellement en voie de disparition) est d'origine assez récente ? Quand on sait à quel point les relations de parenté et d'alliance constituent la véritable trame autour de laquelle se tisse l'organisation sociale traditionnelle, on peut penser que la probabilité se situe à l'inverse de l'affirmation gratuite citée ci-dessus : au processus de différenciation des divers dialectes s'opposent en permanence ces interrelations organiques nouées entre groupes apparentés par le sang ou par les intermariages.

Nous ajouterons que, même lorsqu'il y a eu relative « autonomisation » des différents groupes, les contacts ont continué ; il est difficile de dire, dans l'état actuel des connaissances, quelle a pu être l'importance des échanges commerciaux, mais les guerres sont aussi, du point de vue des relations interethniques et interculturelles,

---

(1) Cf. Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches, *Annales de l'Université de Madagascar* (série Lettres et Sciences Humaines), juin 1965, N° spécial archéologie pp. 61-82.

des formes de contact et d'interpénétration ; les données de la tradition aussi bien que les éléments d'information provenant des anciennes sources montrent que des conflits armés étaient habituels.

On notera enfin qu'il n'est pas possible de faire remonter la différenciation linguistique dès le début de l'arrivée des Proto-Malgaches puisque, pendant longtemps, ceux-ci semblent être demeurés — pour l'essentiel — groupés dans un espace géographique relativement restreint.

### Proposition 3

#### « Madagascar a été peuplé par trois grands groupes »

Ceux-ci résument le peuplement de Madagascar sans nuances et sans ambiguïtés, de la façon suivante :

« ... Les plus anciens habitants de Madagascar étaient dans l'ensemble des commerçants. Cette population, parlant une langue indonésienne, a atteint Madagascar après avoir suivi une voie commerciale le long de la côte africaine, où elle se mélangea avec les Africains sur le plan culturel et sur le plan génétique. Tôt dans l'histoire des Malgaches, ce groupe originaire commença à se diviser en trois ensembles... Tankarana, Tsimihety, et tous les autres ».

Nous observerons d'abord qu'aucun fait objectif ne prouve que les « plus anciens habitants de Madagascar » aient été des « commerçants ». Qui dit commerce dit échange entre producteurs et consommateurs ; on voit mal sur quels produits aurait porté ce trafic. Et il est évident que ces navigateurs n'avaient pas noué des relations commerciales avec Madagascar puisque, par définition, la Grande Ile était encore vide d'hommes. Tout ce que l'on sait des migrations océaniennes, en Polynésie par exemple, conduit au contraire à penser que les grandes pulsations migratoires qui, d'époque en époque, ont fait sortir des groupes de leurs foyers de concentration sont dues soit à la pression démographique, soit aux vicissitudes de guerres intestines, soit aux conséquences d'une défaite devant un adversaire extérieur, bien plutôt qu'à des raisons commerciales.

Mais en dehors de cette remarque initiale, c'est tout le problème du peuplement de Madagascar qui se trouve posé. A ce sujet, on peut dire que tout ce que l'on sait actuellement contredit la tripartition proposée. En effet, on peut esquisser le schéma suivant, en distinguant trois grandes « séquences » globales :

- dans le cadre des couches indonésiennes :
  - . un peuplement proto-malgache anciennement installé ;
  - . un peuplement néo-malgache, qui se situe entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle ;
- dans le cadre des couches africaines :
  - . un élément ancien, dont l'origine pose encore des problèmes ;
  - . un élément récent d'origine servile (Makoa et autres esclaves faits captifs aux Comores).
- dans le cadre des couches «arabes» :
  - . divers groupes parvenus à Madagascar dans des conditions qui restent à élucider (les premiers arrivants s'étant installés sans doute dès le XI<sup>e</sup> siècle), groupes du nord-ouest et du nord ;
  - . le peuplement Zafy-Raminy.

Il existe encore d'autres éléments ethniques et culturels, mais on peut penser que cette tripartition forme la base des populations actuelles de Madagascar ; elle s'oppose tout à fait à la tripartition proposée par les auteurs.

Nous reprendrons rapidement quelques-unes des données concernant respectivement ces problèmes fondamentaux qui concernent l'arrivée et la superposition des diverses couches ethniques et culturelles.

1. Ce schéma traditionnel qui fait intervenir deux sous-ensembles d'origine indonésienne a été esquissé depuis le début des recherches malgachisantes sans contestation. Mais plusieurs chercheurs présentent désormais une vision nouvelle. A la suite de Hubert Deschamps, on a supposé que les anciens Malgaches pouvaient provenir non pas plus ou moins directement d'Indonésie, mais de la côte orientale africaine : des migrations progressives les auraient conduits successivement en Inde, dans le Golfe Persique, en Afrique de l'est ; Pierre Vérin a même estimé que les Proto-Merina étaient arrivés dans leur habitat actuel des Hautes-Terres, non par la côte orientale malgache, ni par Maroantsetra, mais par le Nord-Ouest de Madagascar. On peut seulement faire remarquer qu'aucune tradition n'a conservé le souvenir de ces origines supposées et que les très rares éléments culturels malgaches qui existent sur la côte orientale d'Afrique (instruments de musique, pirogue à balancier) peuvent s'interpréter beaucoup plus simplement comme étant la conséquence de contacts noués *après* le peuplement de la

Grande Ile dans le cadre des interrelations (commerce, razzias et guerres) établis pendant plus d'un millénaire entre les deux rives du Canal de Mozambique.

Tout récemment (communication personnelle), Jean Pierre Domenichini et Bakoly Domenichini-Ramiaramanana sont parvenus à une interprétation encore plus audacieuse, qui renverse les perspectives traditionnelles. Se fondant sur une argumentation qui réunit des données d'ordre linguistique, anthropologique et sociologique, ces chercheurs nient la pertinence de la catégorie néo-malgache (c'est-à-dire proto-merina) et en même temps mettent l'accent sur l'existence d'un élément andriana d'origine africaine ou arabo-africaine.

Pour eux, ce qui constitue actuellement l'ensemble merina représente la différenciation locale d'une partie des anciennes populations arrivées sur la côte orientale dans le courant du premier millénaire : il n'y aurait donc pas lieu de distinguer entre proto-malgaches et néo-malgaches ; les Merina seraient des Proto-Malgaches installés dès l'origine sur le littoral avec les autres et ayant gagné ensuite leur habitat actuel. Dans cette hypothèse, l'irrigation inondée ne serait nullement une novation technique merina du XII-XIIIe siècle ; elle aurait peut-être déjà fait partie de la culture vazimba. D'autre part, des éléments arabo-africains, vraisemblablement swahili, seraient à l'origine de l'*« ordre »* andriana.

Nous reconnaîtrons volontiers que cette ré-interprétation a le mérite d'apporter une explication satisfaisante à plusieurs problèmes restés irrésolus ; en particulier, on comprendrait enfin, si les Merina n'étaient pas arrivés aux XII-XIIIe siècles, pourquoi les *fomban-drazana* restent aussi désespérément muets sur les origines (dès lors trop reculées dans le temps pour être mémorisées) ; on comprendrait aussi pourquoi il a été, tout au moins jusqu'à maintenant, impossible de retrouver la trace de migrations merina depuis la côte orientale jusqu'aux Hautes Terres (soit dans les traditions locales, soit dans la toponymie, soit dans l'archéologie — villages fortifiés —) ; on comprendrait enfin une particularité signalée depuis longtemps : la présence, chez les Andriana, d'un type anthropologique indiscutablement africain (chez les Merina, les types les plus clairs se retrouvent chez certains Andriana — type majoritaire, indonésien, *fotsy*, *lavavolo* — et dans l'ordre des Hova ; les types foncés, de style africain, à teint sombre et à cheveux crépus se trouvent en majorité dans l'ancien ordre *mainty* et — à

titre minoritaire — dans l'ordre andriana). Ce type a parfois été relié, sans aucune preuve, aux éléments vazimba ; nous reprendrons le problème vazimba au paragraphe suivant. La théorie générale ainsi esquissée, quelque séduisante qu'elle soit, demeure pour le moment sans fondements objectifs ; il s'agit d'une hypothèse de travail qui peut permettre une «relecture» des faits, mais qui manque de documents probants.

2. Le problème vazimba ne peut, bien entendu, être repris ici en détail. Dans l'état actuel des recherches, on ne peut savoir s'il s'agit d'éléments africains ou indonésiens. Il conviendrait de dresser le plus tôt possible l'inventaire des sites vazimba qui sont encore bien actualisés dans les traditions et la toponymie ; il semble bien que le centre vazimba ait été les Hautes Plaines (on constate que leur souvenir est associé beaucoup plus souvent à des faciès de vallées et de marécages qu'à des faciès de collines — malgré les Antehiroka et d'autres sites d'altitude) mais l'ampleur de leur dispersion, après l'installation des populations merina, a été sous-estimée : nous avons montré que la tradition — et la toponymie — repère leurs traces au-delà du Mangoro jusqu'au sein de la forêt orientale.

Mais l'essentiel est ailleurs. Il conviendrait, selon nous, de repenser le problème des relations Vazimba-Merina à la lumière de la critique historique moderne ; c'est ce que font avec succès les jeunes historiens malgaches, qui entendent bien démythifier l'histoire «officielle» des *Tantara ny Andriana* aussi bien que l'histoire coloniale, en traquant la réalité socio-économique et socio-politique au-delà des hagiographies. Ne peut-on pas penser que la tradition officielle des dynasties merina a occulté une grande partie des réalités historiques ? Nous pensons, quant à nous, qu'il s'est produit pour l'histoire malgache des Hautes Plaines, le même phénomène de distorsion qui est intervenu pour l'histoire des origines de Rome. On sait aujourd'hui que les relations classiques ont complètement dénaturé les conditions dans lesquelles ont eu lieu les contacts entre les Etrusques et les premiers Romains ; le rôle des Etrusques, qui apparaît aujourd'hui comme ayant été déterminant dans de nombreux domaines d'importance majeure — de la technologie (*cloaca maxima*) à l'organisation politique (les Rois sacrés), des structures familiales (fonction de la femme) aux rituels et aux croyances (haruspices) — a été systématiquement minoré : le vainqueur minimise le vaincu, peut-être d'autant plus que l'apport culturel a été plus grand. On devrait ré-interpréter

l'histoire ancienne merina selon le même éclairage ; les Merina victorieux des populations autochtones — dont une partie a émigré à l'ouest et à l'est — ont intégré en leur sein de nombreux éléments vazimba, et ont contracté des alliances matrimoniales qui ont permis d'unir les deux ensembles (On ne peut d'ailleurs oublier que les premiers princes historiques ont été des reines vazimba...)

3. Les données du problème des couches culturelles arabes à Madagascar ont fait l'objet d'une récente et précieuse mise au point de Pierre Vérin (1). Ces recherches se sont limitées au Nord de l'île. De nombreuses inconnues persistent au sujet de l'importance, de la date d'apparition et de l'origine des éléments arabes et arabo-persans.

On constate que des éléments de culture islamique sont partout présents au sein de la civilisation *traditionnelle* malgache. Leur origine est au moins quadruple : certains ont été introduits avec les apports swahili ; d'autres sont la conséquence du commerce noué à travers les «échelles» de la côte orientale et du Golfe Persique ; d'autres proviennent de migrations plus ou moins bien identifiées historiquement, dont la principale est celle des Zafiraminia. Enfin, il existe des éléments persans, donc non arabes, encore trop mal connus (2).

Beaucoup d'inconnues subsistent : quel est le rôle des migrants issus des côtes indiennes ? Quel est l'acception exacte du mot *Mekka* cité par de nombreuses chroniques (on a pensé qu'il pouvait désigner une région et non pas «la» ville) ? Quelle a pu être l'importance des groupes — et des thèmes culturels — venus de Perse ? Quelles ont été les incidences des luttes intervenues au début de l'Islam, en Arabie, entre les premiers Musulmans et les Arabes ?

On nous permettra, à cet égard, de rappeler que nous avons attiré l'attention sur le fait qu'il existe sur la côte orientale

---

(1) *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Université de Lille III, 1975, 1028 p., 31 photographies.

(2) L'aire d'extension des influences venues de Perse est peut-être plus importante qu'on ne l'image : les pièces de facture chinoise en très belle céramique déposées dans les tombeaux royaux de Miary ont peut-être été amenées par des navigateurs et commerçants persans (l'origine chinoise directe pouvant être exclue, en dépit des navigateurs de Cheng Ho qui ont atteint la côte orientale d'Afrique) ; on sait, en effet, qu'il existait en Perse des ateliers de fabrication de porcelaine chinoise.

malgache des groupes «arabisés» qui semblent connaître les éléments culturels caractéristiques de l'Islam «première manière», celui d'avant l'Hégire ; il y a là un problème extrêmement intéressant témoignant en faveur de migrations très anciennes, qui sont la conséquence de dissensions intestines survenues entre les premiers fidèles du Prophète ; on sait que des minorités vaincues ont dû s'exiler d'Arabie à plusieurs reprises, en particulier vers l'Ethiopie.

Peut-être la Grande Ile a-t-elle reçu de tels apports (1).

#### Proposition 4

« Le premier des trois groupes a donné la population tsimihety, ethnie habitant une zone intérieure, et demeurée isolée du reste de la population malgache, parce que les ressources de son habitat étaient sans intérêt pour leurs voisins ».

Chaque élément de ces propositions est erroné :

L'origine des Tsimihety n'a rien à voir avec cet hypothétique «premier des trois groupes» ; les Tsimihety, comme les autres ethnies, sont de formation récente. Aucun élément ne permet de croire à une différenciation précoce d'un ensemble proto-tsimihety.

Les Tsimihety sont actuellement répartis depuis la côte Est jusqu'aux alentours de la côte occidentale ; ils se sont développés à partir de clans installés sur le littoral dans la région de Mananara ; c'est de cette zone qu'ils se sont dirigés vers l'intérieur. Ces généalogies sont très nettes en ce qui concerne la filiation avec les clans de la zone sub-littorale .

Loin d'être isolés du reste des Malgaches, ils ont entretenu avec ceux-ci des relations constantes, particulièrement avec leurs voisins betsismisaraka (mais aussi avec les Sakalava). Les mariages mixtes sont assez nombreux. Par exemple, au sein de la cuvette d'Andapa, ils sont étroitement mêlés aux Sakalava.

Ce sont des pasteurs-agriculteurs dont l'habitat, quant à ses ressources, ne présente pas d'originalité marquée. A l'inverse de ce qu'indique la proposition citée, on remarquera que l'habitat original des Tsimihety, loin de n'avoir pas provoqué d'intérêt pour leurs voisins, a été au contraire peuplé par ceux-ci : ainsi que le montre la carte ethnique de la région, toute la zone de Mananara,

---

(1) Cf. Jean Poirier, *Données écologiques ...*, op. cit.

anciennement peuplée de Tsimihety, est actuellement à majorité ethnique sakalava (1).

D'autre part, peut-on réellement penser que les Tsimihety constituent la seule population malgache à économie agro-pastorale (riziculture + élevage ?) (*«The only Malagasy population to rely on an economic base which mixes cattle pastoralism with shifting cultivation»* p. 73). Ne pourrait-on pas plus justement dire exactement le contraire, à savoir que la majorité des populations malgaches pratiquent ce type d'économie ? N'est-ce pas précisément une caractéristique des cultures malgaches que de mêler la riziculture et l'élevage, partout où les conditions écologiques le permettent ? (c'est-à-dire partout sauf dans les régions sub-arides du sud, et les régions de la forêt orientale). En tout état de cause, de ce point de vue, le régime agro-pastoral des Bezanozano et des Sihanaka est tout à fait comparable à celui des Tsimihety.

Dans leur désir de justifier l'isolement — prétendu — des Tsimihety, les auteurs estiment que cette ethnie a toujours été considérée par la tradition malgache comme à part, et qu'elle a constitué une des rares populations à n'avoir jamais été complètement subjuguée par le pouvoir merina.

Or, les Tsimihety sont très loin d'être le seul groupe à avoir échappé à l'hégémonie totale de la monarchie merina ; on peut même dire qu'à ce sujet d'autres populations sont restées encore plus indépendantes : ainsi bien entendu les Mahafaly, mais aussi les Bara et une partie des Tanala.

Les auteurs nous permettront-ils de noter que l'on est un peu déconcerté lorsque l'on constate ainsi que presque chacune de leurs affirmations, chaque indication d'un fait «positif», appelle le démenti ? Cela revient à dire qu'il ne reste rien, ou presque rien, de l'argumentation présentée.

### Proposition 5

« Les Tankarana ont été isolés des Tsimihety et des autres Malgaches par des barrières montagneuses ».

Les reliefs du Nord de l'île n'ont jamais empêché la circulation des hommes ; les massifs ne sont importants qu'au centre ; à l'ouest et à l'est, il existe des seuils littoraux assez larges, où la circulation facile permet les communications.

(1) Cf. Carte des groupes ethniques *Atlas de Madagascar* carte N° 22.

L'étude la plus complète que nous possédons au sujet des Antankarana — dont la bibliographie est brève — est celle de Roland Waast (à paraître dans *Ny Razana tsy mba maty, Cultures traditionnelles malagasy*). Nous lui empruntons les éléments suivants, qui contredisent les affirmations des auteurs précités.

Roland Wasst indique dès le début de son travail que loin d'être isolés, les Antankarana «ont été rejoints dans le courant du XXe siècle par des originaires de toutes les régions de l'île (1) qui sont aujourd'hui au nombre de 80 000 répartis dans tous les villages antankarana. Il n'est pas possible de penser la société antankarana indépendamment de ces immigrants...» On ne saurait imaginer démenti plus catégorique.

Mais c'est tout au long de l'histoire que s'affirment des contacts avec l'extérieur. On rappellera que la dynastie Zafinifotsy, qui règne sur le pays, est d'origine allogène — comme presque toutes les dynasties malgaches. On sait l'importance des relations nouées avec des éléments arabes ou arabisés depuis une époque reculée.

D'autres éléments se sont installés dans le nord sans se laisser assimiler ; le principal exemple est celui des Onjatsy (que R. Waast écrit Njoaty) largement endogames encore à l'époque actuelle. Enfin, on sait que les Antankarana ont eu des relations (d'hostilité) particulièrement intenses avec les groupes sakalava tout au long de leur histoire.

En résumé, nous constatons que l'argument essentiel qui fonde l'interprétation des autres — l'isolement des Antakarana — argument excusable du fait de la quasi-ignorance où l'on se trouvait avant les recherches de Waast sur ce groupe, disparaît totalement.

### Proposition 6

« Le troisième groupe réunit le reste de la population malgache, qui est réparti sur les côtes occidentale et orientale ».

On ne peut évidemment pas rassembler en une entité particulière «tous-les-Malgaches-sauf-les-Tsimihety-et-les-Tankarana» ; une telle classification n'a aucune justification, historique ou culturelle. Nous avons rappelé au § 1 que la complexité du peuplement ne saurait se laisser enfermer dans une telle schématisation et que — fait encore plus grave — les critères pertinents de distinction entre

---

(1) C'est nous qui soulignons.

ces groupes sont tout à fait différents (il faut prendre en considération les éléments indonésiens — paléo et néo — les éléments africains, les éléments arabisés).

Le peuplement des régions occidentales est mal connu, mais toutes les données tendent à montrer qu'il a été tardif. Il semble qu'il se soit effectué pour l'essentiel du Sud au Nord à partir des populations installées dans le sud de l'île. On peut penser au surplus que le peuplement du Sud et de l'Ouest de l'île s'est fait lui-même assez tardivement, en tous cas après la mise en place des groupes de la côte orientale, et à partir de ceux-ci ; c'est en tout cas ce que montrent, pour la période historique, les traditions et les généalogies. C'est donc le dispositif d'ensemble du peuplement qui est faussé par la présentation que les auteurs en donnent et, corrélativement, toutes les conséquences qu'ils en tirent s'en trouvent invalidées.

### Proposition 7

« Après 700 il y a eu une perte des contacts entre les populations de la côte orientale et celles de la côte occidentale, ce qui a entraîné la différenciation de deux ensembles : Ouest et Sud d'une part, centre et Est d'autre part »...

Nous venons de rappeler que les données du peuplement sont différentes : il est plus que probable qu'au VII<sup>e</sup> siècle les régions de l'Ouest étaient pratiquement vides d'hommes ; l'opposition de deux sortes de populations est donc sans objet : il faudrait d'abord démontrer l'existence d'un peuplement très ancien des régions centre-ouest. Or, les documents datés que l'on possède concernent la région de Tuléar certainement peuplée bien avant les zones du centre-ouest, et ne remontent pas avant le X<sup>e</sup> siècle. Il n'existe qu'un seul site daté d'une époque antérieure, celui de Sarodrano, dans la région de Tuléar, que le radio-carbone fait remonter au Ve siècle de notre ère. Toutefois, nous voudrions rappeler ici qu'il n'est pas possible, scientifiquement parlant, de se fonder sur un fait isolé, de cet ordre, pour en tirer des conclusions sûres. On oublie trop souvent que de nombreux éléments peuvent intervenir pour fausser la datation, le prélèvement n'étant pas toujours effectué dans des conditions absolument rigoureuses et des facteurs d'origine extérieure (imprégnation par les eaux de pluie par exemple) pouvant affecter les résultats de l'analyse. Il faut donc admettre qu'il serait indispensable d'appliquer le protocole suivant :

1. plusieurs prélèvements doivent être faits sur le même gisement à des endroits différents ; par exemple A, B, C.
2. chaque prélèvement doit être séparé en deux parties ; on aurait ainsi des lots A1, A2, B1, B2, C1, C2.

3. les lots A1, B1, C1 devraient être expertisés par un laboratoire, les lots A2, B2, C2 devraient être expertisés par un autre laboratoire de manière à pouvoir confronter les résultats.

Cette exigence d'un *double examen* à propos d'une même pièce est fondamentale. Nous ne nous dissimulons pas qu'elle est rarement respectée, les coûts de ces analyses étant malheureusement très élevés — et la responsabilité des chercheurs n'est pas en cause. Cependant, on nous permettra de conclure sur ce point qu'il faut attendre des recherches ultérieures avant de conclure à l'ancienneté du peuplement de la côte occidentale.

Enfin, nous ferons remarquer d'une part que la césure de «700» n'a pas de justification archéologique ; il s'agit d'une datation purement conjecturale ; d'autre part, l'opposition entre deux «centres», Ouest et Sud d'un côté, centre et Est de l'autre, est également une simple hypothèse : on ne sait même pas si, à cette époque, l'Imerina était peuplée.

### Proposition 8

«Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les éléments appartenant au groupe oriental sont arrivés dans l'intérieur de l'Ile, ils y pratiquèrent la rizière irriguée et s'adaptèrent à un habitat d'altitude».

On ignore encore tout, ou presque, de l'origine des Merina. Il est curieux de noter que l'affirmation précédente contredit les publications antérieures de l'un des trois auteurs (P. Vérin) pour lequel, contrairement aux idées reçues, les Merina seraient venus par les régions nord-ouest de l'Ile (en provenance de la côte orientale d'Afrique).

Il est, certes, peu probable que ces régions nord-ouest soient le lieu de provenance des Merina. Le problème reste ouvert. On sait que les très rares traditions que les Merina ont conservées à ce sujet font état de trois origines : la région de Maroantsetra, la côte orientale, la région de Fort-Dauphin. Seules des recherches ultérieures permettront de faire avancer la question (par exemple le repérage — très difficile en zone forestière — des villages fortifiés sur *tanety* avec système complexe de fossés, qui pourrait signer l'itinéraire des migrations).

Enfin, il ne semble pas possible de considérer seulement les Merina comme «des éléments appartenant au groupe oriental» ; ils représentent en réalité un type ethnique très original et, on le sait, ressenti comme tel par tous les Malgaches ; sur le plan anthropologique, la spécificité du type merina se définit très nettement — en

dépit des nombreux contacts intervenus au cours de l'histoire — par trois caractères fondamentaux : les cheveux lisses, la peau claire, le crâne brachy — ou mésocéphale. L'hypothèse présentée fait simplement dériver l'ethnie merina des populations anciennement installées sur la côte orientale ; il faudrait pouvoir présenter des preuves avant d'abandonner la typologie classique, qui distingue les Proto-Malgaches, Indonésiens installés dans le courant du 1er millénaire, et les Néo-Malgaches, qui sont arrivés au début du second millénaire et qui ont peuplé les Hautes Plaines, un ou deux siècles plus tard.

### Proposition 9

« Vers le début du XIV<sup>e</sup> siècle, ces populations, économiquement et techniquement de culture supérieure, ont absorbé les éleveurs qui les avaient précédés, et les ont refoulés dans les zones plus arides du Sud et de l'Ouest qui ne permettaient pas la culture en rizière irriguée ».

L'affirmation de la présence de populations d'éleveurs en Imerina est simplement hypothétique. Les indices en ce sens sont trop ténus (cf « Histoire de Ranoro », ASEMI, 1977, N° 3—4, p. 103, § 12). On remarquera que les Hautes Plaines, alors couvertes d'un manteau forestier pratiquement continu, constituaient un écosystème nullement favorable à l'élevage.

La date d'arrivée des Merina sur les Hautes Plaines est impossible à fixer exactement, il est peu vraisemblable que le début du mouvement se situe « vers 1 300 » comme l'indiquent les auteurs. Il faut vraisemblablement le retarder d'un siècle ou peut-être même d'un siècle et demi, si du moins l'on se fonde sur les chronologies des premiers rois.

Le prétendu « conflit » avec les éleveurs n'a pas laissé de traces historiques ; les traditions font état de contacts (qui ont été certainement conflictuels, mais qui ont abouti d'autre part à de nombreuses alliances) avec une population autochtone encore mal connue, celle des Vazimba, qui étaient vraisemblablement des collecteurs, cultivateurs de riz sur tavy, (ils possédaient sans doute du bétail, sans que pour cela ils puissent être qualifiés de peuple pasteur).

Ces Vazimba ont été partiellement absorbés et partiellement refoulés, mais ce refoulement s'est effectué non seulement vers l'Ouest, mais aussi en direction de l'Est où l'on trouve encore, dans

la tradition historique des Bezanozano, dans la toponymie, et dans l'archéologie de l'Ankay (tombeaux vazimba), de nombreuses traces de ce mouvement .

Les zones «arides» du Sud et de l'Ouest, contrairement à ce qui est dit, se prêtent en de nombreuses régions à la culture sur rizière irriguée ; de plus, il est probable qu'à l'époque, cette région était recouverte elle aussi au moins partiellement de formations arborées (cela est vrai à la fois de l'Ouest et du Sud) et de nombreuses traditions sakalava et mahafaly font encore état de la présence d'un couvert forestier qui n'a vraisemblablement fini de disparaître — incomplètement — qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, nous ferons observer que si les régions du Sud et de l'ouest n'ont connu que tardivement la culture en rizière irriguée, ce n'est pas parce qu'elles ne le permettaient pas (la preuve, c'est qu'on en fait maintenant) mais parce que ces régions :

- d'une part, ont été utilisées comme terrains de parcours par des éleveurs de bovidés — les terrains aménageables en rizières constituaient pour eux des pâturages de saison sèche, en raison de l'humidité qu'ils conservaient.
- d'autre part, ont servi de région de refuge à des populations (Vazimba) qui, si l'on en juge par les traditions, ne pratiquaient pas la technique de la rizière irriguée.

#### Proposition 10

«Les autres éléments constituants du groupe occidental, qui sont les Sakalava et les Vezo, se sont spécialisés, ceux-ci dans la pêche et ceux-là dans le commerce (les Sakalava, à la suite du contact avec les Européens et de la pratique de l'esclavage devinrent très puissants entre les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)».

Nous relèverons deux affirmations excessives ou inexactes concernant les Sakalava :

— Il n'est pas certain que l'hégémonie sakalava soit directement consécutive au contact avec les Européens ; il faudrait d'ailleurs étudier les conséquences qu'ont pu avoir les relations entre Sakalava et Arabes (ou Arabo-Africains).

— L'esclavage n'a pas seulement été la conséquence du contact avec les Européens ; le trafic servile s'est développé, semble-t-il, depuis l'arrivée des éléments arabisés ; la présence d'esclaves dans toutes ces régions est attestée par les premiers voyageurs aussi bien chez les Sakalava que chez les Mahafaly (cf. Journal de Drury ).

S'il est impossible de présenter les Sakalava comme «spécialisés dans le commerce», — car ils étaient surtout des éleveurs — dire des Vezo qu'ils étaient «spécialisés dans la pêche» est également excessif, certes, le *cliché* vezo connote un genre de vie maritime, et une activité de pêcheurs, mais la réalité est bien différente ; les pêcheurs ne quittent guère le récif et, surtout, de nombreux Vezo ne sont pas pêcheurs. Ainsi que le note, dans un ouvrage récent, Bernard Koechlin : «le Vezo cultive à mi-temps et élève des bœufs» (1), et on doit souligner le fait que les agglomérations sédentaires de cultivateurs vezo sont presque aussi nombreuses que les villages de pêcheurs, ainsi que le montre la carte publiée par le même auteur : «Toponymie et modes de vie de la côte malgache entre Tuléar et Morombe» (2).

## Proposition II

### «Dialectologie malgache»

Bien que les études dialectologiques soient encore dans leurs débuts, on peut esquisser les grandes lignes d'une classification, qui est en désaccord avec les propositions critiquées.

Nous présenterons au paragraphe suivant des observations critiques concernant la méthode suivie. Nous voudrions ici formuler deux remarques d'ordre général.

#### 1. En ce qui concerne la classification d'ensemble des dialectes.

Il semble que l'on puisse tracer une première frontière de démarcation entre d'une part les dialectes de l'Ouest et d'autre part les dialectes du centre (Merina et Betsileo) et de l'Est, cette ligne est coupée au Nord par une frontière (extrêmement floue et diffuse, bien entendu) horizontale qui particularise les Antankarana, les Tsimihety et les Betsimisaraka du Nord.

D'autre part, les dialectes du sud constituent, semble-t-il, un autre sous-ensemble, à l'intérieur duquel il conviendrait d'ailleurs de distinguer entre les Mahafaly et les Antandroy.

---

(1) Cf. «*Les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar*, Paris La Haye, Mouton (Cahiers de l'Homme), 1975.

(2) *Ibid.*, p. 25. On notera que le «cliché» vezo est si prégnant que l'ouvrage de Koechlin est sous-titré «Contribution à l'étude de l'éco-système de semi-nomades-marins» — et, en effet, c'est à ces sociétés que l'ouvrage est consacré ; mais les «semi-nomades marins» ne constituent qu'une partie de l'ensemble vezo.

## 2. En ce qui concerne la pertinence du concept d'ethnie

Un certain nombre d'observations doivent être faites, qui touchent aux cadres et au domaine circonscrits : par la recherche :

— les auteurs ont retenu 15 groupes (en tenant compte de la duplication de trois groupes : Betsileo, Sakalava, et Antandroy (1) si la liste plus ou moins officielle des groupes ethniques a été reprise, l'absence de plusieurs groupes est regrettable (2).

— ce n'est ni 15, ni 21 groupes qu'il eût fallu retenir pour couvrir la réalité ethno-culturelle malgache, mais une cinquantaine — au moins —, ainsi que nous l'avons montré dans une publication antérieure, le concept de groupes ethniques étant fondé sur un «critère subjectif» : le sentiment de co-appartenance (3).

— même en retenant la cinquantaine d'ethnies qui représentent assez correctement l'ensemble des populations malgaches, on ne peut être assuré de la pertinence du concept : non seulement, comme nous le rappellerons au paragraphe suivant, parce qu'il est inexact de faire l'équation : une ethnique = une langue, mais parce que le problème de la fonction des groupes ethniques est encore très mal connu : si les ethnies représentent bien une réalité actuelle, vivante, elles semblent d'origine récente, et de formation composite; certaines, comme les Tanala, sont peut-être de quasi ou de pseudo ethnies. Toute la question devrait être reprise de ce point de vue — en d'autres termes, les fondements mêmes de l'analyse glottochronologique peuvent être faussés.

En tout état de cause, il eût été préférable, d'une part, de prendre en compte une cinquantaine de groupes, d'autre part, de dissocier en deux (ou parfois en trois) sous-ensembles certains de ces groupes, non seulement les Betsileo et les Sakalava, mais les Betsimisaraka, les Tanala, et les Bara.

---

(1) Merina, Taimoro, Betsimisaraka, Sihanaka, Betsileo (deux sous-ensembles), Antambahoaka, Antaisaka, Zafisoro, Tsimihety, Antankarana, Vezo, Mahafaly, Sakalava (deux sous-ensembles), Bara, Antandroy (deux sous-ensembles).

(2) Nous avons distingué avec Jacques Dez une cinquantaine de groupes.

(3) Cf. J. Poirier et J. Dez, *Les groupes ethniques de Madagascar*, Antananarivo, 1964 (multigr.)

## **Proposition 12**

### **«Méthode glottochronologique»**

Bien que cette méthode ait déjà plusieurs décennies, elle reste encore assez imprécise ; mais surtout, elle exige des conditions de validité très strictes.

Nous soulignerons d'abord que les résultats que nous venons de commenter s'opposent de façon particulièrement nette à tout ce que l'on croit savoir aujourd'hui du peuplement de Madagascar ; faut-il donc en conclure que la glottochronologie, qui débouche sur des conclusions aussi aberrantes, n'est pas une méthode «fiable» ? Ou faut-il admettre que cette méthode, à condition que ses résultats soient validés par des faits probants — ce qui n'est pas le cas pour le moment —, conduise à une révision complète de ce que les malgachisants croyaient savoir ?

Il semble que l'explication se situe sur un autre plan : ce n'est pas tant la méthode qui est à incriminer que les conditions dans lesquelles elle a été utilisée. En effet, la glottochronologie ne peut être appliquée à n'importe quelle situation historique. Idéalement, elle permet de remonter le «phylum» linguistique auquel se rattachent des langues ou des dialectes provenant d'un tronc commun, chaque sous-ensemble ayant poursuivi une évolution autonome à partir de sa séparation.

Mais dans la situation malgache interfèrent plusieurs causes d'erreur, qui apportent au schéma des perturbations telles que la méthode n'est plus pertinente :

- en ce qui concerne les rapports entre le malgache et l'indonésien
  - . la séparation à partir de l'indonésien commun n'a pas été univoque ; elle ne s'est pas faite brutalement en un délai restreint, mais s'est sans doute étalée sur de longues périodes ; d'autre part, les contacts avec les archipels indonésiens ont persisté pendant plusieurs siècles ,
  - . fait plus important encore : une «greffe» indonésienne s'est produite entre les XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles par l'arrivée de nouveaux migrants ; ces apports néo-indonésiens (Merina) ont changé radicalement les données du problème ,
  - . les études sur l'indonésien commun ne sont peut-être pas suffisamment avancées pour que l'on puisse disposer d'éléments de référence incontestables.

— en ce qui concerne la différenciation interne des dialectes

- un premier facteur est de nature à perturber l'analyse : les sous-ensembles ethniques à partir desquels, au terme de processus sur lesquels nous ne sommes pas renseignés, se sont constitués les dialectes, n'ont pas été isolés les uns par rapport aux autres au cours de l'histoire malgache : cela signifie que des interrelations ont existé entre eux et qu'en d'autres termes ils ne constituent peut-être pas des formations opposables selon des critères pertinents.
- un second facteur, spécifique à la culture malgache, joue dans le même sens : dans plusieurs régions, le décès des chefs entraîne des *fady* linguistiques ; des mots sont amenés à disparaître du vocabulaire. Cette coutume existe surtout dans l'Ouest mais elle a pu être plus importante encore autrefois ; en tout état de cause, il y a là une cause d'erreurs à laquelle il est impossible de remédier.

Ces diverses données suffisent à montrer que l'application de la glottochronologie aux réalités malgaches est une démarche au moins *prématuée*, et non scientifique ; c'est ce qui permet de comprendre les résultats aberrants auxquels elle aboutit.

On pourrait d'autre part critiquer l'échantillonnage (le terme ne peut être pris dans son acception statistique) auquel les auteurs ont procédé.

Ainsi, l'étude visée ici ne possède qu'un témoignage sur le Betsimisaraka, alors que Dez a établi qu'il fallait distinguer Betsimisaraka du Nord (retenu pour l'étude) et Betsimisaraka du Sud (qui, en réalité, est plus proche de l'Antaimoro que du Betsimisaraka du Nord).

Les auteurs de l'étude l'ont d'ailleurs bien senti, qui ont distingué le Betsileo d'Ambositra (dont il est vrai qu'il est plus proche du Merina), deux témoignages sur le Sakalava du Menabe, deux pour l'Antandroy. En revanche, ils n'ont pas de témoignage sur l'Antaifasy, l'Antanosy, le Bezanozano, le Vorimo, le Sakalava du Sambirano, celui du Boina, et leur témoignage sur le Bara ne vise que la partie la plus orientale du pays bara.

A mon avis, ceci est néanmoins de peu de conséquences, parce que le nombre des observations faites, par ailleurs, est déjà considérable, et que de toute façon, on peut leur appliquer la technique de la glottochronologie pourvu que l'on n'en tire de conclusions que limitées aux observations faites.

— en ce qui concerne les niveaux d'appréhension de la langue

1. Un risque d'erreur bien plus grand encore résulte du fait qu'il est possible de recueillir, lors de l'enquête lexicale, des termes appartenant à des niveaux de langue différents, et de comparer, si on n'y prend garde, par exemple, un terme du vocabulaire des chefs dans un dialecte déterminé avec un terme du langage commun dans un autre dialecte, alors que l'existence d'un terme particulier dans le premier langage suppose l'existence du même terme commun.

Nous envisageons l'existence de trois sources (au moins) d'erreurs possibles :

- au niveau du langage commun lui-même, termes du langage poli et termes du langage familier ou plaisant ;
- au niveau d'un dialecte considéré, termes du langage des chefs et termes du langage commun ;
- dans les mêmes conditions, termes particuliers substitués à des termes du langage commun par suite d'interdits de langage (notamment décidés après le décès de chefs).

La première cause est effective dans tout Madagascar, les deuxième et troisième surtout dans les domaines du Sud, de l'Ouest et du Nord-Ouest. Certes, ces causes ne sont plus vivantes aujourd'hui (j'entends les deuxième et troisième), mais leurs conséquences demeurent dans l'existence de nombreux synonymes. Lequel retenir lors de l'enquête ? Et d'abord, il faudrait avoir relevé tous ces synonymes.

C'est ainsi que *anao* est connu dans tout Madagascar, *iha* appartient à un vocabulaire familial ; les distinctions entre *io* et *ity* peuvent résulter simplement des conditions de l'enquête ; d'une façon générale, *maro* et *be* sont connus dans tous les dialectes, mais ces deux termes n'ont pas identiquement le même sens, et donc tout dépend de la façon dont l'informateur a entendu répondre à la question posée ; *mitsam ike*, *mikama*, anciens termes du vocabulaire des chefs, dissimulent l'existence des mots communs *homa* et *mihina* ; *somondrara* résulte de l'inspiration de l'informateur, car *nono* existe en *tsimihety* ; *kabeso*, *fanantete*, *ambone* n'ont été adoptés ou créés que pour être synonymes, dans des cas particuliers, de *loha* ; pourquoi retenir *milaza* pour le merina (qui signifie «déclarer» et non «dire») et pas *miteny*, *mivolana* ? etc.

On ne doit pas se servir d'une liste de mots établie en réponse à un questionnaire : si ce procédé offre l'avantage de la rapidité et

de la commodité, il est, en revanche, source de bien des erreurs possibles.

Etant donné les exigences propres à la technique de la glottochronologie, et pour en faire une bonne application, il faut que l'établissement du vocabulaire de base soit très soigné, et il ne peut l'être que dans la mesure où l'on dispose de lexiques développés de chacun des langages comparés. Ceci n'a manifestement pas été le cas pour l'étude en question ici, alors que pour bien des dialectes qui y sont envisagés, on disposait déjà d'une documentation bien plus étendue que celle que pouvait fournir l'enquête menée sur questionnaire auprès d'informateurs isolés. La preuve *a contrario* est fournie par le fait que les indications données par deux informateurs antandroy et deux informateurs sakalava, cependant respectivement de régions voisines, diffèrent précisément parce que chacun d'eux donne d'un même parler l'image qui lui apparaît convenable.

En réalité, l'unité de vocabulaire à travers Madagascar est plus grande qu'il ne paraît à travers l'étude visée ici.

2. D'autre part, les auteurs de l'étude ne s'attachent pour appliquer leur technique qu'aux changements de mots, mais non aux transformations dans les mots. Ainsi, par exemple, *voro*, *vorona*, *vorono*, etc., c'est toujours une unité. Certes, cette démarche est en accord avec les principes de la glottochronologie, mais on peut précisément s'interroger sur sa pertinence.

La conséquence, inévitable, et qui apparaît bien à travers leur travail, c'est que les distinctions, qui permettent de fonder une typologie des dialectes sur la façon différente dont les thèmes de l'indonésien commun sont traités dans chacun d'eux, et les conclusions que l'on peut tirer de l'existence de ces différences, sont totalement abolies.

Ainsi, il importe peu que le /y/ de l'indonésien commun ait là évolué vers /z/, que là il soit demeuré dans quelques mots isolés, qu'ailleurs il soit demeuré dans tous les mots ; il importe peu que les finales nasales de l'indonésien commun aient évolué vers une finale unique en /na/ ou /ña/, qu'ailleurs, elles soient tombées, qu'ailleurs encore, elles aient donné naissance à deux finales /na/ et /ña/ ; il importe peu que les /li/ et /ti/ de l'indonésien commun (et même des mots arabes) aient évolué vers /di/ et /tsi/ dans certains dialectes, qu'ils ne l'aient point fait dans d'autres, etc. ; il importe peu que certains de ces phénomènes soient grossièrement

datas ; il importe peu que la connaissance que l'on peut avoir de l'histoire de certains groupements puisse venir s'ajouter à ce que l'on apprend d'eux par la linguistique.

Une première approche a été faite en 1963 dans une série d'articles auxquels l'étude citée fait fréquemment référence (cf Dez) ; nous n'y ajouterons pas grand' chose pour l'instant.

Nous ferons néanmoins remarquer que la situation linguistique dans le Nord de Madagascar ne se comprend que si on se rappelle que le dialecte tsimihety est un dialecte qui a bénéficié de la fortune du groupe qui le parlait : issu de la côte est (et donc, très proche parent du Betsimisaraka du Nord), il s'est enrichi au contact du sakalava de la côte nord-ouest, à mesure que le groupe tsimihety s'avancait vers l'Ouest, puis finalement, il a réagi à son tour sur les parlers du nord-ouest lorsque les Tsimihety sont parvenus dans la région du Sambirano. La situation originale du dialecte tsimihety peut s'expliquer ainsi. On peut même se demander s'il n'y aurait pas, suivant l'étendue actuelle du pays tsimihety, des différences sensibles entre tsimihety de l'Est et tsimihety de l'Ouest.

3. Ce que l'on peut admettre, c'est que le groupe nord des dialectes malgaches (représenté actuellement par l'antankarana, le betsimisaraka du Nord, le tsimihety, le sakalava (de Sambirano et de Nosy Be) a défendu son originalité à travers le siècle contre le sakalava (on est dans l'incertitude en ce qui concerne le parler du Boina avant la conquête sakalava au XVII<sup>e</sup> siècle). Il faut préciser que malgré sa dénomination, le sakalava du Sambirano n'est pas du sakalava. D'un autre côté, le Sud semble avoir été la région la plus conservatrice des modèles de l'indonésien commun (elle a été le point de départ de l'extension sakalava et bara).

L'étude de la civilisation traditionnelle malgache, l'analyse des couches ethniques et des couches culturelles dont l'articulation a donné naissance à cette synthèse, qui pose encore beaucoup d'inconnues, l'interprétation des mécanismes d'intégration des différents éléments, posent à l'anthropologie des problèmes à la fois passionnants et particulièrement difficiles. Pour cette recherche, toutes les voies d'approche doivent être explorées, et l'on doit les aborder sans préconception : si la méthode glottochronologique aboutit à une nouvelle vision du syncrétisme malgache, on devra réviser les conceptions actuellement admises ; mais la démonstration ne peut évidemment se fonder, d'une part, que sur une méthode rigoureuse, d'autre part que sur des éléments et des faits.

prouvés ; or, il n'apparaît pas que ces conditions aient été réalisées. Si nous avons été amené à récuser les résultats de la méthode, ce n'est pas à partir de leur aspect «révolutionnaire» qui dément tout ce que l'on *croyait* savoir jusqu'ici ; c'est simplement parce que, après avoir relevé méthodiquement, dans les pages qui précédent, les différentes données mises en avant par les auteurs à l'appui de leur thèse, nous avons constaté que ces données étaient en grande partie fausses. On comprend donc qu'à partir de prémisses inexactes, l'application de la méthode ait abouti à des conclusions déconcertantes.

Il reste à souhaiter que les équipes, mettant en œuvre des recherches vraiment interdisciplinaires œuvrent en commun pour essayer de dresser un inventaire précis des divers thèmes culturels issus des «aires de départ» ; c'est par la confrontation méthodique des éléments caractéristiques des *matrices* culturelles indonésienne, indienne, persane, *pré-islamique*, islamique, et swahili que l'on pourra proposer une synthèse ; et à l'intérieur de la Grande Ile, c'est après avoir accompli le même travail d'*inventaire culturel* au sein des différentes aires culturelles et régions linguistiques, qu'il sera possible de reprendre l'interprétation glottochronologique sur des bases fiables.

# «VINTANA, ANDRO» : UN MODE DE REPRESENTATION DU MONDE DANS L'ANCIENNE SOCIETE SAKALAVA DU MENABE A MADAGASCAR

par Jean François RABEDIMY (1)

La thèse de doctorat de 3e cycle de Jean François Rabedimy, intitulé : *Vintana, andro : un mode de représentation du Monde dans l'ancienne société sakalava du Menabe à Madagascar*, est le résultat d'une longue et minutieuse enquête dans le Sud-Ouest malgache, entreprise depuis 1969 d'abord sous la direction de Suzanne Chazan (région de Belo-sur-Tsiribihina) et puis de Jacques Lombard (région de Morondava et de Manja). Cette thèse prolonge et complète ce que l'auteur a déjà publié en 1976, grâce au concours de l'O.R.S.T.O.M., sur la technique du *sikidy* (géomancie malgache) dans le Menabe. Fils d'un célèbre *mpanazary* (devin-astrologue) *tsimihety*, Jean François Rabedimy pratique lui-même le *sikidy* ; aussi est-il à mieux de comprendre effectivement que dans la société traditionnelle malgache, «les pratiques sociales dans la vie quotidienne sont le résultat des conseils et des diagnostics proposés par les devins» (p.4). Dans toute entreprise qui engage l'avenir de l'individu ou du groupe et qui s'avère quelque peu incertaine, le Malgache consultera toujours un «ombiasy» : ainsi, pour se prémunir d'un mauvais sort («tolaka»), pour avoir un peu plus de prestige social, pour remporter davantage de succès auprès des femmes, ou encore pour conquérir ou pour mieux asseoir tel ou tel pouvoir politique, dans la majeure partie des cas, on ne manquera point de prendre assurance auprès d'un «mpahay».

Est consacré «ombiasy be» (grand maître «ombiasy») celui

(1) Thèse de doctorat de 3e cycle dirigée par G. Condominas de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris (1980).

qui, grâce à une longue pratique du métier (plus de vingt ans) et des recherches personnelles, ou encore grâce à un don exceptionnel d'ordre divin («tendirin-Janahary»), possède la technique du «sikily into» ou «tokan-tsikily» et parvient alors à se spécialiser dans l'art de fabriquer des «mohara» ou talismans. Les «ombiasy» sont très jaloux de leurs découvertes et ne les communiquent seulement qu'à un ou deux disciples de confiance. Chez les Sakalava Menabe, Bakary et Marerano (tous les deux des environs de Bengy), Kakay Tsimanadino de la région de Morondava sont des «ombiasy be»<sup>(1)</sup>.

Le premier chapitre, après avoir montré rapidement jusqu'à quel point l'astrologie malgache est tributaire de l'astrologie arabe et cela, par l'intermédiaire des «ombiasy» antemoro, présente les douze signes zodiacaux selon une classification qu'on retrouve dans l'art divinatoire. En effet, tout comme dans le «sikily» où on parle de «renintsikily» (sikily mères) dans l'astrologie, les «vintana» sont divisés également en «renimbintana» («destins-mères») et en «zanabintana» («destins-enfants»). Car, précise l'auteur : «dans le système astrologique malgache, le terme «reny» renvoie à l'idée de procréation. (...). La mère est dominante par le rôle privilégié qui lui est propre, elle est source de vie, mais elle ne domine pas, dans la mesure où l'idée de domination qui sous-tend l'oppression n'est pas associée à l'idée de procréation» (pp. 8-10). Les «destins-mères» sont au nombre de quatre et sont représentés symboliquement par une mère portant deux jumeaux : l'un dans les bras, l'autre dans le dos. Par ailleurs, chaque «renimbintana» étant affecté de signe positif ou négatif, les «renimbintana» du même genre s'opposent («mifamotitra» ou «mifanoto»), ainsi par exemple, «Alahamady» (Bélier), qui est positif, s'oppose à «Adimizàna» (Balance) et «Adijady» (Capricorne) qui est négatif, s'oppose à «Asorotany» (Cancer). Ensuite, Jean François Rabedimy examine une à une les quatre «destins-mères» en ayant toujours soin de préciser leur position par rapport aux quatre points cardinaux :

1. «Alahamady» (en arabe «El-hamel») correspond à Bélier. C'est le premier signe zodiacal ; il est dominé par la planète Mars («Alimareky»). «Alahamady» occupe le coin nord-est, dans la maison est le coin des hommes ; c'est l'endroit sacré vers lequel on se tourne pour toute invocation sacrée («jôro») ; coin d'invocation et de prière («zôro firarazana»), le Nord-Est dans toute

(1) Cf. Jean François Rabedimy, *Pratiques de divination à Madagascar : technique du sikidy en Pays Sakalava-Menabe*, Travaux et Documents de l'O.R.S.T.O.M., N°51, Paris 1976, pp. 160 et suiv.

habitation traditionnelle malgache est considéré comme un endroit sacré. La polygamie étant de règle à Madagascar (du moins jusqu'à une époque récente, et parfois encore de nos jours), le coin nord-est appartient à la première épouse («vadibe»). «Le Bélier, écrit alors Jean François Rabedimy, signifie ce qui commence, ce qui enflamme, ce qui entraîne» (p. 21) ; le garçon né sous ce signe s'appellera alors «IDAMA», et la fille «IHOVA». De là, l'auteur avance la thèse suivant laquelle le mythe d'Adam et Eve (qui symbolise le commencement) a été déjà connu par les Malgaches bien avant l'introduction du christianisme, grâce aux Arabes (p. 22). Dans la région de Soanierana-Ivongo (côte est de Madagascar), il est à souligner que le chef clanique qui est à la fois l'officiant du groupe et le gardien du patrimoine clanique s'appelle précisément «LEHIDAMA» au lieu de «mpiambinjiny», «tangalamena», «mpijôro», «mpitòka» comme dans beaucoup de régions. «Alahamady» est associé à l'élément feu et porte dans ses bras «Adaoro» (Taureau) et sur le dos «Alohotsy» (Poissons).

2. «*Asorotany*» (en arabe, «As-saratân») correspond au Cancer. Ce deuxième «destin-mère» occupe le coin sud-est qui est également celui des ancêtres. D'ailleurs, la treizième rangée de la table du «sikily» se nomme également «asorotany» ou «asorotà», c'est-à-dire ancêtre. Plus exactement, nous dit l'auteur, «dans le système astrologique malgache, les ancêtres sont séparés en deux groupes : «razanan'ampanjaka», les ancêtres royaux, qui sont placés au coin nord-est, c'est-à-dire au coin d'«Alahamady», et les «razana» ou ancêtres des groupes claniques qui se trouvent au coin d'«Asorotany» (p. 27). Dominé par «Alakamary» (la lune), les natifs de ce signe ont le sens de l'intimité, du foyer et une grande sensibilité (p. 31) ; dans le Sud-Est de Madagascar, le garçon né sous ce signe porte le nom de «IMOSA» et la fille «IMASY». Ce deuxième «destin-mère» a dans les bras «Alahasaty» (Lion) et sur le dos «Adizaoza» (Gémeaux).

3. «*Adimizâna*» (en arabe «Al-mizan») correspond à la Balance. C'est le troisième «renimbintana» après «Alahamady» et est affecté de signe positif ; il est dominé par la planète Vénus, et occupe le Sud-Ouest. Pour les astrologues malgaches, le Nord est le coin de la «Vadibe» (la première épouse) et le Sud celui de la «vadimasay» (la seconde épouse) «Alahamady» et «Adimizâna» sont donc en opposition («mifamotitra») ; toutefois, précise l'auteur : il est dit que ces deux signes sont opposés par les places qui leur sont attribuées. Mais en réalité, ils se complètent. L'élément

«*afo*» (feu) qui gouverne le destin «*Alahamady*» est attisé par l'élément «*rivotra*» (vent) qui gouverne le destin «*Adimizanà*» (p. 36). Ce troisième «destin-mère» porte «*Alakarabo*»(Scorpion) dans les bras et «*Asombola*» (Vierge) sur le dos.

4. «*Adijady*» (en arabe «*Al-djadi*») correspond au Scorpion. Ce «destin-mère» porte dans ses bras le destin «*Adalo*» (Verseau) et sur son dos «*Alakaosy*» (Sagittaire). «*Auijady*», nous dit en substance Jean François Rabedimy, «symbolise le temps au zénith, les activités humaines, les normes sociales» (p. 44), dominés par la planète Saturne («*Azoaly*») qui exprime le sacrifice dans le but d'avoir une bonne réussite, les natifs de ce signe ont en principe le goût du travail et parlent peu. Ce point sera repris par l'auteur dans le deuxième chapitre de sa thèse (pp. 145 et suiv.).

Ce premier chapitre se termine sur les rapports des «renimbintana» avec les «zanabintana». Entre les premiers et les seconds, il n'y a pas du tout un rapport de filiation dans le sens premier du terme ; cela signifie tout simplement, nous dit l'auteur, que les «renimbintana» sont plus importants que les «zanabintana» car les devins auraient pu utiliser le terme «*zoky*» (ainé) à la place de «*zanaka*» (enfant).

Cette dernière remarque permet de compléter ce qui est dit à la page 8 de la thèse.

Toujours dans le même souci de montrer que la classification des «vintana» par les astrologues malgaches renvoie aux diverses activités de la vie sociale et reflète en dernière analyse la manière spécifiquement malgache d'être au monde, Jean François Rabedimy étudie dans le deuxième chapitre de sa thèse (pp. 81—156) les caractères astro-psychologiques de chacun des douze «vintana». Les astrologues malgaches pour cela, nous dit l'auteur, classent également les «vintana» en suivant la détermination sexuelle et les quatre éléments de la nature, à savoir le feu, l'air, la terre et l'eau.

Dès les premières pages de sa thèse, l'auteur a déjà souligné que pour le Malgache, «les variétés de toute flore, de toute faune et plus généralement de toute création vivante se limitent à deux catégories qui sont opposées par l'adjonction des termes «*lahy*» (mâle) et «*vavy*» (femelle)» (p. 9). De ce point de vue, la «pierre mâle» (vatolany) est la pierre érigée par le vainqueur à la suite d'un règlement de conflit entre deux souverains ; elle marque également le passage d'un souverain dans une région donnée : «*Ambatondra-*

*dama*» évoque donc le passage du roi Radama I dans la région de Masoala (entre Maroantsetra et Antalana). La «pierre femelle» (vatovavy est une pierre sacrée en tant qu'elle abrite les divinités fécondatrices ; de ce fait elle devient le lieu des vœux en vue d'avoir un enfant («tefa-pato»)). Ou encore, «Zanahary lahy» (Dieu mâle) représente toutes les forces ouraniennes et «Zanahary vavy» (Dieu femelle), les forces chthoniennes. D'une manière générale, le masculin est associé à l'élément feu et l'élément air ; c'est peut-être la raison pour laquelle, nous dit l'auteur, le masculin est sec («maiñy»), aiguisé «marañity», dur («mafyl», «maiäna»). Le féminin, à l'inverse, est associé à l'élément terre et l'élément eau ; de ce fait, le féminin est mou («malemilemy») et humide («mando»). Finalement, conclut Jean François Rabedimy, «les signes de l'élément «afy» se complètent avec l'élément «ivotra» (air) ; les signes de l'élément «tany» (terre) avec ceux de l'élément «rano» (eau). Mais les signes de l'élément feu s'opposent avec ceux de l'élément eau, il en est de même entre les signes de l'élément air et de l'élément terre» (p. 97).

Jean François Rabedimy a judicieusement souligné qu'*opposition* et *complémentarité* constituent finalement la manière spécifiquement malgache d'appréhender le monde et de vivre les relations sociales. De ce fait, le principe masculin et le principe féminin s'opposent et se complètent en même temps : la transmission et l'organisation de la vie s'appuient sur des éléments contraires ; il faut le chaud et le froid, le sec et l'humide pour qu'il y ait possibilité de vie. Dans l'existence terrestre (communautés des vivants), l'homme et la femme doivent conjuguer leur effort pour parvenir à un mieux vivre. La société traditionnelle betsimalaraka illustre merveilleusement bien cette idée ; la fontaine est l'espace féminin car dans la division sexuelle des tâches, c'est elle qui puise de l'eau ; l'endroit où on fend le bois sec, juste derrière la maison est l'espace masculin. Or, l'eau et le bois sec sont nécessaires pour faire cuire le riz. Il y a une différenciation sexuelle des tâches et le respect de celle-ci assure en grande partie l'efficience de l'acte (1). Dans le même ordre d'idée, on peut également considérer le village et la forêt : ayant la charge d'assurer la substance de sa femme et de ses enfants, l'homme travaille hors de la maison et du village ;

---

(1) Cf. MANGALAZA (Eugène), *Essai de Philosophie betsimalaraka : sens du «Famadihana»*, Publication du Centre Universitaire Régional de Tuléar, col. «Tsiokantimo» N°5, Tuléar 1978.

lieu de consommation et de repos pour l'homme, lieu des joutes oratoires et des confrontations verbales, la maison est en revanche, pour la femme, le lieu du silence en tant que cadre spatial du travail et de la reproduction. Puisque les paroles prononcées assis restent et celles prononcées debout ont toujours tendance à s'envoler, c'est donc au village, assis à l'ombre d'un arbre ou dans la maison du «sojabe» (l'ancien) que les hommes discutent pour arrêter d'un commun accord telle ou telle décision concernant le groupe. En tout cas, il y a une complémentarité entre l'homme et la femme car cette dernière ne travaille que ce que le premier a rapporté de la forêt (produits de la cueillette et de la chasse) ou des champs (produits agricoles) ; or l'homme a besoin de consommer ce que la femme a préparé au village afin de mieux affronter les multiples dangers de la forêt et de rapporter davantage quelque chose à manger.

Le devin astrologue doit toujours s'efforcer de déceler la position des astres («kintana»), d'apprécier leur influence respective sur les «vintana» et les «andro» afin d'être en mesure de mieux saisir le jeu cosmique de l'opposition et de la complémentarité.

Ainsi, précise l'auteur, «Alahamady» (Bélier) et «Asorotany» (Cancer) s'opposent et se complètent ; il en est de même pour «Alahasaty» (Lion) et «Adimizàna» (Balance). Selon une méthode qui lui est familière, Jean François Rabedimy examine chaque «vintana» en s'appuyant sur des exemples précis et clairs. Le «vintana Alahamady» est mâle («lahy») et appartient à l'élément feu (p. 98). Par opposition, «Asorotany» est féminin («vavy») et s'apparente à l'eau. Mais l'union entre un natif d'«Alahamady» et une native d'«Asorotany» ne peut être que fructueuse car, tout en s'opposant, les deux «vintana» se complètent : le garçon né sous le signe «Alahamady» a le sens de la responsabilité, la maîtrise du verbe (p. 103), la santé et la forme physique (pp. 100–102) ; la fille de signe «Asorotany», sans être coquette et frivole, est naturellement séduisante, en plus de son charme, elle a le sens de la famille et l'amour du foyer conjugal. L'union entre un garçon de signe «Alahasaty» et une fille de signe «Adimizàna» est également conseillée, nous dit l'auteur : le garçon a une ascension facile dans la vie («mora tafasondrotra eo amin' ny fiainana») parce qu'il peut accomplir aisément les tâches difficiles (p. 122) ; de ce fait, il attire facilement les femmes (p. 123). La fille, quant à elle, est très fidèle («tokam-po») tout en étant séduisante et intelligente : «la beauté attribuée au natif d'«Adimizàna» repose sur certains points

du physique tels que le visage, le cou, la bouche et les dents» (p. 135).

La deuxième partie de la thèse (pp. 157), divisée en trois chapitres étudie successivement la notion de «andro», les relations entre les «andro fito» (sept jours) de la semaine et le système astrologique lunaire et les problèmes socio-linguistiques de «vintana» et «andro».

Dans le troisième chapitre, Jean François Rabedimy examine le système arabico-malgache des vingt huit demeures ou «zana-bintana». Dans un premier temps, l'auteur s'efforce de montrer, en s'appuyant sur Fernand et Kasanga : «Les. 28 «zana-bintana» représentant en fait les 28 jours qui forment un mois lunaire (...). Ils sont tous d'origine arabe» (pp. 158–161). En transcrivant les mots arabes qui désignent les différents «zana-bintana», les scribes antemoro les ont quelque peu modifiés en fonction de la phonétique locale (p. 164). Ce qui est surtout frappant, c'est la correspondance entre le système astrologique chinois et le système arabico-malgache. A titre d'exemple, on peut retenir la correspondance de «Alahamady» avec «TA LEANG», de «CHE», à «Adaoro» de «QUEI» à «Alikilily» (p. 174). En réalité, précise alors l'auteur, les arabes ont eux-mêmes emprunté aux Chinois (p. 168).

Dans ce chapitre, Jean François Rabedimy insiste beaucoup sur l'importance de la constellation «Alikilily» (de l'arabe «Al-Iklīl») pour les astrologues malgaches, cette constellation est composée des étoiles telles que «Azobanan» (16e demeure), «Alo-kofora» (15e demeure), «Asola» (19e demeure), «Alikilily» (17e demeure). La connaissance d'«Alikilily» est nécessaire pour s'initier à l'astrologie divinatoire («tety andro») et pour vérifier la marche du calendrier astrologique de l'année (p. 192). En tout cas, conclut l'auteur, «il est indéniable que dans la pratique de l'observation des étoiles pratiquée par les astrologues malgaches, l'aspect religieux va de pair avec la connaissance pratique de la divination» (p. 194). C'est la raison pour laquelle, le néophyte doit accomplir un rite de passage (qui peut varier selon le maître), avant d'autoriser à observer l'«Alikilily» en vue du «tety andro».

Le début du quatrième chapitre de la thèse de Jean François Rabedimy (pp. 236–262) est consacré au «tety andro», en examinant point par point les influences du «vintana» sur les «andro» ou jours de chaque lunaison. Par la suite, l'auteur a essayé de mettre en évidence l'origine sanskrite du calendrier traditionnel

malgache , en effet, nous dit-il, «la série sanscrito-malgache est encore gardée dans le milieu traditionnel de toutes les régions de Madagascar (p. 263). Dans ce sens, la thèse de Jean François Rabedimy s'efforce de montrer encore une fois que Madagascar est un véritable carrefour de civilisations : «les Malgaches autochtones avaient des rapports étroits avec le monde de l'Asie du Sud-Est surtout si l'on part de l'hypothèse selon laquelle Madagascar était habité avant les grandes vagues de migrations polynésiennes et malaises» (p. 265).

Les anciens mois saisonniers d'origine sanskrite étaient à peu près utilisés à travers toute l'île, sauf chez les Antemoro (groupe islamisé) du Sud-Est de l'île et les Merina (p. 272). Les Antemoro essayaient, du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles, par l'intermédiaire de leurs «ombiasy», d'avoir une domination culturelle sur les autres groupes. Les Merina, quant à eux, avaient des ambitions politiques, aussi s'appuyaient-ils sur les Antemoro (p. 274).

Jean François Rabedimy termine le quatrième chapitre par un examen attentif et très détaillé du «andro vakiambolana» (les jours du mois lunaire). Car, soutient-il, «chaque jour du mois a sa spécificité et correspond à une activité sociale (...). L'objet de la consultation porte sur le caractère faste ou néfaste du jour indiqué» (p. 291). A titre indicatif, on peut retenir deux exemples :

1. Le cinquième jour lunaire porte le nom de «kely satroka». Il est favorable à la construction du village dans un endroit abandonné («manorin-tanàna»). L'image donnée par l'expression «kely satroka» est celle d'une personne qui porte un chapeau étroit. Il est très intéressant, précise alors l'auteur, de se rappeler que «les Sakalava d'autrefois ne portaient pas de chapeau, qu'ils avaient les cheveux tressés en boule , aussi les appelait-on les «bemitaly». Le port du chapeau chez les Sakalava n'est devenu courant probablement qu'au début de la colonisation vers 1900» (p. 296).

2. Le treizième jour lunaire est qualifié de «sorito maïtsodrafy» (tracer pour écarter le rival). Il est défavorable au «jôro» ou invocation sacrée. Tout comme le dix-neuvième jour qui s'appelle «lefona an-tany tsy rôta» (la sage enfouie dans la terre n'est pas dangereuse), le treizième jour lunaire est néfaste à toute cérémonie rituelle, à toute visite du tombeau (pp. 304 308).

Le cinquième et dernier chapitre (pp. 315—357) s'ouvre par une analyse des divers concepts dérivés de «vintana» qu'on retrouve dans la vie quotidienne des Malgaches. Après avoir essayé

de dégager les différentes acceptations du concept de «tsara vintana» et de son contraire («ratsy vintana»), Jean François Rabedimy met en lumière un autre concept, fort utilisé par les «ombiasy», à savoir celui de «malemy» ou «mafyl vintana». D'où la remarque suivante. «Dans la pratique du système «vintana», le «vintana mafyl» (destin fort) est conçu à la fois selon la représentation symbolique et suivant l'ordre hiérarchique. Ainsi «Alahamady» réservé aux souverains est plus puissant par rapport à «Adizaoza» sous lequel est placé l'ordre des esclaves» (p. 333). «Alahamady», dans l'espace-maison, occupe le «zoro firarazana», le coin nord-est. or, tout s'oriente par rapport à ce coin qui est destiné aux ancêtres. C'est pourquoi, «Asorotany» et «Alahamady», orientés tous les deux aux coins réservés aux ancêtres sont des «vintaña mafyl».

La position des «vintaña» est très importante pour le devin-astrologue. Car selon leur position dans l'espace-maison ou leur direction cardinale, les «vintaña» peuvent «s'opposer» («mifamotitra») et se «blessier» («mifanoto», «mifandratra»). Deux exemples suffisent pour nous faire comprendre la richesse et la complexité de cette notion de «vintana mifanoto» :

1 «Alahamady» (Bélier) s'oppose à «Adimizàna» (Balance). Le premier est gouverné par la planète Mars et le second par Vénus. Lorsque ces deux signes sont opposés, précise alors l'auteur, les deux planètes qui les dominent respectivement se heurtent. L'une ou l'autre de ces deux planètes est renforcée par Mercure (celle qui gouverne le jour du Mercredi), on a ainsi l'affrontement de deux planètes contre une seule, et cet affrontement est dangereux. De là s'explique le caractère terriblement meurtrier du Mercredi (p. 346)

2 Lorsqu'un enfant est né sous le même «vintaña» que son père, on dit que le destin de l'enfant se heurte à celui de son père («mandratra vintan-drainy»). Ce cas est très dangereux également. Les deux destins sont dits «mifanindry». Ainsi, conclut Jean François Rabedimy, les enfants nés sous le signe «Alakaosy» (Sagittaire) sont considérés comme étant les plus dangereux car «Alakaosy» est le destin de la guerre et de la dispute. Les souverains merina, par peur de ce destin, envoyoyaient des messagers à travers tout le royaume pour se débarasser des enfants nés les premiers jours d'«Alakaosy» (p. 348). «Certaines jeunes femmes provoquaient des avortements pouvant entraîner leur propre mort par crainte du «vintaña Alakaosy», nous dit, pour terminer, Jean François Rabedimy (p. 349).

La thèse de Jean François Rabedimy est un précieux

instrument de travail pour les chercheurs qui s'intéressent au problème de la spiritualité du Malgache en règle générale . Le «vintaña» traduit finalement l'omnipotence divine. Tout est soumis à «Zanahary» qui est le seul maître de la vie et de la mort. «Zanahary» gouverne l'univers et préside à tous les événements du monde par le truchement des «vintaña». «Le «vintaña», nous dit l'auteur, est une émanation d'Andriananahary». En un certain sens, Andrianananary est confondu avec le «vintaña» qui est tout puissant et irréversible» (p. 363). De là, le proverbe : «Anjara tsy miôlaka» (on ne peut pas biaiser avec le destin).

Investigation capitale qui reprend toutes les thèses antérieures sur la question, l'ouvrage de Jean François Rabedimy vaut réellement la peine d'être lu.

Eugène Régis MANGALAZA  
(C.U.R. Tuléar.)

# LE MUSEE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE 1970—1980

*par J.A. RAKOTOARISOA*

Cette année 1981 marque le début d'une nouvelle décennie. Aussi, une fois n'est pas coutume, nous est-il apparu nécessaire de parler brièvement du Musée d'Art et d'Archéologie.

Après avoir été balloté aux quatre coins de la ville et après s'être perdu parmi les Départements et Centres de la Faculté des Lettres, le Musée a enfin finalement atterri dans le quartier d'Isoraka. Le musée a toujours eu pour vocation d'œuvrer pour une meilleure connaissance à Madagascar de l'histoire culturelle en général et l'Archéologie en particulier.

La période de démarrage a été longue et incertaine. En effet, au début, très peu de personnes misaient sur l'avenir de la recherche archéologique malgache. Cette discipline était considérée comme très accessoire.

Actuellement, cette conception a changé et de plus en plus l'Archéologie apparaît comme étant une discipline essentielle pour la compréhension de l'histoire culturelle de Madagascar. Cette attitude ne devrait pas surprendre quand on pense qu'il y a seulement une vingtaine d'années des pseudo scientifiques affirmaient l'inexistence d'une histoire en Afrique noire, pourtant berceau de la race humaine. Alors, l'idée de faire de l'archéologie dans un pays peuplé seulement depuis une quinzaine de siècles apparaissait comme une utopie. Dans le même cadre de pensée d'où furent puisés des arguments plausibles pour nier une histoire africaine (pas d'archives, pas de textes, pas de documents écrits, etc...), quelques *savants* ont conclu aussi à l'inutilité, voire à l'impossibilité d'une recherche archéologique à Madagascar.

Il ne pouvait pas exister de sites archéologiques dans un pays aussi jeune. Les tenants de ce raisonnement ont, volontairement ou non, commis l'erreur de définir l'archéologie uniquement en se basant sur les données établies à partir des sites dits classiques : égyptiens, grecs, gallo-romains, etc... Les média ont malheureusement contribué à perpétuer cette vision tronquée de l'archéologie qui est le plus souvent réduite à une série de clichés : pyramides, temples mystérieux, objets fabuleux, bifaces.

Dans un pays comme le nôtre, l'archéologie a pour rôle essentiel de compléter nos connaissances sur les périodes pour lesquelles les documents écrits et oraux font malheureusement défaut.

Dans certains pays, l'archéologie sert à vérifier un phénomène préhistorique ou historique contenu dans un cadre spatio-temporel bien défini. Les résultats des fouilles confirment ou non les hypothèses de départ. A Madagascar, le processus de pensée est complètement différent. Les hypothèses de base n'existent pas. Les multiples théories élaborées sur le peuplement ancien de Madagascar sont suffisamment contradictoires pour étaler leur propre faiblesse. Tous les travaux publiés sur ce thème, à quelques exceptions près, ont contribué à embrouiller les données au lieu de résoudre les problèmes. L'archéologie à Madagascar n'est pas une discipline de simple vérification. Elle doit rassembler des séries d'indices dépourvus de cadre de référence. On peut comparer ce travail au montage d'un puzzle gigantesque dont on ne connaît pas le modèle. Dans d'autres pays l'archéologie sert à prouver; à Madagascar elle sert à trouver. Nous n'avons nullement la prétention de présenter l'archéologie comme la seule discipline pouvant mener aux vérités historiques même pour les périodes dépourvues de documents écrits ou oraux. L'archéologie n'est qu'un élément dans la recherche du passé malgache mais combien essentiel. L'apport de toutes les disciplines scientifiques est souhaité. Ainsi, le Musée essaye de mettre en place une équipe pluridisciplinaire pour mieux contrôler nos résultats.

Si le Musée est avant tout un institut de recherche, il participe aussi d'une manière très efficace à l'enseignement de l'Archéologie à Madagascar. De toute façon, nous n'avons jamais essayé de séparer structurellement la recherche de l'enseignement. En effet, nous pensons qu'il est difficile de dissocier ces disciplines dans la mesure où l'on considère que la recherche doit apporter les éléments de base nécessaires à la pédagogie. Ainsi, le Musée a

toujours apporté son concours logistique et scientifique à la plupart des activités du Centre d'Art et d'Archéologie de l'Etablissement d'Enseignement Supérieur des Lettres. Il s'est instauré un dialogue permanent entre le secteur de l'Enseignement et celui de la Recherche.

Le programme de recherche du Musée obéit à des préoccupations majeures. Il est urgent de terminer au plus vite la carte archéologique raisonnée de Madagascar. Il s'agit là d'un travail de très longue haleine. Si notre rythme actuel se maintient, nous pensons terminer la première étape, qui consiste à inventorier tous les sites pour élaborer leur typologie, dans une quinzaine d'années. Cet inventaire systématique doit être établi dans les délais les plus courts car chaque année l'érosion naturelle ou artificielle détruit à jamais plusieurs sites dont certains sont des jalons fondamentaux de notre passé. Pour donner une idée de l'ampleur du problème, il est à signaler que dans la zone de 10.000 km<sup>2</sup> autour de la capitale, 20.000 sites ont été recensés ; or, Madagascar a 600.000 km<sup>2</sup>. Suivant une autre méthode d'appréciation, un chercheur, lors d'une mission de prospection, couvre en moyenne 1.000 km<sup>2</sup> par an, et nous ne sommes pas dix au Musée. Un calcul rapide montre qu'un minimum d'un demi-siècle s'avère nécessaire pour couvrir Madagascar.

Dans la pratique, le calendrier de travail est très difficile à respecter pour diverses raisons. Les causes traditionnelles (manque de crédits, pénurie de moyens, lenteur administrative, etc.), cachent quelquefois des problèmes beaucoup plus fondamentaux. En effet, les difficultés résident dans le cadre du régime imposé d'une manière insidieuse aux chercheurs qui, obligés par ailleurs de satisfaire aux exigences universitaires (mémoires, thèses, enseignement), ne peuvent travailler que sporadiquement sur le programme scientifique initial. Le temps consacré à ce programme se trouve encore singulièrement réduit si, en plus, par malheur, le chercheur a des responsabilités administratives et de gestion. On est donc conduit à un semblant de compromis. En réalité, la réussite dans un secteur suppose que les autres ont été laissés, voire purement et simplement sacrifiés ou au mieux remis à la fameuse date ultérieure.

Ces problèmes inhérents aux recherches archéologiques à Madagascar sont en partie à l'origine d'une certaine inégalité dans les régions étudiées. En effet, certaines régions sont surexploitées et d'autres sont à peine effleurées. Ceci vient du fait que les régions que les chercheurs ont choisies comme terrains de mémoire ou de thèse ont fait l'objet d'une intense prospection et de

fouilles nombreuses. Il y a encore quelques années, les chercheurs choisissaient leur terrain en fonction de leur propre préoccupation ou de celle de leur patron, de leur lieu de résidence, et des possibilités matérielles offertes.

Le Musée ne souhaite nullement l'instauration d'un quelconque dirigisme dans ce domaine. Notre dernier séminaire de recherches a clairement défini l'orientation générale des travaux prioritaires pour la prochaine décennie. Nous avons dû faire un choix, ce qui suppose que nous avons dû laisser de côté des secteurs de recherche que nous voulions entreprendre. Ce choix est d'autant plus douloureux que ces problèmes laissés en suspens s'avèrent aussi très urgents à résoudre. Cependant, nous avons basé ce choix sur les critères de priorité absolue. Il appartient à chaque chercheur de prendre un des thèmes proposés dans le cadre du programme ainsi défini.

Depuis quelques années, le Musée entreprend des missions intégrées. En effet, compte tenu du coût de plus en plus élevé des missions, nous avons mis en place un système permettant, dans le cadre d'une mission archéologique, de recueillir en même temps des données historiques et ethnologiques sur la région prospectée. Nous avons ainsi peu à peu constitué une collection de bandes magnétiques sur les traditions orales dans plusieurs régions de Madagascar, des collections de photos et de diapositives et bien entendu d'objets ethnographiques.

Le Musée met à la disposition de toutes les personnes souhaitant mieux connaître notre passé toutes ces données. Au fil des années, ces matériaux accumulés au cours des missions de prospection et des fouilles archéologiques, se sont avérés très utiles aux chercheurs et aux étudiants. Plusieurs articles, mémoires, thèses relatifs aux sciences humaines ont, directement ou par personnes interposées, largement utilisé nos matériaux. Malheureusement, pour des raisons d'exiguïté de locaux, nous avons dû arrêter la collecte d'objets depuis deux années.

Lorsque certaines régions coïncident avec les préoccupations d'un chercheur ou d'un groupe de chercheurs, nous organisons tous les ans 2 à 3 campagnes de fouille avec les étudiants du Centre d'Art et d'Archéologie de l'Etablissement d'Enseignement Supérieur des Lettres. Ces campagnes de fouille visent à initier les étudiants aux méthodes de l'archéologie.

Les résultats de ces recherches sont ensuite exploités de différentes façons. La première consiste à les inclure dans les travaux de recherche entrepris par un chercheur en vue de la préparation

d'un diplôme d'études supérieures. La seconde consiste à garder les matériaux sous forme de notes-minute en attendant la réception de données beaucoup plus précises en vue de les publier ultérieurement dans notre revue Taloha et notre série *Travaux et Documents*. Lorsque les matériaux recueillis sont suffisants, nous essayons d'organiser une exposition pour mieux les faire connaître au grand public. Lors de ces expositions, plusieurs organismes culturels, dont l'**Association Malgache d'Archéologie**, nous aident à éditer des catalogues ou des ouvrages pour un large public.

Beaucoup de nos publications sont actuellement épuisées et nous ne voyons pas encore d'une manière claire comment nous pourrions les republier. Cette situation est assez préoccupante surtout vis-à-vis de nos collègues chercheurs et des étudiants qui nous demandent sans cesse des publications. Comme l'on ne peut leur donner satisfaction, ils sont contraints à de ruineuses photocopies.

Le Musée d'Art et d'Archéologie essaie de sensibiliser à ses recherches le plus grand nombre de personnes possible.

Contrairement aux apparences, notre Musée n'est pas seulement réservé aux chercheurs et aux universitaires. Tout ce que nous organisons est destiné à tous. S'il nous arrive de refuser du monde, c'est hélas à cause de l'exiguïté de nos locaux. Nos expositions sont aussi bien visitées par des grands spécialistes que par les élèves du primaire. Il est d'ailleurs encourageant de constater que malgré notre localisation excentrique par rapport au centre-ville, nos salles d'exposition sont très fréquentées. Nous organisons aussi, chaque fois que c'est possible, des manifestations culturelles diverses à travers tout Madagascar : conférences, séminaires, projections audio-visuelles, expositions. Les villes suivantes ont fait l'objet de semaines ou de quinzaines culturelles organisées par notre équipe : Tuléar, Tamatave, Antsirabe, Mananjary, Manakara, Fianarantsoa, Belo-sur-Tsiribihina. Notre souhait serait de multiplier ces expositions dans les Faritanys, mais nous nous heurtons à de nombreux problèmes à la fois techniques et financiers. Pour éviter les difficultés techniques qu'impose le transport d'une exposition, nous avons essayé de recourir à des méthodes audio-visuelles. C'est ainsi que depuis quelques années le Musée s'est lancé dans la produ-

ction de films sur Madagascar. Le premier essai a été tourné dans la région de Belo-sur-Tsiribihina lors du «Fitampoha». Le second film consacré au «Sambatra» de Mananjary est actuellement en cours de montage. La production d'un film peut paraître très coûteuse au départ mais c'est un bon investissement pour plusieurs raisons. Les possibilités de copies sont illimitées. Ensuite, le transport à travers les différentes régions de Madagascar d'une bobine de film en 16 mm ne présente aucune difficulté par rapport au transport des quelques tonnes de matériels nécessaires à une exposition. Les expériences positives de ces deux films nous imposent de continuer ce genre de travail en modifiant toutefois quelque peu sa conception. En effet, il serait maintenant beaucoup plus avantageux de produire une série de courts métrages. Cette politique nous permettrait aussi d'ailleurs de couvrir beaucoup plus de régions de Madagascar, tout en dépensant moins d'argent.

Faire le bilan de nos activités durant ces dix dernières années prendrait trop de place. Nous avons préféré en retracer sous forme de tableau les principales étapes (Cf tableau). Beaucoup a été fait semble-t-il, mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, si l'on considère ce qui reste encore à faire. La tâche est non seulement immense mais urgente.

Dans les domaines de l'archéologie et la collecte des données culturelles malgaches, il est clair que nous sommes maintenant, non plus au niveau d'une simple collecte, mais vraiment au stade d'une véritable opération de sauvetage. Beaucoup d'éléments qui ne seront pas collectés ou stockés dans ces dix dernières années seront perdus à jamais pour la génération future. Certaines personnes diront que cela n'est pas important et que ce qui est primordial maintenant c'est d'envisager les problèmes d'avenir. Nous sommes tout à fait de l'avis de ces personnes, mais nous pensons aussi profondément que sans une connaissance bien solide de notre passé, il serait vain de programmer et de faire des projets sur la conception même du devenir du peuple malgache. Madagascar est actuellement en train de mettre des jalons pour consolider son choix politique. Il s'avère opportun actuellement de faire une étude très détaillée et très approfondie du fonds culturel malgache afin de mieux comprendre comment adapter la société à cette nouvelle orientation politique en nous basant non sur des modèles extérieurs mais en puisant notre force au sein même de nos racines.

## TABLEAU RECAPITULATIF 1970 – 1980

### RECONNAISSANCES ET PROSPECTIONS

Ces missions ont pour objet de localiser et d'identifier des sites archéologiques, de collecter des Traditions Orales ou des objets ethnographiques :

- Nord-Ouest : vestiges des anciens comptoirs de commerce et les expéditions militaires du XIXe siècle ;
- Grotte des Portugais dans l'Isalo ;
- Région de Beforona, Anivorano, Vatomandry : localisation de Vohidrazana ;
- Région de Kandreho, Ambatomainty : recherche sur la technique de l'Ikat malgache ;
- Localisation des sites à subfossiles de Madagascar ;
- Région de la dépression Alaotra-Mangoro ; pays Bezanozano et Sihanaka ,
- Embouchure de l'Ivoloina : marmite géante en chloritochiste ,
- Reconnaissance du site de Fетraomby (Anivorano) : pierres levées non identifiées, avec une connotation phallique ;
- Grotte de Lakato (Fort-Dauphin), mission effectuée avec la Direction de la Recherche Scientifique ;
- Axe Malaimbandy - Miandrivazo : découverte de plusieurs sites fortifiés *mandavato* ;
- Le Nord et en particulier en pays Antakarana ;
- Région de l'Androy et du pays Mahafaly : recherche sur les traces de peuplement ancien ;
- La bordure orientale de l'Imerina : évaluation de la zone de contact comprise entre Mangamilà et la région du Voromahery.
- Le Sud Betsileo : localisation des sites et recherche sur la mise en place du peuplement.

### FOUILLES ARCHEOLOGIQUES

- Les sites islamiques du Nord-Ouest et du Nord-Est ;
- Sites de Rezoky-Asambalahy (région d'Ankazoabo) ;
- Plateau des tombes (Mahajanga), fouilles de sauvetage effectuées à la suite de la mise à jour d'un vaste cimetière musulman lors de la construction de la cité de la SOTEMA ;

Site « portugais » dit Trañovato, îlot situé sur la rivière Fanjahira (Fort-Dauphin - Tolañaro) :

- Site d'Ambohabe, notifiant l'existence d'un gros village à l'embouchure de la Matitanana au XIII<sup>e</sup> siècle ;
- Les sites des Hautes Terres Centrales : 20.000 sites relevés dont 30 fouillés ;
- Sites de Vohidrazana-Mahanoro (dans la région de Fénérive-Est), existence de sites à fossé circulaire ;
- Les sites de l'Androy : 50 sites relevés dont 10 fouillés ;
- Tombe supposé de Hagamainty (à la demande du Ministère de la Culture et de l'Art Révolutionnaires) .

## MANIFESTATIONS CULTURELLES

### EXPOSITIONS

- Zafimaniry, Musée d'Art et d'Archéologie ;
- Malgache qui-es-tu ? Suisse ;
- Iza moa ianao ry Malagasy ? Palais d'Andafiavaratra ;
- L'homme, Musée d'Art et d'Archéologie ;
- Lamba Malagasy, Musée d'Art et d'Archéologie, Toamasina, Antsirabe ,
- Objets d'art malagasy : 2e festival des Arts Nègres Lagos (Nigéria) ;
- Fitampoha, Musée d'Art et d'Archéologie, Antsirabe ;
- Le Sud-Ouest , Centre Universitaire Régional de Tuléar ;
- Sambatra, Musée d'Art et d'Archéologie, Mananjary, Fianarantsoa ;
- Musique traditionnelle Malgache, Musée d'Art et d'Archéologie ;
- Les Antemoro, Manakara ;
- Les cartes anciennes concernant Madagascar, Musée d'Art et d'Archéologie.

### F I L M S

- Ravao la potière, 16 mm couleur ;
- Archéologie de la Mananara, 16 mm NB.
- Fouille en Imerina, 16 mm N.B. (en cours de réalisation) ;
- Fitampoha, 16 mm couleur présenté à Cannes 1979 et en U.R.S.S. , (70 minutes)
- Fabrication d'une charrette, 16 mm N.B. (en cours de réalisation) ;
- Sambatra, 16 mm couleur (en cours de réalisation) ;

## MONTAGE AUDIO VISUEL

Plusieurs thèmes ont été montés en série de 45 minutes à partir de nos milliers de clicnés diapositives couvrant presque tout Madagascar.

## FAMINTINANA

*Na dia nolazain' ny mpanjanan-tany aza fa «tsy manan-tantara ny Afrikana», dia tsapa ankehitriny ny anjara asa lehibe miandry ny Musée d'Art et d'Archéologie ao anatin' ny Tolom-piavotam-pire-nena Malagasy. Ny arkeolojia mantsy no afaka manome porofo mivaingana mikasika ny ady natrehin' ny mponina taloha teo amin' ny fiarovany ny ainy, ny fanatsarany ny fiaianany, ary ny fiarovany sy fampivoarany ny fiaraha-monina. Ary ny fahafantarana sy fam-pahafantarana izany dia mety hanazava ny safidy napetraky ny vahoaka malagasy ankehitriny.*

*Maro ny fikarohana efa natao tao anatin' ny folo taona lasa. Tsy ampahafirin' ny asa miandry anefa izany. Maika dia maika ny fanaovana ny sarintany arkeolojikan' i Madagasikara satria mety ho potika tanteraka sy ho very mandrakizay ireo zavatra sarobidy voatahirin' ny tanintsika, raha tsy vita ny fandraiketana azy an-tsoratra.*

## SUMMARY

*Many people tend to consider archaeology as a branch of historical study. However, it is necessary to define a new approach to Malagasy archaeology. Anthropology, linguistics, ethnology, have not yet been able to establish the date of the arrival of the Proto-Malagasy, or the manner of the occupation and conquest of the island. Archaeology has to discover new information . . .*

*Since 1970, the Musée d'Art et d'Archéologie has instigated research in various parts of Madagascar. It is impossible to state in detail the numerous activities of the Musée for the last 10 years. We give some examples :*

- pure archaeological research*
- teaching*
- publications*
- exhibitions*
- films*

*This year, it is hoped to initiate long-term research including the inventory of all archaeological sites in the country.*

## **UNE REEDITION ATTENDUE**

### **ESSAI SUR LES COMORES**

*par A. GEVREY - 1870*

*Un volume de 307 pages, réédité par l'ASSOCIATION MALGACHE  
D'ARCHEOLOGIE*

Il s'agit d'un ouvrage dont les thèmes traités dépassent largement le cadre de l'archipel des Comores. En effet, l'ouvrage de GEVREY donne une multitude d'informations concernant Madagascar, notamment sur les relations existant entre les Comores et la côte Nord-Ouest malgache au XIX<sup>e</sup> siècle.

- Le prix de la souscription est fixé à . . . . . 2.000 FMG  
(40,00 FF + Frais d'envoi à la charge de l'intéressé)
- Le volume est disponible au siège de l'Association,  
17, rue Dr Villette, Isoraka  
B.P. 564 – Tél. 210-47 ANTANANARIVO

#### **– AUTRES PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION MALGACHE D'ARCHEOLOGIE**

- Souvenirs de voyage d'A. GRANDIDIER 1865 - 1870, —  
d'après son manuscrit inédit de 1916 . . . . . 500 FMG

#### **– LES ACTIVITES DE L'ASSOCIATION**

Outre la publication d'ouvrages inédits portant sur l'histoire de Madagascar, l'ASSOCIATION MALGACHE D'ARCHEOLOGIE contribue au développement de la recherche en organisant des séminaires, expositions, visites de sites, etc.

- Mission de prospection, de reconnaissance et de fouilles archéologiques
- Expositions d'objets ethnographiques, de photos et diapo portant sur la civilisation malgache
- Participation au montage des films « FITAMPOHA » et « SAMBATRA »

**Imprimerie du FTM**  
**Dépôt légal N° 35-82**  
**Tirage : 400 ex.**

